UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00284432 2

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s10cahiersdelaquinz03pg

BINDING LIST JUL 1 19

TROISIÈME CAHIER DE LA DIXIÈME SÉRIE

PIERRE HAMP

LA PEINE DES HOMMES

I. — *marée fraîche*

168926
20/1/22

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant seize fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

AP
20
C15
ser. 10
no 9-5

Nous avons publié dans nos éditions antérieures et dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un si grand nombre de documents, de textes formant dossiers, de renseignements et de commentaires; — un si grand nombre de cahiers de lettres, — nouvelles, romans, drames, dialogues, poèmes et contes; — un si grand nombre de cahiers d'histoire et de philosophie; et ces documents, renseignements, textes, dossiers et commentaires, ces cahiers de lettres, d'histoire et de philosophie étaient si considérables que nous ne pouvons pas songer à en donner ici l'énoncé même le plus succinct; pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, *1900-1904, de nos cinq premières séries.*

Ce catalogue a été justement établi pour donner, autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci,

une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries ; tout y est classé dans l'ordre ; il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand jésus, forme un cahier très épais de XII+408 pages très denses, marqué cinq francs ; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre 1904, comme premier cahier de la sixième série ; toute personne qui jusqu'au 31 décembre 1905 s'abonnait rétrospectivement à la sixième série le recevait, par le fait même de son abonnement, en tête de la série ; nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande.

DU MÊME AUTEUR

aux Cahiers de la Quinzaine

PIERRE HAMP. — dix contes écrits dans le Nord :

un brave homme;
Follette;
coqueleux;
un bon ouvrier;
l'estaminet du Coq à Trois Pattes;
une bonne âme;
Buvons la bière du Nord!
une ville riche;
Sac d'Os;
la plus grande canaille de la terre;

deuxième cahier de la dixième série; un cahier blanc de 120 pages; in-18 grand jésus..... deux francs

Voici la première d'une série d'enquêtes sur le travail.

Rien n'est banal. On retrouve autant de fatigue et d'héroïsme dans un sou de pain que dans une pierre des Pyramides. Nous vivons de la souffrance des autres. Chaque homme est bourreau des hommes. Essayons d'estimer ceux qui peinent pour nous. Combien gagnent leur vie par agrément? Tous dans le malaise, souvent la torture. Le bonheur est d'aimer son métier, mais où sont les métiers aimables?

Sous la dureté du labeur, la révolte devient le rêve des hommes, et l'oisiveté, leur recherche.

Par le travail où l'on ne chante plus, se fait un grand œuvre d'abêtissement humain. L'ouvrier n'aime plus son métier, et cela ébranle le monde.

LA PEINE DES HOMMES

IN MEMORIAM

à la mémoire de petit Jean François Desjardins

Qui refuse de travailler ne doit pas, non plus, manger.

Saint PAUL, IIe *Thessaloniciens*. III. 10.

marée fraîche

I

Boulogne-sur-Mer, en novembre, le matin. Une transparente brume blanche naissait à terre et devenait opaque à fleur de toit. Pas de ciel. Les vols, en accents circonflexes, des mouettes gris perle, montaient s'engloutir dans ces ténèbres blafardes. Des édifices de la ville en colline, les silhouettes seules subsistaient, foncées sur écran blanc.

La cathédrale dominante semblait, à une distance factice, en fond de décor, un effet d'optique.

De l'autre côté de la Liane, en plaine, une autre église : Brequerecque, posait encore le dessin grandiose de sa large façade dépassée en hauteur par des cheminées d'usines aux cratères invisibles, soufflant leurs fumées derrière le brouillard clos.

Autour des grandes attitudes des maisons de Dieu, les maisons des gens profilaient leurs toits à cheminées. Le brouillard, avalant les reliefs, donnait du paysage l'illusion d'un carton découpé.

Ce temps mou ôtait sa sonorité à la vie de la terre. Les cabrouets des mareyeurs, rendus prudents par la route invisible, roulaient à petite allure. Sur le quai Chanzy, le sifflet des locomotives en manœuvre, étouffé par l'épaisseur de l'atmosphère, s'entendait en mineur.

La marée basse donnait au port d'échouage une profondeur d'abîme. Contre la paroi gluante, ornée de grappes de moules, les nombreuses barques de la flotte de pêche se calaient l'une l'autre. La pointe des mâts dépassant le bord du quai, fleurissait en croix propitiatoires; quelques-unes d'un travail fervent de dévot qui en escompte son salut; tous les instruments de la Passion y figuraient : la couronne d'épines, le marteau, les clous, la lance et l'éponge au bout du roseau, car « Il fut abreuvé de fiel ».

Un fer de lance doré luisait sur une barque mécréante. Sous ces emblèmes, les girouettes et les pavillons d'armateurs indiquaient le vent d'ouest.

La « Notre-Dame » de Boulogne, basse sous sa charge lourde, accostait avec seize cents mesures de harengs.

Des tas argentés luisaient sur le pont. Aux secousses, des poissons, glissant du haut, passaient le bordage et flottaient, ventre en l'air, pour les mouettes.

Le bateau, halant sur l'amarre cravatée au col d'un pieu de fonte, s'élargissait une place entre deux barques. Les matelots abordés repoussaient l'assaillant du talon de leurs bottes.

Arquant leurs bustes épais, ils maintenaient du jour entre les coques ; cela en grand effort, mais sans cris contre l'intrus ; tout le monde a droit au quai, et la criée attend le poisson.

Les bateaux sont de cap à terre; l'arrière, libre sur l'eau, s'écarte ; l'avant, amarré, ne peut. Il faudrait déplacer l'amarre vers l'écartement de la poupe. Cette manœuvre arrête le déchargement en obligeant l'équipe de quai à suivre avec son attirail vers le nouvel accostage.

La « Notre-Dame » de Boulogne, encore à trois mètres du bord, se coinça entre les barques voisines, têtues sur leurs câbles raides. Une planche craqua. A ce moment critique, survint M. Létoile, officier de port, médaillé colonial. Il avait le teint sale, les yeux luisants. Sa moustache voilait, d'un rideau jaune, sa bouche furieuse.

Une casquette à liséré d'or le coiffait jusqu'aux oreilles, portées loin de la tête. Accourant à une allure militaire qui déployait derrière ses bottes les pans crottés de son pardessus, il s'arrêta tout au bord du quai et contempla l'eau vaseuse, pleine d'ombre, écrasée par les barques et remuant d'un mur à l'autre du port étroit. Cela ressemblait à un grouillement de bêtes énormes, lentes et molles. Des clapotis, des glou-glou, des bruits de cordes claquant l'eau, et de rauques voix d'hommes, simples comme des cris de bêtes, montaient de l'obscurité blanche.

M. Létoile attendait que la « Notre-Dame » forçât de nouveau sur son amarre jusqu'à craquer les bordages, pour répandre sur le bateau, sur ses voisins, sur toute la flottille, en mer et au port, et sur la race entière des pêcheurs, ses récriminations accoutumées. Mais il fut joué, car à l'avant de la barque immobile, deux matelots matois le devancèrent et se plaignirent ensemble :

« C'est malheureux, mon lieutenant ; on peut pas accoster. Qu'est-ce que vous pensez qu'il faut faire ? »

Mis en demeure, il émit aussitôt d'une voix enrouée, une quantité d'ordres catégoriques. Pouce à pouce, la « Notre-Dame » avança, comme un coin émoussé dans un bois dur. Enfin, du tranchant de sa proue, elle toucha le quai ; elle avait son dû.

Le panneau ouvert creusait, au milieu du pont noir, un puits de lumière. Au fond, deux hommes, les bottes dans la glace pilée, triaient le poisson de la cale. Gelés sous leur falot rond comme la lune, ils se réchauffaient en battant des bras, selon le rite populaire et se claquaient dans le dos leurs rudes mains mouillées.

Un autre, penché sur leur trou, en tirait les paniers pleins. Ils avaient de l'ouvrage. Outre sa pêche, le bateau rapportait les filets pleins du « Bon Vent », un Boulonnais perdu dans la mer du Nord avec onze hommes et deux mousses. Par gros temps, ses « royes » avaient endigué un banc de harengs, haut comme une maison. Le bateau pencha sur son filet trop lourd.

Le patron hésitait à le couper. La bourrasque n'hésita pas et chavira le pêcheur sur sa pêche. La « Notre-Dame » rencontra les flotteurs à la dérive. Il vint autant de poissons que de mailles. L'aubaine écumée réveillait, au rude cœur des hommes, les triomphes sinistres des grands-pères armés en course.

— « Vaut mieux que ce soit pour nous que pour les requins. »

Tant était grande la presse des barques que pas une n'accostait de flanc; elles n'avaient place que de pointe, sauf une insolente petite chaloupe, rentrée de bonne heure, qui se prélassait tout de son long.

A bord, un matelot seul limait des hameçons. Il continua sa besogne sous les objurgations ascendantes de M. Létoile et l'égouttement de son parapluie furibond. Comment se mouvoir, lui petit, encogné par cette cohue de grosses barques.

Derrière la broussaille des mâtures nues, avançait

lentement, au milieu du port, la « Marie-Rose », chalutier à pétrole de M. Rouvart, armateur, conseiller général. Il ne faisait pas bon gêner ses bateaux.

M. Létoile courait et revenait, inquiet comme un chien sans maître. Il hurlait à la petite barque des ordres impossibles. Le pétrolier mettait cap sur elle. Ses hommes, enjambant les bateaux à quai, nouaient l'amarre. Le cabestan à vapeur la tendit raide et hala ferme. Les barques voisines larguaient, sans prière, pour céder à la coque de fer.

Elle poussait implacablement, malgré la mauvaise humeur de la marine à voile :

« Pétrolier ! Pourri ! Il n'y en a que pour eux ! »

Quand le progrès du gros bateau eut fait du jour, l'homme aux hameçons vira, d'un coup de godille, sa barque libérée, se mit de cap au quai, y laissant nue la largeur de son bord où, aussitôt, l'avant du pétrolier accosta.

Il avait bonne pêche aussi. Son patron, un géant à chapeau ciré, parlementait avec les charretiers du comptoir Rouvart, prévenu par sémaphore. Les cabrouets attendaient devant l'accostage, M. Rouvart y assistait.

Il armait onze vapeurs. Plus leste que la marine à voile à suivre les bancs, plus vite à regagner le port de marché, cette nouvelle flotte faisait fortune.

Un chalutier à vapeur, parti sept jours, rentre pour la forte enchère du jeudi et vend sa pêche de six à huit mille francs ; jusqu'à quinze mille francs en Carême.

Le matelot gagne cent francs par mois. La marine à voile paie les siens quatre-vingt-dix francs, plus la gainée : un du mille ; le patron de barque de deux à trois

cents francs et cinq du mille. Nourris : bière, pain, biscuit, poisson; du lard quelquefois, et de la viande quand on touche terre.

Le fin poisson n'est pas pour leurs dents; ils mangent du congre, du carrelet, du rougeot; mais la nuit ils trichent et crèvent des soles sous l'ouïe : le poisson avarié tombe dans l'ordinaire du bord. Les matelots ajoutent des douceurs. Les pères de famille se contentent de la cuisine du bateau et rapportent chez eux les crustacés pris, qui reviennent, par coutume, à l'équipage.

Les vapeurs naviguent souvent trente heures pour atteindre les pêches de fond, vers l'Irlande ou l'Espagne, et reviennent en draguant au chalut.

On le hale de quatre en quatre heures, à toutes mains. Celui de tribord file aussitôt celui de babord amené. Il faut quarante-cinq minutes pour le sortir, une demi-heure pour le mouiller. Les hommes allongent souvent le quart pour le raccommodage des déchirures.

Plus heureux, les chauffeurs ont des repos de six heures et ne montent sur le pont que pour jeter les escarbilles.

L'équipage y reparaît, à la fantaisie du maître, aussitôt le filet lourd, et souvent y mange à la fureur du temps. La rude vie de ces hommes assure la richesse de la ville marchande de marée; ils déchargent des fortunes.

D'un bout à l'autre du quai assiégé de bateaux, la marée touchait terre. Au bord, les hommes halaient à la corde, comme du fond d'un puits, les paniers pleins.

Sur les planchers gluants, les matelots marchaient à pleines bottes parmi le poisson mêlé de glace souillée. Les mousses abrités par un tablier de toile raidi en cuirasse, s'enduisaient d'écailles jusqu'aux yeux en barbotant dans la marchandise.

Ils triaient, à la volée, les espèces par tas : les soles mi-parties, collées par deux, blanc sur blanc; les luxueux turbots d'une largeur d'éventail; les raies visqueuses aux piqûres sournoises; les barbues en fer de lance; les grands congres à peau fine; puis la racaille des chiens de mer : du poisson de pauvre; et toutes les mystérieuses bêtes de l'eau profonde, raflées par la course du chalut.

Les matelots, faisant la chaîne sur la longueur du pont, se passaient les paniers pleins. Ils accomplissaient tous le même balancement du buste ballonné par l'enflure des étoffes cirées. A bout de bras, l'homme recevait le panier, le portait trois pas, en tambour, sur la cuisse gauche, pour le passer, bras tendus, à un autre qui tendait les bras.

Cela s'accomplissait avec la régularité d'un quadrille de poupées mécaniques.

Quelque limande, mince comme une feuille, glissait de la manne trop pleine et claquait le pont mouillé; alors le geste brusque de l'homme qui la renvoyait au tas, brisait la perfection du monôme.

La dernière main plongeait le panier dans une cuve d'eau trouble où le poisson trouvait la crasse des précédents.

Il passait la sienne aux suivants. Et l'équipe de terre halait la charge ruisselante qui laissait de bas en haut du quai la trace de sa route.

Les cabrouets s'alignaient, aussi serrés sur la chaussée que les barques sur l'eau.

Mareyeurs et matelots, vêtus des mêmes étoffes, se distinguaient pourtant par la différente empreinte de leurs métiers. Des hommes de mer et de plein vent plus massifs, alourdis par le premier maniement du poisson, plus pénible parce que premier.

Les mareyeurs qui le reprennent en paniers, maintiennent propres leur pantalon bleu et leur bourgeron couleur saumure.

Ils notent des chiffres sur un calepin, s'abritent quand il pleut et couchent toutes les nuits dans leur lit, ce que montre leur teint plus frais auprès des faces travaillées de la marine qui affronte au large le temps dur et dort en mer.

Les pêcheurs, constellés d'écailles par le frottement du poisson, luisaient en marchant sans grâce; leurs bottes sont lourdes; toujours mouillés, ils avancent lentement, au frou-frou des toiles raides de cire.

Un garçon boulanger, portant sur l'épaule un panier hérissé de miches blondes, passait comme un rêve de marins, gens à biscuit. Le pain frais, c'est le Paradis.

Les commis mareyeurs aux façons d'épiciers, blancs de peau, nombraient la marchandise débarquée.

Des femmes, panier au dos, guettaient les poissons à terre. Elles mendiaient auprès des matelots, surtout des mousses et des vieux, plus faciles.

Les veuves des hommes perdus en mer ont droit d'aumône. Sitôt contentes, elles partaient, la poitrine taillée par la bandoulière de corde de leur hotte et s'en allaient vendre dans les rues de Capécure. Comme elles marchaient, la tête vers le sol, pour combattre la

charge qui les tirait en arrière, on voyait mal leur figure, sous la coiffe en capote, soigneusement abritée d'un mouchoir à carreaux. Leur cri triste sortait de là-dessous : « Dēs rougeots! la lu!... » et le claquement de leurs socques de bois accompagnait sec et vite la mesure de cette musique.

Au premier poisson vendu, elles font, avec la pièce de monnaie, un signe de croix et crachent dessus. Ça porte bonheur.

Il restait les mendiantes pillardes qui, sans le demander, ramassent le poisson tombé des mesures. La mauvaise humeur des hommes les met en fuite. Elles recommen ıt à côté. De petits bonshommes, plus vifs, raflent le butin sous le vent de leurs doigts.

Ils n'ont comme outil qu'un bout de ficelle, pour enfiler, par les ouïes, le chapelet des poissons rapinés.

Les matelots crient sur les femmes qui essaient de voler, les femmes crient sur les petits chenapans qui y réussissent, et les petits chenapans qui ne disent rien, se sauvent en passant à leur amarre un hareng de plus.

Pirates dont les mains crochent, d'instinct, vers la bonne prise, ils continuent les ancêtres pilleurs d'épaves qui trompaient les bateaux par des feux sur les roches et, de leur couteau à moules, coupaient les doigts blancs des naufragées pour avoir plus tôt les bagues.

Quand le patron de barque est doux au pauvre monde, ou que l'acquéreur de l'enchère tourne le dos, la grande charité des gens qui peinent atténue tout cela, et le coup de botte adroit des mousses dirige un peu plus que le rebut vers la convoitise des misérables.

Des pêcheuses de crevettes, chassées par la marée montante, leurs jambes nues comme des épées, revenaient de la plage, mouillées jusqu'aux seins.

Depuis cinq heures du matin, elles marchaient dans la vague pour gagner trente sous.

La mer nourrit bien des gens : de la cueilleuse de moules au grand armateur, il y a d'infimes et étranges métiers. Un homme des plus misérables longeait le quai en remorquant un filin ; il raclait au grappin le fond du port et repêchait des bouts de câbles, de filet, des ordures. Il vend le chanvre et gagne dix à vingt sous par jour. L'aubaine d'une amarre perdue, d'un noyé envasé embellit sa vie épouvantable.

La cloche de la halle proche sonna « au hareng ».

Autour de l'édifice dont toutes les ouvertures émettaient le tumulte des enchères, les cabrouets attelés et les voitures à bras tenaient place large, ne laissant, entre les roues fangeuses, que des intervalles étroits à salir les gens. Dans les espaces libres, des mareyeurs roulaient des tonneaux pleins de marée ou traînaient de lourds paniers qui marquaient leur route à grande eau.

La porte de la salle de vente du hareng ouvrait sur un passage ourlé de trottoirs de cinquante centimètres.

L'égouttement des charrettes de poisson, mouillées comme des barques, y maintenait une humidité parcourue par un grand courant d'air.

Le crieur se tenait dans une loge de bois bâtie comme un théâtre Guignol.

Un grand registre et un encrier posaient sur la rampe. Occupant toute la profondeur de la scène, l'homme surgissait à mi-corps. Dans sa figure soufflée

de saut-du-lit, sa moustache, jaunie par le tabac, pleuvait sur sa bouche.

Ses vêtements sans prestance sanglaient en saucisse le buste rembourré de gilets. Leurs boutonnières, écartelées, se cramponnaient, de toutes leurs forces, aux boutons décousus par ce surmenage.

Un porte-plume mâché, placé sous son képi, écussonné du cygne municipal, lui égouttait sur l'épaule.

Le beffroi ayant tinté la rentrée du « surmulet », il frappa la rampe de son petit théâtre avec un tout petit marteau ou un très gros clou et fit du bruit jusqu'à ne plus entendre autre chose, ce qui lui permit de croire que tout le monde se taisait.

Alors, il annonça :

« Bateau 2.309. Environ sept cent cinquante mesures. Ha-rengs-frais! Neuf... cents... francs! »

« Cinquante! » enchérit M. Jules Gaudry, salaisons, 29, rue du Moulin-à-Vapeur; fier et le pied sec sur sa double semelle, le corps épais, la mine rouge.

Une forte voix monta l'enchère à mille francs. C'était Marie Legagneux, assise au premier banc, les mains sur les genoux. Son âpreté au gain se voyait à ses doigts maigres et à ses yeux luisants.

Sur les autres bancs, rangés en école primaire, des femmes tricotaient, la langue et l'aiguille lancées à la même allure. On ne distinguait aucun mot dans leur musique de murmures.

L'une d'elles, sans perdre une maille, marquait à grands coups de bonnet la mesure de ses paroles étouffées.

Elle débitait passionnément une histoire qu'on entendait, par toute la salle, siffler entre ses dents.

Sa voisine tira de sa jupe une fiole, coiffée d'un godet, où elle but la goutte ; elle disait : « une prise », et pratiquait cela comme d'autres la tabatière.

« Guette-la !... C'est régalant ? »

« C'est fin bon quand il fait fort, fort froid ! »

Derrière les commères à tricot, des guetteurs, le nez sur la vitre brouillée par leur souffle, s'annonçaient le nom des nouvelles barques approchant noires sur l'eau grise.

Le vent, montant avec la marée, éclaircissait la brume. De l'autre côté du port, apparu plus vaste dans la clarté grandissante, balançait le pont blanc de la malle anglaise accostée au quai Chanzy. Les buissons touffus des mâtures de la flotte atterrie dépassaient le quai. Les hommes de terre halaient avec moins de peine, aidés par l'eau plus haute qui rapprochait d'eux les bateaux.

L'enchère du « surmulet » restait à douze cents francs à la maison Lamiraud, représentée par son premier commis : M. Lengagne, grand garçon brun, à longue barbe. Son lorgnon, mal en selle, l'obligeait à vivre le nez en l'air. Équipé pour s'aventurer dans la boue des quais, la glace des cales et le poisson du marché, il enfermait dans de courtes bottes le bas de son pantalon noir. Matelot par les pieds, il rejoignait par la tête la bourgeoisie, car il portait un chapeau melon et une jaquette aux basques incessamment agitées par son habitude de courir toujours.

Dans sa boîte à Guignol, le crieur braillait :

« Douze... cents... francs !

« Une... deux... trois !... Vendu ! »

D'un seul coup, il tomba le nez sur son registre, et

pointant son porte-plume mâché, commença d'écrire en finissant de crier ; puis annonça, après de grands coups de son petit marteau :

« L'Espoir en Dieu. Numéro 2.927.

« Neuf cents caisses de harengs glacés ! »

Un matelot versait en échantillon, dans l'auge publique, une poignée de harengs mâles, choisis gras et laités.

Devant la porte roulaient les charretées pour la halle de gros, où deux chemins en croix séparent quatre plans de bitume. On y étale la marée.

Il se faisait là un grand vacarme ; les crieurs offraient deux lots à terre.

Un troisième vendait le poisson de voitures à bras dont la procession attendait sa bénédiction de chiffres.

Les chalands, retenus à hauteur du nombril par un barreau de bois et l'avis : « Il est interdit au public de pénétrer », évaluaient la première enchère : cent raies, dix turbots bombant leurs glorieux ventres blancs; des paires de soles accouplées comme deux moitiés qui se retrouvent, et vingt congres variant les postures de leurs cadavres flexibles.

Le crieur s'adossait au mur, en charmeur de serpents, les grandes anguilles aux yeux frais répandues autour de ses souliers. La réduction en faïence de ce petit homme aurait fait un confortable pot à tabac : des jambes très courtes sur des pieds très larges, beaucoup de ventre, peu de cou ; le menton, touchant la poitrine, calait la grosse tête rouge.

La casquette armoriée du cygne surmontait ce tas

d'où sortaient de grands cris. Pour prendre souffle, il enflait son torse en poche de biniou, écrasant ses trois mentons entre sa mâchoire baissée et son thorax soulevé.

On ne comprenait rien à ses paroles, sinon le chiffre final de la mise à prix. Son métier étant de crier, il criait, consciencieux, tant qu'il pouvait et faisait, tout au long de l'enchère, du bruit avec sa langue. Inlassablement, il répétait, jusqu'à offre plus forte, le prix atteint :

« Nous disons cinq cents francs !... cinq cents !... cinq cents francs !

« Cinq cents francs nous disons !... Cinq cents !... Cinq cents !... »

« Cinquante ! » dit un mareyeur.

La voix du petit homme, à peine reposée, rebondit :

« Cinq cent cinquante !... Nous disons cinq cent cinquante francs !... cinquante !... cinquante !... »

Par terre, un congre à la vie dure achevait de mourir, dessinant des spasmes en S. Un matelot racontait la fable du serpent de mer décrocheur d'étoiles : en hiver, par les nuits très claires, il quitte les fonds où flotte l'arborescence des califfets : les lignes à cent hameçons tendues pour lui. Il nage dans la mer de cristal vers l'invitation des astres, saute hors de l'eau pour les atteindre et meurt gelé. La vague jette ces poètes à la faim des hommes.

Le panier au dos des matelotes tenait trop de place parmi les gens appuyés aux barres d'enceinte pour suivre l'enchère.

Les petits télégraphistes cherchaient, comme des rats, un trou pour livrer leurs télégrammes aux ma-

reveurs. Les siens lus, Marie Legagneux monta le prix du lot de dix francs en dix francs et enleva à six cents, sur un magnifique coup de gosier du crieur qui ferma un œil pour mieux ouvrir la bouche : « Six cents francs !... C'est ven...du !... » et écrivit sur un calepin déployé en paravent de chaque côté de son nez.

Lui silencieux, on entendit tout le bruit de l'enchère voisine, des soles de la « Marie-Rose » que M. Lengagne tenait à quatre cent soixante francs, au jugé : quatre francs le kilo. Après deux surenchères de Marie Legagneux, il prit à cinq cents francs.

Un employé du chemin de fer, venu apprendre l'importance des expéditions, s'adressait à lui, le crayon haut.

Puis les Berckois du « Grand Jean » apportèrent la pêche de leur bateau à quille plate, construit pour s'échouer sur le sable des pays sans port. Dans un pli de leur bonnet rond, semblable à une calotte de curé, ils boutent leur brûle-gueule et s'en vont en mer, la pipe au chapeau.

Ils versaient sur les carrés vides des panerées de poissons. Deux gaillards argentés d'écailles balancèrent une manne d'où coula un torrent de chiens de mer. De vieilles femmes, rudes de tête et dures de mains, les triaient en deux lots : pupilles et fortes pièces. Tirant sur les queues, elles sortaient du tas une grande vilaine bête, lourde à soulever des genoux, le museau traînant.

Les petits, envoyés à tour de bras, tombaient avec un bruit de seau d'eau sur la fange du sol, où coulait le sang de leurs ouïes.

En gros, le chien de mer vaut de cinq à huit sous le kilo, poids au jugé. La première vente de onze grosses pièces atteignit vingt-et-un francs.

Deux femmes, bien vêtues, grandes comme des mâts, enchérissaient, par clins d'œil au crieur, un lot de trente-six paniers de rougeots. Elles affectaient de ne point se regarder, mais chacune ne songeait qu'à l'autre et, de leurs dents blanches, elles se caressaient les lèvres, ce qui les révélait capables d'acheter cher par dépit.

Une petite bonne heurta du panier Marie Legagneux qui lui dit des insolences. Impatientée de voir sa servante en arrêt, sa maîtresse la tança de ne pas savoir traverser un marché sans se prendre de bec avec des harengères.

— « Mais, Madame ! »

— « Allons !... Venez ! »

Cette jolie personne, aux traits un peu grossis, comme de trop dormir, descendait de la haute ville, choisir du poisson pour ses invités.

Elle allait, imperceptiblement courbée, avec l'allure des femmes de prière. Sitôt dans les allées du marché de détail, elle fut fêtée, saluée, injuriée presque par les matelotes à l'étalage, acharnées à vendre leur marchandise.

— « Par ici, ma belle ! »

— « Voyez, ma fine, le beau poisson ! »

— « J'ai ce qu'il vous faut; une belle pièce ! Regardez ! Mais regardez donc ! »

Toutes les femmes en emplettes, panier au bras ou servantes aux trousses, ameutaient ainsi leurs convoitises.

Il vint une jeune Anglaise à peau douce, ses abondants cheveux pâles ordonnés derrière la tête par la résille nationale.

Sous ses vêtements taillés en sac, vivait la grâce de son corps jeune, assoupli par les jeux où l'on court beaucoup.

Derrière elle, son ombre projetée trente ans plus tard : « mother »; les dents énormes, les os saillants, chaque chose à son extrême par la poussée du temps. Le même habit sac semblait tendu sur des bâtons croisés.

Elle marchait avec les balancements d'un épouvantail disloqué par le vent.

Une marchande en grande coiffe de parade, sa fine taille de Boulonnaise penchée à travers l'étal, retenait la vieille anglaise :

« Mais tenez, ma mère, vous ne trouverez pas mieux. »

Elle lui promenait sous les lunettes sa plus vieille marchandise. La petite intervint, voyant clair, et elle débattit en un français timide, sifflé plutôt que parlé.

Elles partirent avec six merlans raides, l'œil clair et l'ouïe rouge, pris la nuit à l'hameçon par une barquette du Portel.

Le poisson amené à la ligne, se débat dans l'eau où rien ne le heurte, meurt vite et intact. Dans le chalut, il est traîné plusieurs heures, froissé, meurtri, mordu. Cette agonie fait de son cadavre martyrisé une chose molle.

Un grand monsieur à petite casquette, droit comme un pieu de la jetée où il venait d'accomplir son « airing » matinal, aborda sans sourire la maigre dame à lunettes et l'agile petite aux joues roses.

Ils s'en allèrent tous trois, de leur pas d'homme, derrière la fumée de la pipe paternelle, ouvrant la marche.

Entre les étals des marchandes inclinés vers le public,

passaient des flâneurs, des matelots coupant au plus court, du port aux estaminets de la rue de l'Amiral Bruix.

Proche la sortie, une étalière criait, à voix très jeune :

« Guettez, mesdames ! du fin pichon ! »

Elle perpétuait la fraîcheur de sa marchandise par des arrosages fréquents; les turbots en grande toilette portaient un gilet blanc; les chiens de mer écorchés allongeaient leur corps saigneux : la peau se vend à part; des nielles bleues ornaient le dos des harengs d'argent.

Un domestique de grande maison souriait, entre ses favoris d'étiquette, à une cuisinière de la haute ville. Complices, de même race, ils se contaient leurs potins d'office :

« Figurez-vous que madame... »

Ils méprisaient la plèbe des petites bonnes à tout faire et narguaient les ménagères de la basse ville qui vont au marché, panier au bras.

— « Ça n'a pas de domestiques! »

Tous ces gens passèrent. Midi.

Des cloches sonnaient la sortie des saureries de Capécure. Les matelotes : cotillon roux, bas de laine et socques noirs, traversaient les ponts de la Liane.

Leur silhouette, d'une grande simplicité, en trois pièces : la tête, le buste, la jupe, semblait d'une ancienne poupée de bois. Les cheveux, tirés en arrière, découvraient entièrement le visage agrandi. Le chignon reculé allongeait le crâne. Elles allaient toutes de la même allure, sans hâte, réglée à leur habitude d'avancer par rangs, au bras, épaules jointes, en brochettes d'oiseaux.

L'humidité de leur métier marquait les mareyeuses aux mains gercées.

La fumée qui dore les harengs teignait en roux les cheveux des saurières, bises de peau et sèches d'habit.

Peu de beaux visages : des profils vigoureux aux angles brusques.

Parmi le peuple des matelotes signalées par la tradition du costume et de la coiffure, tranchaient les femmes des métiers nouveaux qui créent la race nouvelle : les ouvrières des fabriques de plumes à écrire, Blanzy, Poure et Cie, vêtues sans uniformité et coiffées selon les modes récentes. De peau plus douce, mais énervées par la machine, de buste moins droit que les mareyeuses qui travaillent au couteau et font tout de leurs mains rouges. Cependant, leur labeur les laissait propres, plus affinées et jolies, et elles devançaient, dans les rues montantes de Saint-Pierre, le lent troupeau des filles en jupe rousse.

Vers Outreau, au-dessus des usines à ciment, le travail des cheminées à fumées blanches et des cheminées à fumées noires, illustrait l'espace de dessins imprévus. L'horizon ouvert par le cours de la Liane s'approfondissait.

L'ascension des bateaux sur l'eau montante variait l'aspect du port. Quittant la vase du fond, la flotte tirait sur ses amarres et dépassait de toute la coque le bord du quai.

Les barques où il restait du poisson le descendaient à terre comme d'un premier étage. Girouettes au ciel, elles nageaient, heureuses, la quille libre sur plus de fond.

Leur balancement dans l'eau inquiète révélait le gros temps au large, et le vent du Nord-Est commençant de

soulever en mer les grandes lames venues, depuis au delà l'horizon, mourir en clapotis de baignoire contre les quais du port.

En face du B. 2.902, des charbonniers versèrent un tombereau de briquettes.

Trois femmes firent la chaîne pour les passer à bord. Un poussier noir ombrait leurs traits rudes. Elles semblaient barbues.

Aux jours évidemment rares de leur toilette, on aurait apprécié leur âge ; aujourd'hui il aurait fallu le leur demander.

La plus grande, maigre comme une vergue, avait enveloppé ses cheveux dans un déchet de voile noué sous le menton.

Le charbon encrassait sa peau, ses habits. Elle était borgne. De sorte que sur cet être, trempé par un magicien féroce dans un bain de ténèbres indélébiles, les seules choses claires étaient un tout petit œil qui louchait et des écailles fraîches de poisson volé pailletant les haillons.

Un « rat de quai », fatigué de s'asseoir sur les tonneaux, vint regarder avec fureur le travail des trois femmes.

Ce pâle garçon, profondément coiffé d'une « cap » vieille comme le roi d'Angleterre, était ivre et indigné :

« Faut laisser travailler les hommes. Les femmes, bon sur le dos. Nous... là ! » et pliant son bras gauche, il indiqua, aussi triomphalement qu'il lui était possible, de l'index droit, la place de son biceps.

Il exprimait ainsi la supériorité de l'homme sur la femme et ses revendications personnelles d'ouvrier assoiffé par la main-d'œuvre féminine.

L'être borgne, louchant au ciel, lui laissa tomber sa charge sur les orteils, en ayant l'air de prier pour lui.

L'homme se garant, mêla ses pieds d'une façon si inextricable, qu'il ne distingua plus le droit du gauche et, renonçant à la moitié de sa taille, s'assit.

Deux matelots, l'ayant relevé, l'éloignèrent :

« Si ti reviens, min fieu, ti vas au bassin. »

Il n'y revint pas, mais on le vit longtemps, appuyé au mur de la halle, faire vers le port des gestes de malédiction.

Les bateaux, entrés la veille, finissaient d'armer pour repartir, leurs équipages reposés par une nuit au gîte.

Les hommes contraints, par la distance du quai au bord, d'embarquer à la force du poignet accomplissaient leur gymnastique à main sûre, en gens connaissant toutes les prises et tous les appuis de leur bateau. Le poids des bottes à l'égoutière réglait leur allure ; le pied lourd entraînant l'épaule et l'épaule faisant force pour hausser le pied. Ils semblaient articulés par le milieu, dans l'axe de la colonne vertébrale et se déplacer par le jeu alterné de leurs moitiés glissant l'une contre l'autre.

« Oh! hisse! » les voiles brunes qui montaient au chant des poulies.

Une matelote passait à son fieu le petit panier garni de beurre, de chocolat, de café et, sous ce régal, le flacon de « cric » qui chauffe par dedans ces grands corps d'hommes toujours mouillés au dehors.

« Paré? » demandait le patron J. Lamblin, du chalutier Sainte Rose 2.908, onze hommes et deux mousses.

Assis sur le bordage, les bottes pendant vers l'eau,

un matelot de dix-neuf ans tambourinait du talon en courtisant Marie Tivuinne, une mareyeuse de chez Wadoux-Lamiraud, Lamiraud successeur, Marée fraîche et salaisons, où elle encaissait des harengs à deux sous par colis.

Elle se passait de dîner pour voir partir son gars. Son pied balançait sur l'amarre tendue de la Sainte Rose.

Un matelot, qui larguait, l'écarta.

La corde serpenta vers le pont.

D'âge à ne pas tenir tranquille, elle se remit à danser sur l'amarre du 2.927, « La Grâce de Dieu ». Mi-rousse, mi-brune, teinte par la fumée jaune des sciures de saurerie, elle jouait de la tête comme un oiseau et portait, à chaque instant, ses mains aux cheveux pour ramener une mèche folle qui suivait le vent.

Elle tira de sa poitrine une bouteille de « bistouille » tiédie par sa chair jeune.

Content du cadeau, l'amoureux cligna de l'œil.

Les hommes endossaient leurs « cirés » jaunes. Cette étoffe raide doublait l'importance des deux mousses obligés de marcher bras ouverts et jambes écartées.

Triplet, un Étaplois, encore coiffé du béret à pompon rouge de la flotte de guerre, envoya le plus petit des deux bonshommes demander au vieux pilote la vitesse du vent. Il en avait tant vu, le vieux pilote, de petits mousses bernés venir lui proposer des bêtises, et il ne leur était point méchant, même par ce temps qui ne met pas en humeur de rire, car tous ses enfants étaient en mer :

« Je suis ben vieux pour savoir, à c't'heure. Il court trop vite pour moi. Prends garde où tu mets tes pieds, petit fieu ! »

La matelote guettait, entre les mâtures des bateaux accostés, les gestes de son ami sur le pont de sa barque qui filait dans l'avant-port. La fille légère allait, adossée au vent, une main aux cheveux, aidée à courir derrière le vol de sa jupe.

Elle croisait les femmes qui revenaient vent debout, le dos rond, les coudes serrés, piquant de la tête contre les gros coups de brise. Leurs vêtements soulevés tiraient sur leur corps comme un drapeau sur sa hampe.

En suivant la sortie des bateaux le long de la jetée, on assistait aux gestes du bord et au spectacle vigoureux des hommes pendus par groupes au bout des câbles qui tendaient les voiles.

Leurs coups de gosier, comptant la mesure de l'effort, accompagnaient la marche facile des grandes barques noires sur l'eau grise.

Des femmes du Portel, assises menues dans leur courte jupe brune, le dos bombé sous le panier en giberne, priaient, le front bas, pour une barque où leurs hommes partaient pêcher l' « hèrèng » vers le Nord. La tache blanche de sa voile fondait lentement dans le gris du large.

« Guette-la ! » disaient les jeunes.

« Je ne vois plus rien, » disaient les vieilles.

Dans leur groupe clos, le vent brutal claquait des étoffes, coupant leur murmure de messe sur le bruit des chapelets d'os vivement finis pour recommencer.

Marie Tivuinne se signa et marcha devant elles comme à l'église, sur le bout carré de ses souliers bas.

Dès que l'avant, dépassant les musoirs, toucha l'eau de la pleine mer, le patron de la « Sainte Rose » cria, selon la coutume : « la Prière ».

Tout l'équipage se découvrit. De chaque côté du bateau, les jetées disparurent. Le vent bourra la grande voile brune et, tous ses hommes faisant le signe de la croix, la rude barque, mettant le cap à l'ouest, prit le large. Ses mâts craquant sous la folie de la toile ivre de brise, elle fila dans le travers des lames, la proue saluée par leurs bonds d'écume.

Du vent et de la vague : du temps de marin. De Wimereux au Portel, l'eau assaillant la côte, savonnait, de sa perpétuelle mousse blanche, les murs de falaise et les plages de sables.

Les plus robustes lames gravissaient le parapet du boulevard Sainte-Beuve pour venir humecter les caves des villas d'été maintenant boudeuses, désertes, volets hermétiques devant la mer hivernale hostile aux hommes. Le vent soufflait d'une grande haleine régulière qui maintenait, tendus raides vers le Sud, sans une défaillance, les pans d'habits des gens aventurés au bout de la jetée où les paquets de mer vaporisaient de l'embrun.

L'eau brisée retombait des maçonneries en nappes calmes pour rejoindre la fureur de la Manche et mettait sur la vague hurlante le contraste des sources plaintives.

De sa bave salée, le flot insultait la forêt de poutres qui posait devant sa violence la tranquillité des vieux arbres. Se soutenant depuis les pilotis profonds enfouis dans la vase, disparus pour l'Éternité, la légion des grands troncs que les oiseaux habitèrent, repoussait la mer ennemie.

Devant les musoirs, les barques, voiles ballonnées, quadrillaient vives sous l'air bourru, et semblaient jouer

chaque fois que, manquant l'entrée du port, elles viraient, obliques dans un champ d'écume, et regagnaient du large pour un nouvel essai.

Le dessin agile de leur course plaisait comme le vol pur des mouettes circonflexes que la brise portait au-dessus d'elles.

Le rythme parfait de leurs ailes pointues cachait leur effort sous une grande beauté.

Penchée sur l'eau violente, une barque venait de l'Ouest. On percevait la vitesse de sa course derrière l'immobilité de la digue Carnot qu'elle atteignit, doubla. Vite après, trouvant le point au premier essai, elle traversa le jeu des barques peureuses et fila ferme en plein chenal.

Sur son pont argenté de harengs, les hommes luisants d'eau amenaient les voiles. Un tout petit mousse se cramponnait seul à un câble qui le balançait comme une marionnette.

Les barques hésitantes imitèrent la manœuvre et suivirent le sillage.

La vague accueillait mal celles qui sortaient. Sitôt passé l'abri des jetées, elle les dressait cap au ciel. On apercevait alors tout le plancher du pont, pour ne plus voir, à la descente de la lame, que la carène levée sur l'eau mouvante et le chapeau de pluie de l'homme de barre.

II

Marie Tivuinne, éblouie de fixer la voile amie s'ensevelir dans la distance, retourna au travail. Elle rejoignit ses compagnes dans les rues de Capécure, parcourues par l'odeur des saurets. Les milliers de harengs qui dorent, pendus sous l'ouïe dans la fumée de sciure de bois, empestaient le quartier.

Le relent tenace de « l'hèrèng » grillé sortait des maisons pauvres et tenait au linge des femmes. La ville entière, jusque dans ses dessous, puait son métier : le poisson.

Les matelotes gagnaient les portes à enseignes :

« Marée fraiche et Salaisons
Expédition. Exportation »

et résumaient leur besogne, bras retroussés, devant des tas de poissons et des baquets d'eau. Du couteau pendu à leur ceinture, elles décousaient les chiens de mer par grandes entailles sûrement conduites. Parfois, elles réchauffaient dans leur corsage leurs doigts engourdis par la glace pilée. Mais elles flânaient peu, étant aux pièces : dix centimes par petite caisse de cent harengs et vingt centimes par caisse glacée ; il faut ranger le poisson.

La mise en paniers remplis pêle-mêle vaut cinq centimes le cent.

La maison Lamiraud :

« Marée fraiche. Harengs. Engrais de mer »

occupait vingt femmes encadrées par six hommes payés de vingt-cinq à trente francs la semaine.

M. Lengagne stimulait ce personnel et triait, dans ses lots d'enchères du matin, les plus belles pièces pour M. Turine, Halles Centrales, Paris.

Ce fort client prenait, à quatre francs soixante-quinze le kilo, les soles de la « Marie-Rose ». Elles subissaient la toilette du dernier voyage : couchées, bien rincées, sur un lit de glace.

Des stalactites de gélatine pendaient aux caisses de raies sur le cabrouet prêt à partir. M. Lengagne l'accompagna, conduit par Narcisse Belleau, un garçon qui savait à merveille injurier les employés de chemin de fer.

Le genièvre alimentait sa curieuse agitation.

D'autres voitures, agiles sur leurs deux roues, tournaient court aux coins de rue et se dépassaient pour les besoins de la concurrence.

Les mareyeuses, déchignonnées par la course, s'assuraient d'une main, l'autre serrant les feuilles d'expédition.

La cavalcade pénétra grand train cour Capécure, où la Compagnie du Nord alignait ses wagons à la disposition de la marée.

Le trafic « donnait ». Belleau ne trouvant pas, à quai, la place d'accoster, prit en mains la cause du Public contre le Monopole et hurla ses injures habituelles :

« Sale compagnie !... On va perdre une heure ici !... Faut nous la payer !... »

Il courait, remuant en nageoires ses oreilles minces. Son souffle court donnait à ses prunelles des ahurissements d'asphyxié.

Il arrivait les bras flottants, le nez haut, comme tiré par un hameçon, puis frétillait, à bout d'haleine. On eût dit qu'on venait de le pêcher.

Cette excitation ne modifiait rien ; elle passait inaperçue dans le tumulte du roulement des brouettes. Cependant, Narcisse Belleau disait vrai : pas assez de place. Un seul quai où, dans les jours laissés entre les tampons des wagons, les voitures de mareyeurs accostaient à reculons, roue sur roue.

Les chevaux, alignés de front, se flattaient des naseaux, et leur patience heureuse rehaussait le malheur des hommes frénétiques derrière eux.

Enfin placé, Narcisse Belleau travaillant de la langue, des bras et des oreilles, s'empara de deux brouettes.

Poussant l'une et tirant l'autre, il tapait de l'avant et accrochait de l'arrière les chariots concurrents, de sorte que sa roue était comme un fleuve de blasphèmes ; un grondement le précédait. Des hommes à la poigne dure avançaient leurs chariots par grandes poussées, cognant, sous leur jupe rousse, les mollets des filles dont les cris de colère montraient les dents gâtées.

On manqua de brouettes. Les mains attendirent. Le vacarme des roues en fer sur le carrelage du quai diminua ; le bruit des voix augmenta d'autant.

Narcisse, reprenant la cause du public, apostrophait, avec un enthousiasme furieux, les préposés aux bascules, désignés à la colère de la foule par l'inscription en laine rouge de leur casquette.

Sans wagons pour y vider les chariots, ils les alignaient face à la deuxième voie qui filait nue jusqu'au buttoir rouge, montrant sa vieille ossature de traverses pourries par l'égouttement du jus de poisson. Les gens des cabrouets ne savaient où poser leurs colis. Des casquettes supérieures se rassemblaient le plus loin possible de leur exaspération.

Devant l'encombrement progressif, une détresse opprimait ces hommes.

Tous guettaient, sur le faisceau des voies descendant du Triage, la venue des wagons libérateurs. Mais l'arrivée d'un petit homme à lorgnon qui marchait en frileux, dos rond et mains aux poches, les éparpilla. Leur empressement à franchir les barricades de colis, pour se réfugier dans la fureur du public, démontra l'apparition du chef.

Il rageait et, pendant que la nuit consolatrice tombait inutilement sur cette colère d'hommes, il adressait à son chef de manutention des observations d'une énergie exemplaire, scandées à coups de front :

— « On aurait dû!... On aurait dû!... »

Exécutant à l'heure sa consigne d'éclairage, le lampiste, d'un coup de commutateur, allumait d'un bout à l'autre du mince quai, les globes électriques. Leur grande clarté accusa la honte de ce service manqué : la cour Capécure pleine de cabrouets, hérissée de gesticulations que les lampes perpendiculaires projetaient en ombres courtes; sur le quai, les tas de colis jetés sans classement. Des gens criaient autour des bascules. Ils agitaient leurs feuilles d'expédition devant les guichets où, sous une ampoule électrique, un employé en sueur reluisait, fou d'agacement.

Le vieil aiguilleur du poste Saxby, rabougri par l'approche de la retraite, vit venir le chef et se tassa contre ses leviers, pour moins gêner, dans l'étroite loge de verre, les gestes qu'il prévoyait furieux de cet homme à l'autorité redoutable.

Se comprimant la tête entre les récepteurs du téléphone, un sous-chef criait dans l'appareil. Le pauvre jeune homme, à manchon blanc, dix-neuf cents francs par an, deux faux-cols par jour, un foulard la nuit, usait le bouton de déclanchement et stimulait son collègue du Triage :

« Vient-il ce ravitaillement ? »

Il dut recevoir une réponse désespérante, car il se retourna, vif comme un homme qui se brûle et faillit se heurter du nez avec le chef entré en courant :

« Enfin, Monsieur Barbès, que se passe-t-il ? »

Sans hésitation, M. Barbès commença une plaidoirie véhémente contre M. Ramblenne, le sous-chef de la petite vitesse. On lui demandait depuis deux heures des wagons pour la marée, il ne voulait pas en descendre.

Le bruit d'un passage de train obligea le chef à hausser la voix; sa figure rougit sous l'effort et son irritation parut plus menaçante :

« Je vais voir ça! »

A petits pas pressés, sautant les rails, il partit à travers les voies vers le Triage où on ne tenait pas compte des instructions.

Le vieil aiguilleur à tête cuite prévenait son collègue :

« Tention, Georges. Le chef y va chez ti. Et il est point content, t'sais !

— .....

— T'as ben raison, Georges, ils nous feront point cracher dans not' bistouille !

— ..... »

Le voyant téléphoner, le sous-chef s'enquit :

« C'est le ravitaillement ?

— Non, chef ! C'est Saint-Omer qui rentre. »

Le fanal du train annoncé étincela à l'avant-gare. Puis le vieil homme émit une appréciation touffue :

« Ils ne vont plus pouvoir descendre, à c't'heure; Arras à partir, puis Saint-Omer; les machines pour le port et ça va être l'heure des rapides. C'est toujours le même mastic. »

Comme le sous-chef fermait la porte vitrée pour ne plus l'entendre, il conclut :

« Et mi aussi, je m'en f... ! »

Les choses se passèrent comme le vieil homme l'avait annoncé : le train pour Arras partit; Saint-Omer ensuite; les machines des rapides s'acheminèrent au port et, alors seulement, la cabine 4 annonça le refoulement sur la voie de marée.

Dans la plaine du Triage, noire de wagons, les cornes de manœuvres sonnaient sans cesse. Une machine tenait à rebours une longue rame arrêtée par le signal rouge. Au pied, le chef, en attendant le feu blanc, disciplinait M. Ramblenne par un discours sec. C'était pourtant un vaillant, ce garçon. Il remuait des wagons en plaine depuis quinze ans.

Cette pratique le préparait mal à la critique inexpérimentale d'un homme de bureau pour qui toutes choses tenaient en chiffres sur un morceau de papier.

L'habitude de ne voir des réalités que leur figuration, leur statistique, ôtait à celui-ci la notion de l'indocilité

de la matière. Il exigeait les choses faites à mesure que pensées, ses ordres aussi vite exécutés que donnés, sans apprécier la différence entre remuer la langue pour dire : « Trente wagons », et remuer ces trente wagons, tare dix tonnes, total trois cent mille kilos.

Au long du ballast, le fil relié au levier de la cabine frémit comme une guitare mal pincée. La tôle du voyant claqua sur le mât de fer. Feu blanc !

Aussitôt, la lanterne à trois couleurs d'un équipe décrivit des arcs de cercle et sa trompe mugit le coup double du refoulement. A l'autre bout de la voie, proche la machine attelée, une autre lanterne répétait le signal. Le mécanicien répondit. Les essieux doucement tournèrent.

Grimpant sur un marchepied, le chef salua M. Ramblenne de cet adieu menaçant :

« Je vous enverrai une note. »

Car, selon son esprit, la fin des choses n'était pas en matière mais en papier, et toute réalité devait aboutir à une explication écrite pour classer aux archives.

Le sous-chef, dégoûté à l'idée de recevoir le minutieux rapport terminé par la formule : « Veuillez me fournir des explications », s'en alla, serrant la poignée de sa lanterne et l'âme pleine de malédictions.

« Je me suis éreinté. Je n'ai pas réussi. Trois fois je viens de lui dire pourquoi. Il faut encore le lui écrire. Quel métier! »

Deux mille francs par an; logé, les nuits à passer et les attrapades.

Un mécanicien de débranchement cria :

« A l'eau! J'en demande depuis une heure. Mes tubes brûlent! »

Pour preuve, il ouvrit grand son injecteur qui râla, aspirant les dernières gouttes des poches :

« Plus rien! Rien!... Je jette mon feu! »

L'alcool consumait cet homme embrasé, ancien mécanicien de grande ligne, reculé sur une machine de manœuvre pour avoir passé plus de signaux à l'arrêt que d'estaminets sans s'y arrêter.

Dans la cabine, l'aiguilleur attentif écoutait la voie demandée à coups de corne.

« Sept! » dit le sous-chef qui entrait.

L'homme renversa ses leviers avec la sûreté de maniement des longues pratiques; dix ans de service, mille sept cent cinquante francs, non logé, quatre enfants.

Sous la lumière renvoyée par les poignées d'acier des manettes Saxby, la tête de M. Ramblenne penchée au téléphone, témoignait la force de son caractère et la rudesse de son métier.

L'équipe de nuit : une demi-douzaine d'hommes de la même trempe, se serrait sur un banc court. Ils rangeaient leurs paquets de tartines et leurs bidons de fer. Peu de marmites de soupe.

Un morceau de pain et un verre de café pour tenir en plein air jusqu'au matin. A l'aube, le genièvre vient au secours. Un homme de jour passait à son collègue sa lanterne et des indications pour continuer le service :

« Les Calais sont sur trois; Wimille sur quatorze. Quinze est libre. Et ça brousse!

— Paraît. C'est épais! »

En effet, la lumière blanche des lampes à arc montrait les voies pleines.

Le chef lui parlant au téléphone, M. Ramblenne

ôta sa casquette, comme s'il percevait la présence réelle :

« Encore du matériel ? Ma machine n'est pas revenue.

— Servez-vous de celle qui vous reste.

— Elle n'a plus d'eau.

— C'est de la mauvaise volonté. Vous ne pouvez pas y arriver ? Cela s'est fait l'année d'avant, Monsieur ; imitez vos prédécesseurs. »

En arrêt devant le signal, la machine sifflait, coup sur coup, la direction de la prise d'eau.

« Laisse passer », dit M. Ramblenne.

Sous la main preste de l'aiguilleur le levier joua.

Le sous-chef manquait de calcul. Mis en demeure d'entreprendre l'impossible en manœuvrant sans machine, une seule solution lui restait : ne rien faire et le dire.

Mais sa bonne volonté paralysait son jugement. Il n'examinait jamais un ordre. Même sans moyens, il cherchait des moyens de l'exécuter.

Rongé par les scrupules comme un croûton par les rats, il ne s'offrait aucun raisonnement, la conscience travaillée par cette inquiétude étouffante : qu'il était coupable parce qu'il ne faisait pas ce qu'on lui avait dit.

Les ténèbres couvraient son âme.

Découragement et misère : travailler à mort pour être content de sa journée faite et s'entendre dire, au bout de douze heures d'éreintement :

« Vos prédécesseurs faisaient mieux ! »

Le téléphone sonnait :

« Eh bien, ces wagons ? »

La rame placée s'emplissait vite. Les équipes gerbaient les colis jusqu'au plafond.

Se hâtant trop de libérer les tricycles pour ne plus

entendre les injures du public, ils lançaient les paniers sans lire les étiquettes. Des « Paris » tombaient dans les « Est via Hirson ».

M. Lengagne cherchait un dirigeant.

Narcisse Belleau lui ouvrait la marche en proclamant leurs sentiments communs :

« Il n'y a pas de chefs ! Ils se cachent tous ! Sale compagnie ! Pas de personnel. »

L'Administration eût gagné à recruter, pour sa défense, un homme aussi éloquent que Narcisse Belleau.

Coiffé d'une casquette à inscription de laine rouge, il aurait fortement exprimé au « sale Public » les sentiments du Personnel :

« Donnez jamais de pourboire. Pas seulement un verre de cric. S'esquinter pour votre poisson pourri !... Si vous trouvez que ça ne va pas assez vite par chemin de fer, mettez-le à la poste. »

Une casquette dorée étincelait imprudemment sous la lampe de la troisième bascule. M. Lengagne la surprit et, récépissés en main, recommanda spécialement au chef des Messageries son envoi à M. Turine : onze caisses et cinq paniers, six cents kilos.

Marie Legagneux s'exaspérait de voir ce commis exiger des égards et attendait, dans la fureur de l'impatience, la fin de ses discours, pour réclamer aussi de la sollicitude envers sa marchandise.

Également avides du respect de la Compagnie, ils la volaient, en revanche, ingénieusement.

L'encombrement des bascules ne permettant pas la vérification des poids, M. Lengagne déclarait cent kilos en moins. Cette journée de débâcle permettait le transport gratuit d'au moins vingt tonnes de marée.

M. Barbès montra un instant sa casquette blanche, trouva que ça allait mal et dit que ça allait bien, de manière à s'en retourner vers les quais à voyageurs, plus paisibles. C'était l'heure des rapides correspondant avec le bateau de Londres. Derrière un pilote balançant un feu rouge au pas accéléré, les grandes locomotives Compound tiraient doucement, sur les voies du port, les longs wagons à boggies inondés de lumière électrique.

Des gens bien assis prenaient leurs aises.

« Boulogne-Ville. Deux minutes d'arrêt. Direction d'Amiens, Laon, Reims et Bâle. En voiture ! »

Combien faut-il d'hommes qui peinent pour vivre, afin qu'un homme vive sans peine ?

Quelque part dans l'humanité, une petite population souffrante équilibrait chacun de ces Anglais à peau rose, minutieusement propres et fortement nourris. On chargeait dans les fourgons des appareils pour le polo, le cricket, des pioches d'ascension, usagées à monter, descendre et remonter, ainsi longtemps. Cela luisait, fer et bois, comme l'outil trop tenu d'un très vieux cantonnier.

Un voyageur, vêtu de laine blanche, descendait demander :

« Refreshment room, please ?... Le bouffet ?... Time to get a drink ? »

— « On part, Monsieur. En voiture. Restaurant dans le train. »

Le gentleman blanc dit :

« It's full up ! » et remonta maussade dans son wagon. Le restaurant, en effet, était plein comme un Temple aux époques de foi miraculeuse. La lenteur du démar-

rage laissa le loisir de contempler les petites tables fleuries et claires sous les abat-jour de soie.

Des têtes graves et bien peignées, penchées sur ces mangeoires, mastiquaient religieusement.

Le pilote du train dit :

« Tout pour leur bouche, ces Anglais ; ils mangent avant de s'embarquer, ils remangent en débarquant, ils dînent dans le train et ils ont des provisions dans leur valise. »

Il gagna la guérite où il rangeait son souper : trois tartines au frais dans un sac en toile et une gamelle de café.

Sur le quai à marée, les hommes avaient faim. L'intensité du trafic allongeait le service au delà de l'heure du repas.

Mais on pouvait voir la queue de l'ouvrage, car la fermeture de la cour clôturait les entrées de cabrouets.

M. Triquet, le sous-chef prenant la nuit, arrivait dans toute la fureur de son activité fraîche et gourmandait le personnel :

« Rien de prêt ! On n'aura pas un train à l'heure. »

Le chef des expéditions se mit en boule :

« J'aurais voulu vous y voir ! »

Aigris par l'ingratitude de leur métier et la peur des reproches, ils continuèrent l'éternelle dispute du Mouvement qui attend les wagons en chargement et de la Manutention qui le fait attendre pour les charger.

La machine attelée sur la rame de la voie I tira aussitôt le dernier colis à bord : 8 heures 45. Le train à former partait à neuf heures vingt devant le train 2, convoi poste pour Paris, qu'il ne fallait pas gêner.

Les aiguilles de l'horloge tournaient trop vite. La

manœuvre activait, rassemblant les wagons sur les indications du sous-chef. Il courait en comptant la charge : 28 wagons, 295 tonnes.

Une paix immense habitait l'espace où se répandait la musique de la bouée chantante, à l'entrée du port.

Sur la colline de Capécure, les rares feux de la route du Portel ornaient au loin la nuit sereine.

Les hommes de manœuvre ignoraient les étoiles. Leur tranquillité dépendait des signaux. Neuf heures sonnèrent. Au quart, un coup de levier les mit au rouge. On ne passait plus.

Une trompe de la grande cabine signalait l'arrivée du train d'Amiens.

A 40, son heure exacte, le sémaphore de Calais annonça le train 2. Alors, M. Triquet, instable et vif tant qu'il espérait gagner, mais résigné dès qu'il avait perdu, continua tranquillement son métier, sachant qu'en regard du retard du train 2 : « 10 minutes, gêné par formation du 3.822 Marée », son rapport lui reviendrait, annoté à l'encre rouge de considérations humiliantes.

Aussitôt le train attelé, la machine Compound 2.638, arrêtée au signal du dépôt, descendit s'accrocher. Taillandier, un mécanicien de quinze ans de pratique, vit à l'allure de la gare que ça n'allait pas et dit à son chauffeur Folliette en essayant le frein :

« C'est toujours la même chose, ici ! »

Taillandier et Folliette, du dépôt de Paris, faisaient une « bonne paire ». Ils buvaient, dans le même quart, le café qu'ils aimaient tous deux bien sucré.

Pour débattre l'heure du départ, le conducteur tira sa montre qui avançait, le sous-chef la sienne qui retar-

dait. L'horloge de la gare les aurait mis d'accord, mais on ne pouvait la voir de leur place.

Le mécanicien siffla sa direction et empoigna le régulateur. Le patinage des premiers tours de roue brimbala les deux hommes sur la machine en furie, puis le train chasse-marée partit à belle allure, dans la plaine d'Outreau, éclairée en bleu par des moments de lune.

Les fumées blanches des fours à ciment, distinctes la nuit, traînaient dans le ciel. Les étoiles pétries dans ces vapeurs, semblaient des fruits luisant dans la mie blanche d'un gâteau frais. La 2.638 buta sur le talon de l'aiguille de la station de Pont-de-Briques où les filles de Boulogne dansent l'été.

Taillandier n'appréciait pas le paysage. Pourvu qu'il vît clair et loin sur le rail, le pays était beau.

Dans le fourgon de tête, le conducteur Auguste Daret, maudissait la gare de Boulogne qui lui avait remis les titres à l'heure du départ. Parti sans pointer, il trouvait maintenant plus de wagons que de feuilles.

Il s'énervait. A l'arrêt d'Étaples, dispute. Posant sa lanterne sur le marchepied, un sous-chef de manœuvres annonçait trois wagons à ajouter.

« Je ne les prends pas, dit Daret, j'ai déjà quinze tonnes de surcharge.

— Vous ne changez pas. Toujours perdu. »

Le mécanicien refusait de tirer :

« Un bis nous suit. Vous le bourrerez. Je ne veux pas rester en route. »

Folliette précipitait des volées de charbon dans l'abîme de flamme du foyer ronflant.

Repartis, il prit dans un coffre du tender un flacon où

moussait de la bière agitée par la marche et but, après Taillandier, dans un quart militaire désaffecté, la boisson fraîche que la trépidation lui envoyait dans le nez.

Une grande fatigue venait du tremblement de la machine et du vacarme sans fin de la chaudière bouillante.

La poussière de charbon se collait en masque noir sur le visage suant des hommes oppressés par les aspirations brûlantes devant le foyer rouge. Un remous d'air les tenait parfois dans un instant de bien-être frais. Leurs poitrines se gonflaient d'aise et ils respiraient goulûment : comme un bel enfant tette.

Toutes les dix minutes, l'habile coup de pelle de Folliette éparpillait le poussier humide. Son poids, savamment distribué, ne ralentissait pas la flamme. Elle l'engouffrait aussitôt : le charbon noir disparu dans le travail rouge du feu infatigable. Pour le nourrir et maintenir, sur tout le parcours, les quinze degrés de pression normale, la pelle du chauffeur devait remuer quatre mille kilos de combustible.

Le vent de mer emplit l'espace de nuages. Les ténèbres se tassèrent entre la terre et le ciel rapprochés. Le train gardait, dans cette encre, sa vigoureuse vitesse. Mais un peu de lune suivit de nouveau le fil du rail poli. Des marais luirent dans la plaine d'Abbeville.

L'aiguille du manomètre Bourdon marqua cent vingt kilomètres à l'heure. Les bielles se mouvaient avec la rapidité des ailes d'une mouche. Dans la bouteille à moitié vide, le restant de bière moussait jusqu'au bouchon. Le quart de zinc faisait, sur le couvercle sonore du coffre, une musique en « furioso ».

Les yeux dardés du mécanicien cherchaient, au plus loin, le feu blanc des sémaphores, et le chasse-marée enfilait, à une allure de cataclysme, le gouffre noir, constellé de signaux.

Les lumières des petites gares clignaient, distantes, se précisaient proches, disparaissaient franchies. Par la campagne, quelques feux tardaient : une vitre d'estaminet de village à fleur de sol, ou le cadran dominant du clocher.

Les lanternes des garde-barrières ponctuaient la ligne; l'homme caché par le rideau de la nuit, on ne distinguait que la silhouette du bras qui tenait le feu blanc, à hauteur du genou, et les pieds éclairés en plein.

Le maléfice de trois heures du matin torturait Taillandier. Des démons irrésistibles faisaient force sur les paupières et piquaient les yeux. La migraine hérissée rôdait dans le cerveau.

Jusqu'à deux heures on veille; à quatre heures, l'allégresse du jour proche réveille, mais à trois heures, la griffe du sommeil vous tient, le pouce sur la nuque et les quatre doigts dans le front.

Le coup de fusil du niveau d'eau détonnant relança la vigilance du mécanicien. Ce fut son seul accident de route. Après avoir descendu, en pleine vitesse, la côte de Survilliers, la 2.638, ralentie et sifflant aux signaux, martelait les joints des plaques tournantes de la gare de Paris.

III

Les camions des Halles attendaient le poisson frais. Mais la livraison se faisait mal. On ressentait le mauvais chargement causé par l'encombrement de Boulogne. Des colis manquaient. Les destinataires inscrivaient des réserves.

Pendant ce temps, le trafic de marché roulait sur le boulevard de Strasbourg. Au long des rails déserts de « Montrouge-Gare de l'Est » revenaient les carrioles des maraîchers de Saint-Ouen dont le cheval, tranquille sous les rènes molles, suivait la route par habitude.

Il allait être quatre heures du matin. Au carrefour des grands boulevards filèrent trois fiacres en cortège. Derrière leurs glaces l'ombre entourait des plastrons d'habits et de vagues choses blanches de femmes en grande toilette.

Le geste cadencé des balayeuses au nez rouge tenait tout le trottoir désert, leur bouleau attaquant l'ordure en un cercle pur tracé du pied des boutiques au ruisseau courant.

Un violoniste, retiré en escargot sous le mince col de sa jaquette, marchait si rapetissé que ses genoux caressaient son menton. Il changea son étui de bras afin de

secourir un bout de cigare poursuivi par les grands balais.

Dans la distance, les sergents de ville passaient encapuchonnés comme des moines qui renoncent au spectacle du monde.

Sous l'auvent d'un kiosque à journaux, trois hommes aux casquettes hardiment enfoncées, avaient sans doute quelque chose de fort intéressant à se dire, pour parler avec une telle animation. Une fille en cheveux se promenait sur le trottoir. Elle reniflait de froid.

On braillait dans la rue Sainte-Apolline où il y a une maison publique. Des voix qui n'en pouvaient plus criaient :

« A la soupe ! »

Cette bande partit, en chantant les choses obscènes des régiments en marche, vers les Halles où les clartés des devantures de marchands de vin cernaient le carreau.

Des odeurs de friture et de soupe en plein air faisaient bon accueil aux gens dans ce quartier plein de marmites et de litres de vin. Après deux heures du matin, on ne trouve à manger que là. C'est pourquoi les vagabonds de nuit se mêlaient aux gens de travail.

Des hommes en blouse bleue dressaient, sur le trottoir du pavillon des légumes, des architectures potagères : en carrés, les sages poireaux à barbe blanche; en murailles, les choux au cœur profond et candide.

Ils maniaient la marchandise avec la dextérité d'ouvriers vieux dans le métier. Cette verdure répandait un parfum de pleine campagne, aiguisé par le piétinement des souliers ferrés, écrasant le déchet âcre des grosses feuilles.

Les ivrognes, que la maison publique avait expulsés pour sauvegarder sa réputation, arrivaient par la rue Rambuteau :

« Meunier! Meunier! Tu es...! »

La renifleuse les suivait. Ils faisaient d'elle tout ce qu'ils voulaient, sous promesse d'une soupe au fromage. Un homme à chaque bras lui maniait les seins. Elle toussait du froid de leurs doigts et les mena se chauffer au feu d'une friture.

La flamme remuante mit un vif jeu d'ombres sur leurs figures abruties. Ils étaient six jeunes gens aux lèvres pendantes et dont les yeux clignaient, tous commis d'épicerie, réunis pour fêter l'arrivée d'un « pays » qu'ils humiliaient en lui frappant dans le dos ou sur le ventre :

« Eh! mon vieux; on ne voit pas ça à Poitiers? »

Il touchait la fille moins que les autres mais la regardait plus.

Elle mangeait ses pommes frites, aussi peu surprise de la caresse des hommes que d'une chose inévitable comme le vent. Ils lui proposèrent de boire chez un marchand de vins de la rue Pirouette, du côté du ruisseau où la police a ramassé S. A. R. le Prince de Galles, voyageant incognito.

La vente commençait. Le trafic des légumes occupait la chaussée, par tas, en hottes et en sacs fichés de plaquettes émaillées :

« PRUD'HOMME, *cultivateur à Conflans.*
BOIRUT, *Viroflay.* »

La verdure entourait le pavillon de marée qui n'utilise pas ses trottoirs pour exposer sa marchandise. Des

femmes, en sabots et le nez rouge, criaient leur étalage :

« Voilà des choux-fleurs. Par ici les choux-fleurs! »

Une voisine ripostait avec l'accent de Seine-et-Marne :

« Des nèvets! Des nèvets! Des nèvets! »

Il passait la foule des gens qui ont métier de nourrir les autres : des cuisiniers, des fruitiers, des marchands des quatre-saisons.

Des filles, leur service de nuit terminé, venaient aux emplettes d'une botte de cresson, la santé du corps, ou d'un radis noir comme leur conscience de prostituées.

Elles ne marchandaient pas.

La couleur de leurs robes salies seulement de taches de vin étonnait entre les blouses cassées des métiers rudes, et leurs figures imbibées de vice marquaient parmi les têtes ordinaires occupées du souci journalier de payer les épinards un sou moins cher.

Mettant bas ses deux paniers, une vieille, bras ballants, se plaignit :

« C'est lourd. J'ai bien du mal à mon âge ! »

Un garçon terrible, chargé d'un formidable faix de poireaux, criait qu'on lui fît place. Sa charge dépassait en largeur ses larges épaules. Il s'aidait à marcher en balançant loin de lui ses bras tatoués, ce qui élargissait encore sa route. Sa hotte criait à plein osier.

Une fille blonde qui ne se garait pas l'obligea d'arrêter. D'une voix formidable, il lui dit le nom exact de sa profession. Elle fut un temps à répondre. Il n'y perdit rien et, sitôt éveillée, elle le couvrit d'ignominies : lui, son père, sa mère et les poireaux qu'il portait.

Content du chemin libre, il passa, indifférent. On n'est pas poli aux Halles.

Les porteurs du pavillon de marée patientaient et buvaient chaud.

La peau rouge de vivre à l'air de grand matin et moins nerveux que Vatel qui se tua, parce que le poisson n'arrivait pas, ils consommaient du café cognac en attendant qu'il arrive.

Le soleil se levait au bout de la rue Turbigo, quand la marée du Nord accosta le pavillon. L'arrivage du poisson se sentit au loin ; le bois mouillé des caisses empestait le vieux port et, plus près, on percevait l'odeur des chevaux fumant d'avoir couru.

Les hommes des camions établissaient les charges sur le crâne des porteurs aux statures redressées par l'énergie du troix-six. Plus délicats que les matelotes de Boulogne, qui travaillent à main nue, ils soulevaient les grosses pièces avec des crochets de fer.

La pêche de la « Marie-Rose », maniée encore une fois, prenait, sur le bitume du pavillon, l'air de Paris : les raies, les turbots, et les soles des enchères Lengagne livrées à M. Turine, mandataire aux Halles. Le déballage accentuait l'odeur de marée.

Chez les marchands de vins de la rue Rambuteau, les cuisiniers, les restaurateurs et les fruitiers comestibles, ayant terminé leur marché de légumes et de boucherie attendaient, en s'offrant du vin blanc et se plaignant des affaires, l'heure d'ouverture du pavillon de marée : six heures et demie.

Au coup de cloche, ils accoururent, la lèvre humide et l'haleine forte. Le vacarme du premier cri des vendeurs au gosier frais les accueillit :

« Du beau merlan ! Du beau merlan ?

— Par ici, les raies.

— Des fins turbots. Des blancs turbots ! »

M. Morel, chef des cuisines d'une grande ambassade, examinait le lot de M. Turine, son fournisseur habituel :

« Il me faut une belle pièce pour trente couverts. »

L'accent de Gascogne embaumait ses paroles. Il avait la figure blémie par la chaleur des fourneaux, le ventre épanoui de boire à sa soif qui était grande. La lippe pendante et les paupières soufflées jusqu'au milieu des joues témoignaient le goût des plaisirs du corps. Homme très fort dans son métier, il écrivait des recettes en vers publiées par la revue culinaire : « L'Art pour l'Art. »

Le Comte de Nepuni, son maître, lui donnait deux cents francs par mois et la nourriture. Hors cela, M. Morel profitait, sur le marché, de quarante mille francs par an. Son fils suivait les cours de l'École centrale.

Il choisit un saumon de vingt livres et le mit dans la manne de son plongeur bruni par la rinçure cuivreuse des batteries de cuisine — puis diverses petites pièces : un turbot et quelques paires de soles « pour la famille » et s'en alla en rendant des saluts à tout le marché.

Le commis de M. Turine avait à peine eu le temps de crier :

« du merlan ! »

qu'il dut baisser le ton pour souhaiter le bonjour à M. Rousseau et sa fille : des fruitiers du faubourg Saint-Germain.

M. Rousseau tenait les mains jointes sous la bavette de son tablier bleu, ce qui lui avantageait la poitrine.

Il sortit la droite, pour pencher jusqu'à l'œil sa toque de poil, et regarda sans estime M. Morel déjà loin.

Le chef, ancien client de sa boutique, l'avait quitté,

indigné que le fruitier lui majorât les fournitures dans les mêmes proportions que lui les majorait à son maître.

Depuis, il se levait plus tôt pour « faire les Halles ». Aussi M. Rousseau lui marquait un mépris formidable :

« Ça gagne l'argent que ça veut et ça saute du lit à cinq heures du matin, comme un malheureux, pour payer un saumon cent sous moins cher ! »

Madame Turine survint, grande et belle femme, le corps puissant, la joue rose. Malgré la mesure de ses mouvements, la révolte de sa chair copieuse craquait ses vêtements, étroits par coquetterie. Un corsage de fourrure noire seyait à la fraîcheur de son visage et à la clarté de ses cheveux. Mademoiselle Rousseau et madame Turine se souhaitèrent le bonjour avec de petites mines, des mots plutôt ris que parlés, toute la gracieuseté qu'ignorent les hommes réduits au serrement de mains et à l'offre d'une consommation.

Leur faculté de sourire à tout le monde et de se précipiter avec amour au devant des gens les plus ignobles avait valu à Madame Turine et à Mademoiselle Rousseau, chacune dans son quartier, une haute réputation de commerçantes parfaites.

Depuis dix ans, mademoiselle Rousseau revendait aux riches pratiques du faubourg Saint-Germain, les poissons de madame Turine avec autant d'affabilité et de souriantes disputes que celle-ci en mettait à les lui céder.

Ces deux habiles femmes épuisaient, sur un cadavre de turbot, les grimaces, les convulsions et les mensonges de la haute diplomatie.

Mademoiselle Rousseau, se couchant de bonne heure et se levant tôt, comme toute la race des femmes de

marché, attirait par la fraîcheur de son teint et l'éclat de ses yeux. Les hommes, retournés vers elle, regardaient longtemps un grain de beauté sur sa nuque blanche. Mais il ne passait dans sa tête que des calculs sur le prix des choses qui se mangent :

« Fruits. Poissons. Volailles. Beurre et Œufs.
42, rue des Saints-Pères. »

Les voitures des restaurants célèbres et des grands marchands de soupe attendaient, rue Réaumur, leurs patrons partis aux emplettes. Le personnel des cuisines tranchait par son teint pâle, ses souliers gras et ses ventres heureux parmi les têtes rouges que le plein air et les demi-setiers font aux gens des Halles.

Des plongeurs de restaurant, en veste bleue, le torchon noué au cou en La Vallière, processionnaient du marché à leur fourgon.

Devant l'étal de madame veuve Maintenant, marchande au détail, musaient, manne au pied, deux pâtissiers de Saint-Philippe-du-Roule :

« Paton, 212, faubourg Saint-Honoré »

recommandé pour ses timbales de filets de soles. Les apprentis concurrents se témoignaient du dédain, chaque maison étant la première de Paris.

Les deux « Paton » passaient le temps à mettre en rage un « Truquelin, Avenue des Ternes » stationné en face le banc de madame Foulon. La rivalité des pâtisseries voisines excitait les apprentis à se battre.

« Eh ben ! mon vieux, ça va chez toi ? On fait toujours des turbans de filets de soles avec des escalopes de cabillaud ?

— Ferme ! » dit le petit Truquelin qui leur tourna le

dos et s'assit sur le bord de sa manne déjà pleine de légumes et de viande. L'arrivée du patron lui fit ôter ses fesses de sur la marchandise. Cet homme affairé portait un jambon. Il le plaça dans la manne à côté du veau pour « Pâtés veau et jambon » et choisit, en effet, dans l'étalage de madame Foulon, un cabillaud. Les « Paton » ricanaient. M. Truquelin isola le poisson de la boucherie par un *Journal des Débats*, aida l'apprenti à équilibrer la manne sur sa tête et le petit s'en alla vers les Ternes, une heure et demie de marche, avec une charge qu'un sergent blanc n'aurait pas osé mettre sur le crâne d'un nègre.

La levée des coiffures annonçait la venue d'un personnage important : M. Ouvrard, restaurateur célèbre, 49, boulevard des Italiens. Il avançait parmi les saluts des chefs de grandes maisons, des épiciers comestibles, des pâtissiers cuisine pour la ville, et de tous les grands et petits patrons, membres des divers syndicats de la Nourriture Parisienne, dont il était président.

Il rendait solennellement les saluts, à coups étudiés de son chapeau haute-forme, et découvrait la magnificence de sa longue chevelure blanche, à l'académicienne.

La raideur de ses jambes nuisait à la rapidité de son allure mais ajoutait à la majesté de sa démarche.

Comme il ne pliait les genoux ni le cou, son approche évoquait :

« Messieurs, le Roy ! »

Penchant son front plissé de soucis, il médita devant l'étal de M. Turine.

Le joli bruit de l'eau vive courant aux réservoirs d'anguilles semblait l'enchanter, mais ses réflexions aboutirent et il dit combien il lui fallait de paires de soles.

On lui gardait les plus fines pièces pêchées par la « Marie-Rose ».

Les gens de province venaient à Paris pour manger son plat célèbre : le filet de sole Ouvrard et, au retour, s'en vantaient dans leurs familles.

De Moulins à Carcassonne, des messieurs disaient au café :

« Pendant l'Exposition, quand nous avons dîné chez Ouvrard. »

Et on les regardait avec intérêt.

L'arrivée de nouveaux camions renouvelait la vente. Les crieurs s'enrouaient.

Entre le pavillon de gros et celui de détail, tenait, sur la chaussée, la grande animation des foules de marché.

Un courant direct de public, coupant de la rue Rambuteau à la rue de la Cossonnerie, heurtait le remous des acheteurs et des porteurs signalant qu'ils étaient libres par leurs mannes vides, hissées à pic. Les charges portées sur la tête dénivelaient la foule. La taille des gens sans faix y semblait petite.

M. Ouvrard perdit dans la cohue la solennité de sa démarche, mais il retrouva l'équilibre de son chapeau et la raideur de ses genoux, sous le pavillon moins peuplé des dames détaillantes où sa belle allure le rendait populaire.

Elles avaient peu changé depuis la mère Angot. Le grand air colorait leur visage et il était difficile de passer entre leurs bancs, sans subir l'offre faite à plein gosier, de toute leur marchandise.

« Voilà, Monsieur ! J'ai ce que vous cherchez. Des écrevisses. De l'anguille !

— Arrêtez-vous, Monsieur! C'est pour moi, aujourd'hui! »

Et allez donc!

De longs brins d'herbe, agrémentant le poisson d'eau douce, le distinguaient de la marée. Cet émail vert allait bien à l'argent neuf des carpes fraîches.

M. Ouvrard finit de s'approvisionner chez madame Rousset où il prit des boîtes d'éperlans diaphanes et plusieurs langoustes vives qui ramaient des antennes, en craquant comme des meubles de spirite.

Puis il s'en alla par des rues où le personnel inoccupé des hôtels : cuisiniers aux figures jaunes et garçons de salle aux figures bleues, piétinaient, dos au mur, sous les enseignes connues des bureaux de placement. Louchant de rancune, ils descendaient du trottoir mince pour faire place au grand patron. Des timides le saluèrent; les farouches durent imiter.

Un vieux cuisinier malheureux le qualifia de noms infâmes, redit les vilaines histoires sur l'origine de sa fortune et détailla le mauvais traitement des ouvriers chez ce grand homme.

Les garçons de salle ne participaient pas aux confidences des gens de cuisine qu'ils tenaient pour des gargouillots.

Depuis les siècles des siècles, les deux corporations se méprisaient à outrance : l'esprit travaillé par l'ancestrale haine de la main-d'œuvre que sa saleté oblige à se cacher et de l'intermédiaire rasé de frais qui seul paraît et reçoit le pourboire.

L'homme graisseux de faire à manger et l'homme bien lavé pour servir à table ne pourront jamais s'entendre.

IV

On parvenait aux cuisines du restaurant Ouvrard par un couloir contigu à un théâtre : « Entrée des Artistes » au fond ; celle des cuisiniers à droite.

L'après-midi, les ouvriers en veste blanche occupaient le passage. Ils appuyaient aux murs leurs corps las de suer et prenaient l'air, en regardant les femmes.

Des actrices pommadées évitaient, en se maillottant dans leurs jupes, les tabliers moins gras que leurs museaux peints. Au contraire de presque toutes les cuisines de Paris, placées en sous-sol, celles de M. Ouvrard occupaient un rez-de-chaussée. Le diable en aurait fait son enfer. Dès cinq heures, les foyers, chargés pour le coup de feu du soir, y maintenaient une chaleur torturante.

La fraîcheur édenique du garde-manger remettait le corps en allégresse. Sur les timbres, dont la glace frappait l'air, gisaient en bel alignement les soles de la « Marie-Rose ». Des aides en levaient les filets. Fort habiles à cette besogne, qu'ils accomplissaient du matin au soir, ils ne s'en reposaient qu'en épluchant des moules.

La monotonie de l'œuvre attristait leur vie. A l'âge des hautes ambitions, ils songeaient à devenir rapi-

dement des ouvriers célèbres. Plus heureux, les commis sauciers, au courant des grandes recettes de la maison, se grillaient la figure pour la gloire de la cuisine française et cinquante francs par mois.

Les derniers venus convoitaient ces postes d'élite, obtenus à l'ancienneté.

Ils arrivaient de province, d'où leurs parents, patrons d'hôtels « des Voyageurs », « du Commerce » ou « de la Gare », les envoyaient chez Ouvrard, calculant pour leurs héritiers le bienfait d'un apprentissage dans cette maison célèbre.

Un garçon de dix-sept ans dit, sur un ton de Gascogne :

« J'en savais plus quand je suis entré ici que meinteneint. »

Il développait le regret de sa science perdue, mais un ancien, qui ne pouvait admettre une capacité supérieure chez ce nouveau, le coupa :

« Quand on est si malin, on reste chez soi. Pourquoi t'es-tu dérangé pour apprendre, puisque t'en savais tant ? Sale Gascon ! »

L'approche de M. Nivois les empêcha de se battre. Sa coiffure le proclamait chef. Seul, il la portait en galette ; le personnel subalterne étriquait ses toques en moule à charlotte. Les traditions corporatives se maintenaient ici tenacement : l'ouvrier principal coiffait le plus gros bonnet. D'accord en tout avec l'esprit des ancêtres, M. Nivois gueulait abondamment et se saoulait à profusion.

Venant de vomir son vin dans un coin de la plonge, il en ressortait la bouche pleine de cris, impatient de montrer, pour le salut de son autorité, que sa déchéance ne le rendait pas moins redoutable. Il manifestait alors

sa toute puissance par des exclamations immenses et vagues : « Allons là !... Voyons !... N... de D... ! Ça n'avance pas ! » — d'autant plus salutaires que personne n'étant soulagé par l'assurance qu'elles concernaient le voisin, chacun les prenait pour soi.

Ainsi lui revenait l'estime de son personnel terrifié.

Le saucier, pressé par les commandes, poussait son cri de guerre :

« Des filets de soles ! »

Le gascon lui apporta, au trot, les suprêmes des poissons pris par la « Marie-Rose ». Un aide les mit pocher au court-bouillon. Ce jeune homme mal payé préparait, pour la célébrité, des bancs de soles Ouvrard. Son livre de recettes la fixait ainsi :

« Marquer un blanc mouillé avec le bouillon des arêtes de soles; passez; liez; beurrez fortement; finir avec un jus de citron et fines herbes.

Pochez les filets de soles; dressez-les sur plat d'argent avec garniture de moules et crevettes; nappez; faites dorer au four et servez très chaud. »

En somme, un démarquage de la très ancienne sole normande.

Les cris fréquents des chefs de parti demandant leurs articles accusaient l'importance du coup de feu. Le gros saucier à voix de fifre recommençait son appel :

« Des filets de soles! »

Et le petit rôtisseur grondait, du fond de sa méridionale poitrine :

« Nous enverrons trois perdreaux, trois ! »

Les aides garde-manger accouraient parmi les bousculades et les apostrophes. Ce métier a la violence d'une bataille.

Par dessus le pupitre passe-plats, limitant le chantier de cuisine, les maîtres d'hôtel annonçaient les cartes :

« deux filets de soles,
« deux tournedos jardinière... »

On disait « deux filets de soles » tout court et cela s'entendait, à la gloire du patron :

« deux filets de soles Ouvrard ».

Il n'y en avait pas d'autres.

Le bruit des voix se soutenait, la cantilène des commandes n'arrêtant plus. La batterie de cuisine, décrochée à la volée, tapait sur les plaques rouges des fourneaux où fonçaient à coups sourds les pique-feu.

Les hommes, ruisselants et forcenés, paraissaient subir un châtiment de l'enfer de Dante. Le garde-manger envoyait la cadence d'un fouet en laiton contre un bassin de cuivre.

— « Vingt-deux ! » dit Samson, l'aide saucier.

Signalé par le chiffre d'alarme, M. Ouvrard le patron parut en habit.

Ses longs cheveux, son large plastron et la serviette dans sa main gauche mettaient trois vastes notes blanches sur le noir du drap, où étincelait l'étoffe rouge de la Légion d'honneur, comme une étoile de sang dans un ciel de ténèbres.

Il portait, à droite, un des glorieux filets de soles sur plat d'argent.

A voir venir cet homme solennel, le saucier trembla, car il pressentait l'apostrophe. Elle fut impétueuse :

« Saligaud ! Tâtez ! C'est froid ! »

M. Ouvrard employait, envers ses propres ouvriers,

un genre oratoire différent de celui sur lequel il célébrait les ouvriers en général, dans les solennités dont il était président :

« Nos vaillants collaborateurs... »

Il les nourrissait comme il leur parlait, tels des chiens, avec du rebut de bœuf bouilli.

Le logement ne valait pas mieux ; les dix plus anciens jouissaient d'un lit stable dans une chambre commune ; les autres, nomades, déployaient leur grabat dans un salon et donnaient du repos à leur fatigue au lieu où les clients en avaient joui.

Après longue réflexion, M. Ouvrard s'était reconnu obligé de faire attendre à ses ouvriers éreintés, la fin tardive des noces et banquets pour déplier leur lit, mais l'unique pièce disponible ne pouvait absolument en contenir plus de dix, bien serrés.

L'avantage était que, se couchant tard, il leur était cependant facile de se lever tôt, réveillés par les garçons chargés de nettoyer la salle.

Réussir est un devoir. La haute obligation de faire fortune astreint à des nécessités que le succès justifie.

Armé d'un nouveau plat qui lui fumait dans la figure, M. Ouvrard traversa l'office ; un garçon ouvrit devant lui les portes, doublées pour arrêter l'odeur et le vacarme des fourneaux, et le poisson passa de la honte de la cuisine à la splendeur du restaurant illuminé.

Un bruit contenu régnait dans la salle pleine. Sur l'accompagnement sourd des voix sans éclat, les pièces d'or d'une forte addition tintaient, contre une assiette, la note aiguë.

Des dîneurs goulus précipitaient leur fourchette sur les porcelaines sonores.

Au fond, à gauche, un monsieur déclarait, dans un grand soupir :

« Excellent dîner ! »

M. Ouvrard posa son filet de sole sur une table à deux couverts.

D'un ton de politesse inattendue chez un homme aussi récemment furieux, il demanda :

— « Monsieur votre père va bien ? »

Le jeune homme à barbe blonde, objet de cette courtoisie, répondit que sa famille était au mieux et remercia.

Fils de M. Antoine Hardet, grand fabricant de sardines à l'huile, en relation avec M. Ouvrard par la filière des syndicats de la Nourriture Parisienne, il suivait à Paris les cours de l'École des Hautes Études Commerciales et dînait ce soir en compagnie de mademoiselle Rose Chamoine, surnommée Chameau rose par les anciennes camarades, à cause de sa hauteur, depuis qu'elle s'était découvert la bosse de la noblesse, pour se titulariser : Rose de Chamoin.

Cette jolie fille devint soudain d'humeur maussade. Elle s'apercevait que M. Ouvrard lui montrait des égards insignifiants : à peine un salut et pas une parole.

Cela s'expliquait par la tournure de son chapeau immense et composé de choses diversement coloriées, dont une plume magnifique qui en faisait tout le tour et pendait par derrière.

L'extravagance faisait mal aux yeux de la clientèle dans cet établissement de haute tenue.

M. Hardet fils servit le poisson, pendant qu'elle raillait M. Ouvrard qui traînait dans la salle sa patte raide et suivait d'un œil sévère le personnel du service. Mais

il répandait, avec des paroles affables, un large sourire sur les petites tables où les gens mangeaient bien et demandait à tous :

« Est-ce que c'est bon ? »

— « Oh ! oui, chéri, c'est bon », dit avec passion mademoiselle de Chamoin, reprenant, sur un air de son joli métier, la phrase professionnelle de M. Ouvrard.

Un gros monsieur chauve qui dînait seul, y répliqua par un discours animé, illustré d'une pantomime de gestes culinaires. Il paraissait pincer du sel et le jeter, couper des tranches, saucer, mettre au four ; à la fin, il leva les deux mains dans un geste d'invocation extatique ; on vit le blanc de ses yeux.

Il venait d'expliquer à M. Ouvrard une recette inédite. Puis, sa mine dégoûtée vers les restes du plat dont il avait mangé abondamment, signifia que cette nourriture n'atteignait pas à l'idéal si bien décrit.

La large physionomie de M. Ouvrard devint tragique. Il saisit le plat comme on empoigne un sabre et se dépêcha vers la cuisine, préparant contre un de ses chefs un abatage formidable.

— « En fait-il une tête, dit mademoiselle Rose. Tout ça pour du ragoût. Et quel ruban ! La République décore les marchands de soupe. »

Elle éloigna le filet de sole crémeux que son ami lui servait :

« Chasse !... Ça sent ! Et n'appelle pas le patron ou je me sauve. Tas de rosses ! Tous les mêmes. Vous tenez ensemble. T'hésites jamais à faire tort à un ouvrier ! Qu'est-ce qu'il a ce poisson ?... Mange donc ! Tu sais bien que ça me donne de l'urticaire. Tu viendras me gratter après, toi, hein ?...

« Réponds donc, malhonnête. »

Le jeune M. Hardet prenait le parti de chercher, dans une nourriture abondante, la force de subir l'humeur de mademoiselle Rose. Il s'empiffrait.

La lèvre boudeuse, elle dardait sur lui d'immenses prunelles bleues pleines de malice. Ses ongles roses griffaient lentement la nappe.

Joseph, le maître d'hôtel, inclinant à deux pas de la table son poitrail blanc comme celui d'un requin, produisait son sourire numéro un, le grand sourire d'un louis de pourboire.

La peau nue de son visage dévasté par le rasoir, fuyait en une infinité de plis et de rides.

Ses yeux froids d'homme accoutumé à épier les aubaines, guettait le fond des bouteilles, le restant des plats et la mine des gens. Il répéta, en la transposant à la troisième personne, la phrase du patron :

— « Monsieur trouve-t-il que c'est bon ? »

— « C'est très bon, Joseph ! »

— « Et madame ?... Oh ! » Une cliente sans appétit ! Il parut en éprouver un tel chagrin, qu'elle affirma, dans l'enthousiasme des belles intentions :

— « C'est bon, Joseph. Mais c'est bon ! »

Cela s'entendit par toute la salle.

Elle en rit si fort, que les gourmands s'interrompirent de manger. Ils l'admiraient.

Elle était infiniment belle, lumineuse de plaisir, quand elle riait.

Joseph précisait la suite :

— « Monsieur a commandé pour entrée un poulet sauté chasseur. »

Il plaça, dans un coin particulier de l'office, l'assiettée

intacte de mademoiselle de Chamoin, entre une demie Saint-Émilion et plusieurs autres culots de crus célèbres.

Ce fut la dernière étape d'une des plus belles soles prises par la « Marie-Rose ». Joseph la mastiqua en surveillant la salle par une fissure.

On desservait partout. Des clients à face rouge craquaient d'aise, pour mettre le pardessus, tendu sur leur dos large par les garçons agiles. Les glaces tremblaient au roulement des omnibus « Madeleine-Bastille ».

On voyait, au travers, l'animation du boulevard et, dans la lumière abondante, approcher l'aventure des filles en grande toilette.

Le théâtre proche s'entourait de fiacres et de cris :

« Le seul programme officiel ! Voilà le programme ! »

— « Oranges ! Croquets. Sucres d'orge. Pastilles de menthe. La Valence ! »

— « ... Avec la photographie des artistes et le résumé de la pièce : vingt centimes ! »

Sous les clartés électriques, les verres de liqueur prenaient une limpidité de pierres précieuses.

— « Monsieur ?... Cognac. Madame ?... Chartreuse. »

Un coude sur la nappe, les femmes rêvaient. Les épaules des hommes tenaient tout le dossier des chaises.

Ce moment leur était doux. La suave quiétude qui suit les bons repas reposait les esprits. Une forteresse de bien-être isolait ces gens, car celui qui digère est redoutable à qui le trouble. Dans aucune tête n'habitait l'idée de la souffrance du monde.

Les jeunes éprouvaient le désir de faire de grandes choses et de poursuivre des femmes, ne sachant pas

encore qu'il faut choisir entre la douceur d'aimer ou la gloire d'être fort.

A dix pas des tables, de l'autre côté de la cloison épaisse, les cuisiniers ruisselants écartaient enfin du fourneau leur visage aux yeux rôtis et buvaient la consolante qui suit le coup de feu.

C'était aussi l'heure où la « Marie-Rose », son fanal brûlant clair et bien, sa coque sombre invisible dans la nuit noire, passait en pleine mer, draguant dans l'eau froide son lourd chalut où mouraient les soles des dîners de demain :

« Deux filets de soles! deux! »

marée. — 5.

La peine des hommes *est publiée conjointement par les* Cahiers de la Quinzaine *et par nos amis de l'*Union pour la vérité. *Nous avons entretenu souvent nos abonnés de l'ancienne* Union pour l'action morale *et de la plus récente* Union pour la vérité. *Nous sommes tous tout particulièrement heureux que la bonne confraternité des* cahiers *et de cette* Union *reçoive, par l'administration de cette publication commune, une nouvelle et aussi importante sanction.*

On nous demande souvent de quoi se compose officiellement une collection complète des cahiers.

A la date du premier novembre 1908, une collection complète des cahiers se compose officiellement de :

A. — *une collection complète de nos* éditions antérieures ;

B. — *une collection complète de nos* neuf premières séries ;

C. — *un abonnement à la* dixième *série ;*

D. — *une inscription pour un exemplaire du* Polyeucte.

Ces quatre éléments sont également indispensables et nulle collection ne peut, dans le commerce de la librairie, être tenue pour complète si elle manque, en tout ou en partie, de l'un quelconque de ces quatre éléments.

A. — *nos* éditions antérieures *sont énumérées à la fin du premier cahier de la présente série ;*

B. — *nos* neuf premières séries *sont énumérées à la fin du premier cahier de la présente série;*

C. — *les conditions de l'abonnement à la* dixième *série, qui est la série en cours, sont énoncées ci-après;*

D. — *les conditions de l'inscription pour un exemplaire du* Polyeucte *ont été énoncées en tête du premier cahier de la présente série.*

Il a été tiré de ce cahier treize exemplaires sur whatman ainsi distribués :

premier exemplaire de souche, exemplaire du gérant;

deuxième exemplaire de souche, exemplaire de l'administrateur;

troisième exemplaire de souche, exemplaire de l'imprimeur;

dix exemplaires d'abonnement, numérotés de 1 à 10 exemplaires d'abonnement.

Tous nos exemplaires sur whatman sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur; nos tirages d'exemplaires sur whatman sont rigoureusement limités au nombre d'abonnements à chaque instant souscrits; nous ne vendons point d'exemplaires sur whatman en dehors de l'abonnement; l'abonnement sur whatman à cette dixième série est de deux cents francs pour tous pays.

Les Cahiers de la Quinzaine *sont composés à la main, en caractères fin dix-huitième siècle (Didot) de la fonderie Mayeur (Allainguillaume et compagnie successeurs), 21, rue du Montparnasse, à Paris, sixième arrondissement.*

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième, de la quatrième, de la cinquième, de la sixième, de la septième ou de la huitième série.*

Pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, 1900-1904, envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, même adresse; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, 1900-1904, de nos cinq premières séries, *premier cahier de la sixième série, un très fort cahier de XII+408 pages très denses, in-18 grand jésus, marqué cinq francs.*

Pour s'abonner à la neuvième série des cahiers, qui est la dernière série, envoyer en un mandat à M. André Bourgeois, même adresse, le prix de l'abonnement; on recevra en retour les onze cahiers non épuisés de cette neuvième série.

Pour s'abonner à la dixième série des cahiers, qui est la série en cours, envoyer en un mandat à M. André Bourgeois, même adresse, le prix de l'abonnement; on recevra les cahiers parus, et de quinzaine en quinzaine, à leur date, les cahiers à paraître de cette dixième série.

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet; l'abonnement se prend pour une série.

On peut souscrire cet abonnement à tout moment de l'année, mais l'abonnement ainsi souscrit est, de droit, valable pour la série en cours.

Prix de l'abonnement, *pour chaque série annuelle pendant le cours de cette série :*

Abonnement ordinaire	Paris, départements, Alsace-Lorraine, Algérie, Tunisie.....	**vingt francs**
	Autres pays de l'Union postale universelle.....	**vingt-cinq francs**
Abonnement sur whatman.....		**deux cents francs pour tous pays**

Les exemplaires sur whatman, tirage non réimposé, sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur; le tirage à part sur whatman a commencé de fonctionner au premier janvier 1906; les inscriptions pour cet abonnement particulier sont reçues en tout temps et reçoivent un numéro d'ordre déterminé automatiquement par le rang même qu'elles occupent dans l'ordre de l'arrivée, les numéros les plus bas venant naturellement aux premières inscriptions; c'est ce numéro d'inscription qui devient automatiquement le numéro du tirage réservé à chacun des souscripteurs; l'édition sur whatman est strictement limitée au nombre d'exemplaires à chaque instant souscrit.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, six timbres de dix centimes.

Nous engageons nos abonnés de certains pays à nous demander un abonnement recommandé ; *tous les cahiers de l'abonnement recommandé sont empaquetés à part et* recommandés *à la poste; la recommandation postale, comportant une transmission de signature, garantit le destinataire contre certains abus; pour cette recommandation, pour tous pays, en sus,* cinq *francs.*

Automatiquement et sans augmentation de prix les exemplaires sur whatman sont tous recommandés et envoyés aux souscripteurs dans des enveloppes-sacs.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi jusqu'au 31 décembre 1908 on peut encore avoir pour vingt francs les onze cahiers non épuisés de la neuvième série.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués ; ainsi à dater du premier janvier 1909 la neuvième série incomplète se vendra vingt-huit francs.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance sans aucune exception. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom. Nous ne répondons pas des manuscrits qui nous sont envoyés ; nous n'accordons aucun tour de faveur pour la lecture des manuscrits ; nous ne lisons les manuscrits qu'à mesure que nous en avons besoin ; les œuvres que nous publions appartiennent aux cahiers, du seul fait de cette publication, en toute propriété littéraire, sans aucune réserve, et sans autre signification ni contrat ; les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

Notre *catalogue analytique sommaire* 2

DU MÊME AUTEUR AUX Cahiers de la Quinzaine ... 5

Voici la première 7

PIERRE HAMP. — la peine des hommes 9

IN MEMORIAM 11

Qui refuse de travailler 13

marée fraîche 15

I 17

II 43

III 59

IV 71

La peine des hommes *est publiée conjointement* .. 83

On nous demande souvent 85

Il a été tiré de ce cahier 87

Pour savoir ce que sont 89

Nos cahiers sont édités 91

Table de ce cahier 95

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour treize cents exemplaires de ce troisième cahier et pour treize exemplaires sur whatman le mardi 10 novembre 1908.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie ERNEST PAYEN, 13, rue Pierre-Dupont. — 3134

QUATRIÈME CAHIER DE LA DIXIÈME SÉRIE

PIERRE HAMP

LA PEINE DES HOMMES

II. — *vin de Champagn*

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant seize fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

Nous avons publié dans nos éditions antérieures et dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un si grand nombre de documents, de textes formant dossiers, de renseignements et de commentaires; — un si grand nombre de cahiers de lettres, — nouvelles, romans, drames, dialogues, poèmes et contes; — un si grand nombre de cahiers d'histoire et de philosophie; et ces documents, renseignements, textes, dossiers et commentaires, ces cahiers de lettres, d'histoire et de philosophie étaient si considérables que nous ne pouvons pas songer à en donner ici l'énoncé même le plus succinct; pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, *1900-1904, de nos cinq premières séries.*

Ce catalogue a été justement établi pour donner, autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci,

une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries ; tout y est classé dans l'ordre : il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand jésus, forme un cahier très épais de XII+408 pages très denses, marqué cinq francs ; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre 1904, comme premier cahier de la sixième série ; toute personne qui jusqu'au 31 décembre 1905 s'abonnait rétrospectivement à la sixième série le recevait, par le fait même de son abonnement, en tête de la série ; nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande.

DU MÊME AUTEUR

aux Cahiers de la Quinzaine

Le présent *petit index* donne automatiquement pour tout volume et pour tout cahier indiqué :

a) le numéro d'ordre de ce cahier dans le classement général de nos collections complètes, le numéro d'ordre de la série étant naturellement composé en grandes capitales de romain et le numéro d'ordre du cahier lui-même, dans la série ainsi déterminée, en chiffres arabes, de sorte que *V-17* par exemple doit évidemment se lire *dix-septième cahier de la cinquième série ;*

b) la date du *bon à tirer,* ou, à son défaut, la date du *fini d'imprimer,* ou, à son défaut, la date du cahier même ;

c) le prix actuel ;

d) quand il y a lieu, c'est-à-dire pour nos éditions antérieures et pour nos cinq premières séries, la page du *catalogue analytique sommaire* où ce cahier se trouve catalogué.

Pierre Hamp ; — *dix contes écrits dans le Nord ;* un brave homme ; Follette ; coqueleux ; un bon ouvrier ; l'estaminet du Coq à Trois Pattes ; une bonne âme ; Buvons la bière du Nord ; une ville riche ; Sac d'Os ; la plus grande canaille de la terre (X-2, *mardi 27 octobre 1908*..... deux francs

— — la peine des hommes ; — *marée fraîche* (X-3, *mardi 10 novembre 1908*..... deux francs

LA PEINE DES HOMMES

vin de Champagne

« Buvez-en tous; car ceci est mon sang... »

Évangile selon saint MATTHIEU.
Chapitre XXVI.

I

A sept heures du soir, en juillet, les commerçants de la rue de Charleville sortaient s'asseoir sur le pas des portes, car le jour baissait dans leurs boutiques et, sauf les estaminets, personne, dans Hornis en Thiérache, ne vendait à la lumière. Accroupis sur leur marche de pierre ou assis devant leur vitrine, les boutiquiers dirent bonsoir aux gens qui passaient.

La rue de Charleville, route nationale n° 39 de Montreuil-sur-Mer à Mézières, descendait vers l'Oise. Le maire d'Hornis, marchand de vins et liqueurs, la remontait, gagnant son entrepôt signalé par une grappe de raisin dorée sous verre. Les vestiges des élections restaient aux murs des maisons, en titres d'affiches déchirées : « INFAMIE ». « CALOMNIES ».

M. Crissot, vins et spiritueux en gros, jouissait de la faveur des fonctionnaires et des gens établis. La Sainte-Église le jugeait détestable et les ouvriers se méfiaient de ce bourgeois anticlérical. Il se tenait très droit, la tête haute; la maturité de son ventre indiquait quarante-cinq ans et convenait à ses fonctions. Vêtu de flanelle blanche à raies bleues, le panama en bataille, il allait à petits pas marqués du talon, le pied fier de ses souliers aussi jaunes que des pattes d'oie.

En haut de la rue fermée par les croisillons de fer du passage à niveau, roulait le train de Charleville. Les coups de sifflet de la série de sept heures se ruèrent sur le silence de la campagne comme des chiens furieux sur une lourde bête endormie. Les voyageurs, au pas hâtif de gens heureux de regagner le gîte, animèrent la rue par leur défilé. On regardait avec curiosité les paquets qu'ils rapportaient. M. Abellé-Dusart, propriétaire du comptoir commercial Hornisien, venait le premier. Son élégance châtiait ses origines paysannes. Elles se retrouvaient entières dans sa vigilance à garder son bien. On ne lui reconnaissait d'autre faculté qu'une prodigieuse mémoire des encaissements. De petite taille et mince de corps, il passait pour très influençable et un peu fou. M. Crissot et lui s'abordèrent sans cérémonie, puis souhaitèrent le bonsoir à M. Lemouffre, boucher, car ils se trouvaient devant sa boutique.

Le travail au grand air, mais à l'abri des intempéries, dans l'échoppe ouverte, donnait à M. Lemouffre le teint superbe de la profession, rouge, sans hâle. Cet homme qui tuait lui-même par autorisation préfectorale, souriait à tout le monde et débitait de la bonne marchandise.

On en voyait la montre derrière la grille vermillonnée : des aloyaux à la graisse jaune, du porc à la graisse blanche. Une tête de veau, mordant sa langue, une cravate rouge sur les poils bruns du cou tranché, égouttait du sang sur le dos rose d'un mouton entier. Les poids de cuivre et les plateaux de balance luisaient sur le marbre blanc.

Une automobile montant la côte donnait de la trompe. M. Brizet, directeur de la verrerie d'Hornis, la conduisait. Il salua le maire et M. Abellé-Dusart qui parlèrent

de ses affaires. Ils changèrent de conversation au passage de M. Flapont, notaire, principal actionnaire de cette fabrique de bouteilles champenoises. Il recevait de nombreuses marques de l'estime publique. M. Tricard, le coiffeur, chauve, le salua avec des manières engluées.

Le charcutier Lafont y mit plus de simplicité. Sans quitter de l'épaule droite le coin de sa porte, il souleva sa casquette de la main gauche. Il ne faisait pas les frais de la tenue traditionnelle et servait ses clients tête couverte, en bras de chemise.

M. Flapont gagnait sa demeure parmi cette déférence des gens établis que la fraîcheur gardait au pas des portes.

Les forêts profondes autour de la ville chassaient une brise humide. L'haleine divine des nymphes craintives venait, du lointain mystérieux, caresser les boutiquiers au repos.

Trois couleurs enluminaient le paysage : le rouge des murs en briques, le bleu des toits d'ardoises et le vert perdu des arbres lointains.

Le pays disparaissait sous la tempête de verdure qui l'assaillait de sa beauté, de sa fraîcheur, de ses parfums.

A l'horizon, les bois semblaient, au bord du ciel de satin, une frange de dentelle noire. Dans le ciel bordé de deuil commençaient les illustrations en couleur du crépuscule, mais un voile gris tiré par la brise cacha les belles images que le vent qui dessine et le soleil qui peint recopient chaque soir depuis le commencement du monde.

Il ne resta plus que, là-bas, derrière la masse d'arbres

noire sur la terre noire, une clarté de lac limpide. La lente nuit d'été planait, tel un oiseau immense dont le bout des ailes éployées dépassait chaque horizon. Elle s'abattait lentement sur la terre embaumée. Les lys des jardins se voyaient encore, blancs comme des lampes parmi les plantes aux couleurs disparues.

Les clairons des pompiers, s'entraînant pour le 14 juillet, émiettèrent brusquement le silence; puis on entendit, comme tous les soirs, le piano de mademoiselle Crissot. La musique, folle aux passages faciles, s'arrêtait court devant les notes gênantes. Elle tâtonnait à un doigt et repartait.

A dix heures plus un bruit. La petite ville dormait son bon gros sommeil de paysanne. Les fraîches odeurs de la nuit d'été occupaient la longue rue noire où deux devantures d'estaminets semblaient des lanternes posées au pied des maisons. Au-dessus des fermes souillées par le fumier des bêtes et des hommes jouait le souffle profond des bois antiques. Encensoir de l'infini, la terre répandait ses parfums d'une étoile à l'autre. Il passait dans le vent des baumes inconnus, suaves, venus peut-être des autres mondes.

Un conducteur de train rentrait du service, lanterne allumée; le balancement de son bras éclipsait tantôt le feu vert, tantôt le feu rouge. Évitant l'ombre noire au pied des maisons, il tenait le milieu de la route dont la blancheur le guidait.

Le silence se referma sur ses pas ainsi qu'une eau profonde sur le plongeon d'un caillou.

Perds ta fortune; perds ton travail; perds ton espoir; il te reste encore la joie de dormir. Perds ton sommeil, tu es maudit.

Dans la nuit massive, une allumette flamba à un mètre du sol, éclairant deux faces d'enfants séparées par la longueur de leurs cigarettes bout à bout. Ils repartirent, silencieux comme des chats, étant nu-pieds. La braise de leur tabac dansait en luciole près de terre. Apprentis de treize ans, ils réveillaient les verriers de l'équipe de minuit.

Au coin de la rue de la République ils crièrent :

« Hé ! Bourru ! En route ! »

Tournant par la rue Henri-Martin, ils appelèrent Leboin, puis Charlet dans la rue de Vervins. D'autres appels d'enfants : « En route ! » bien distincts dans le calme absolu venaient des corons lointains.

En attendant minuit, les apprentis jouaient au bouchon sous la lampe électrique à l'entrée de la verrerie. Les monticules de charbon et les wagons en garage dessinaient leur silhouette sur l'éclat du four éblouissant.

— « Fainéants ! » dit Bourru qui arrivait, portant ses litres de boisson dans un panier.

Les enfants filèrent vers le feu. Devant douze ouvertures crachant des flammes blanches aux fines pointes bleues, trente-six hommes maniaient des morceaux d'étoile. Il faisait clair et ardent comme trop près d'un astre. Les bouches ouvraient sur une estrade circulaire en maçonnerie qu'ils occupaient formés en équipe de trois hommes par feu ; leur place — chacun sa place — marquée par un dallage en éventail, la poignée au brasier.

Les trente-six hommes et les vingt-quatre porteurs de la coupe de quatre heures passaient le travail aux trente-six hommes et aux vingt-quatre porteurs de la coupe de minuit.

L'échange se faisait vite. Le soleil emprisonné dans le four ne sentait aucun arrêt parmi les bourreaux agiles qui le tourmentaient de leur canne de fer; la tenant à deux mains, les cueilleurs en trempaient le bout dans le verre liquide à la bouche du four. Ce sont les plus bas ouvriers, dans la période de quinze à vingt ans, entre l'apprentissage et le régiment. La canne mesure un mètre soixante de long ; il leur faut cinquante centimètres de prise. Avec l'allongement des bras pour gagner en distance et le recul instinctif de la tête, cela met la peau de l'ouvrier à un mètre cinquante du feu qui chauffe à douze cents degrés aux ouvertures.

Ces hommes de quinze ans rôtissent vivants. On les munit d'un écran de verre bleu pour abriter les yeux, mais ils doivent en tenir le support entre les dents. Serrer les mâchoires leur est une fatigue. Ils simplifient et donnent leur figure nue à la caresse des flammes. Les pommettes brûlent, une croûte rouge les cicatrise.

De la viande au même point — « à point » — serait bonne à manger.

A six mètres du four, au bord de la « place » travaillent les deux autres hommes de l'équipe : le souffleur et son aide, le « grand garçon ». L'espace réduit rend dangereux l'un pour l'autre ces trois ouvriers portant du feu. Le cueilleur tient haute sa canne pour ôter la charge de flamme de la proximité des gestes voisins. Il la guide afin d'éviter aux autres et à lui, tous presque nus, le danger des bolides précipités de l'étoile qu'il porte. Cependant des brûlures terribles couchent parfois les hommes. C'est le risque normal du métier. La canne rafraîchie au-dessus d'un bassin de fer, passe au grand garçon qui « marbre » le verre sur une pierre polie,

scellée en plan incliné au niveau de ses pieds. Vêtu d'un pantalon de toile et d'un tricot sans manches collé à sa peau par la sueur, le jeu de son corps maigre emploie tous ses muscles. Les pieds tenant bien le sol, le corps un peu en avant, son buste suit le rythme des bras aux coudes soulevés tour à tour selon une oscillation de balançoire.

Au bas bout de la canne qu'il vire par son extrémité froide, le verre rouge parcourt le marbre poli. Il faut du soin à ce travail de serrer la pâte. Si des soufflures y demeurent, la bouteille moins résistante à la pression du vin mousseux est disqualifiée et le salaire de l'ouvrier baisse. Pour les sept cents à sept cent cinquante bouteilles que l'équipe de trois hommes fabrique dans sa coupe de huit heures, la solde calculée sur la quantité s'élève avec le nombre de premier choix.

Refroidi sur le marbre, le verre blanc devient rouge, puis se voile d'une pellicule brune qui arrête l'éclat de la masse intérieure encore liquide. L'homme embouche la canne : les épaules soulevées par la mise en garde des poumons, la tête arrondie par le gonflement sans merci des joues, il envoie un soupir forcené dans la pâte brûlante dont la forme allongée gonfle en ventre d'amphore. Il ne donne qu'une haleine, « fait un trou » dans le verre. Le souffleur met aussitôt ses lèvres au bout sucé par son aide. C'est le maître ouvrier ; pendant huit heures il souffle, il souffle. La force d'une tempête sort de sa poitrine. Sa tête branle pour suivre la canne que ses mains soulèvent afin d'appuyer par secousses successives — en même temps qu'il la gonfle — la bouteille dans le moule posé à ses pieds. Tout l'homme travaille, durement.

Le porteur prend la bouteille finie dans une douille en fer à long manche, y trace à la craie le numéro du souffleur et la porte aux fours à braise, alignés dans un long couloir. On en chauffe un par huit heures. Les bouteilles d'une même coupe recuisent ensemble. Si elle prend le plus proche, les porteurs font moins de pas et moins vite. Quand l'alternance donne le dernier, ces enfants de treize ans courent trente kilomètres. S'ils ne trottent pas, le souffleur attend. Cela vaut des gifles. Le travail étant payé aux pièces, le ralentissement d'un des ouvriers dans l'équipe soudée à quatre hommes : cueilleur, grand garçon, souffleur et porteur, diminue le gain de tous.

Ils touchent par cent bouteilles de bonne qualité : les souffleurs, deux francs quarante-cinq ; les grands garçons, un franc vingt ; les cueilleurs soixante-quinze centimes. Leurs salaires tiennent entre treize et quinze francs ; sept et huit francs ; quatre et cinq francs, après le tri des bouteilles disqualifiées. Trente sous par jour pour les porteurs.

La Direction donne une prime d'assiduité de vingt francs pour vingt-neuf jours de présence, de dix francs pour vingt-huit jours.

. . . . . .

Devant l'incandescence du four durait toujours l'apothéose des trente-six hommes en lutte contre le feu effrayant, ouvrant sur eux ses douze gueules de flamme. Les claires-voies levées autour du chantier invitaient la caresse de l'air sur les verriers brûlés.

Sur l'horizon en face du four des astres clignaient. Les cueilleurs tenant hautes les flammes de verre, sem-

blaient venir, du bout de leur canne, de décrocher des mondes.

Bourru soufflait à la place numéro quatre. Un tricot bleu, sans manche, déteint par l'usure des lavages au savon vert, le décolletait aussi bas qu'une dame du monde bien faite.

La peau des joues, gonflée à craquer depuis les paupières jusqu'au menton, doublait la grosseur de la tête aux cheveux ras. Dans la face pourpre les yeux noirs luisaient, enflammés par l'effort. Du corps de l'homme naissait un ruisseau de sueur qui mouillait le sol.

Après dix bouteilles, il buvait un coup de tisane. Il absorbait un litre par heure, huit litres dans sa tâche; il les rendait en transpiration. La boisson leur est une grande dépense : les cueilleurs à quatre francs par jour usent quinze sous de rafraîchissement.

Cholet, à la place numéro cinq, buvait seize litres, deux par heure, de bière claire, un lavage de houblon qu'il fabriquait lui-même. Cela ne l'aidait pas à grossir.

On le surnommait « l'Os ». La plaisanterie de fin de quinzaine, chez les mal ordonnés à court d'argent, consistait à l'offrir aux ménagères pour faire la soupe. Bon ouvrier, la poitrine creusée par quinze ans de métier, on comprenait chez cet homme desséché par le vent éternel de ses poumons, le besoin de la pluie de boisson.

Elle passait en lui comme en un filtre; avalée fraîche, elle ressortait tiède par tous les pores.

On lui reprochait de porter plusieurs jours son tricot lessivé de sueur et, par cela, de sentir mauvais. Les jours de paye, le caissier, peu accoutumé aux relents de toute cette chair humaine cuite, recuite et brûlée —

peau de sueur, peau de senteur — reniflait son approche dans la file des ouvriers. Il préparait son argent sur ses fumées et l'appelait « l'Os qui pue ».

Cuvillers, son grand garçon, changeait de linge chaque jour. Cette belle tenue indiquait les qualités ménagères de madame Cuvillers qui lessivait deux fois par semaine trois cottes et trois maillots.

Tenir un homme propre crée du travail, surtout quand il use tant. Dur métier pour le mari, dur métier pour la femme. Lorsqu'il part à minuit, elle se lève pour cuire, préparer la boisson. Le matin, au retour, il trouve encore la nourriture chaude. Les enfants de treize ans partent avec le père. Les Verreries trouvent difficilement des porteurs en dehors des fils de verriers. Pour gagner trente sous, ils obligent la mère à quitter le lit. Leur nourriture de nuit compte en plus dans le ménage. On préfère les envoyer aux filatures avec une gamelle de café et un sac de tartines. Ils reviennent le soir et ne dérangent pas le train de la maison.

Les verreries embarrassées prennent tous ceux des familles autour de l'usine, à dix ans, onze ans; ils n'ont pas treize ans, mais ils les auront. Les maîtres verriers disent : « C'est provisoire ». M. Briset affirmait que la fréquentation de l'école ruinait l'avenir de l'enfant. Il y perdait pour son métier un temps qu'il ne rattraperait plus. On ne devenait pas verrier si on commençait après neuf ans.

Processionnant comme des fourmis depuis la place des souffleurs jusqu'aux fours à recuire, ils battaient la terre de leurs pieds nus, rapides.

Sur leur front plissé par la résistance contre le sommeil siégeait une gravité d'ancêtres.

Enfants bien bordés, enfants bercés, enfants qui avez dit le « Notre-Père », dormez, beaux enfants, dormez; il est deux heures du matin.

Le bruit des cannes raclant le bord des cuves animait la nuit. Quelquefois, l'appel rude d'un grand garçon retardé par le cueilleur ou la colère d'un souffleur contre un enfant ralenti.

De sa maison enclose dans l'usine, à cent mètres du four, le directeur s'assurait de l'activité du travail au bruit des coups de voix et de barres de fer de l'équipe en bataille avec le feu prisonnier.

Sur les têtes des trente-six hommes mouillés à grande sueur gravitait l'univers des planètes élevé par les porteurs d'astres.

A travers les claires-voies, la campagne humide soufflait sur les hommes épuisés la fraîcheur d'un beau matin. Les enfants aux pieds usés accéléraient encore leur marche vive. La vie revenait, et le jour. L'aube déchirait sur l'horizon le bord de la nuit et de ses mains lentes voilait une à une les étoiles soudain pâlies, comme peureuses à son approche.

Quatre heures du matin. Le travail cessa; vingt minutes de repos coupaient les huit heures. Amoureux du froid, mais prudents, les ouvriers fermaient leur paletot sur leur poitrine inondée avant de s'asseoir sous les ouvertures.

Les souffleurs ne mangeaient pas : souffler après avoir mangé fait vomir. Ils buvaient. Charlet renversait dans sa bouche un litre où la boisson soulevée battait le verre comme un torrent ses roches. Les enfants mordaient dans leurs tartines à trottoir : sans beurre sur les bords.

A l'entrée du couloir des fours à recuire, un tout petit s'endormait en mâchant ; sa tête raclait la terre chaude, comme s'il cherchait un creux d'oreiller. Des poignes dures le mirent debout : « En route ! »

Les trente-six hommes retournèrent à la flamme. Les douze souffleurs, dos au feu, bombèrent ensemble leurs joues rouges de force. Et les petits va-nu-pieds reprirent le pas de charge vers le fournier qui montait sur la braise rouge ses piles de bouteilles chaudes. Le charbon de bois, planchéiant le four à recuire, clignait brun sur rouge. La bouche, voisine du sol, obligeait les enfants à se baisser pour entrer leurs bouteilles. Le fournier accroupi les alignait, mettant un genou à terre quand il allongeait le bras pour atteindre le fond du four sans cheminée dont il aspirait, huit heures, le refoulement d'acide carbonique. Beau gars, les muscles pleins, on ne l'aurait pas cru ouvrier de grand feu sans son teint livide.

Le jour grandissait vite. On voyait bien maintenant, dans une pâture en face des claires-voies, six vaches blanches couchées dans l'herbe mouillée. Immobiles à cette heure sans mouches, elles tenaient leurs vastes yeux calmes vers le tumulte des hommes privés à jamais de leur paix parfaite.

La limpidité du matin faisait paraître noirs les peupliers en pèlerinage sur la route de Charleville où grinçait la ferraille rouillée des instruments aratoires. Des femmes dépeignées par le sommeil venaient sur les portes montrer les horribles figures de l'humanité qui saute du lit.

Les ouvriers de cour, entrant à six heures, déposaient dans des coins familiers des gourdes en terre et des

bidons émaillés de bleu. Payés quatre francs par jour, ils accomplissaient les travaux accessoires de la verrerie : cribler le sable, décharger le charbon, emballer les bouteilles et entretenir le poulailler du directeur. Les ouvriers d'état : le forgeron, le menuisier, le maçon allaient droit chacun à sa forge, son établi ou son chantier, leur besogne étant indiquée dès la veille et assurée pour plusieurs jours.

M. Berteaux, le chef de cour, distribuait du travail aux autres.

La porte du directeur claqua. M. Brizet, maître verrier, frais levé, bouclait la ceinture de son veston de chasse en haut du perron de quatre marches. Les emballeurs le saluèrent. Il toucha sa casquette de drap ornée de l'insigne de l'A. C. F. puis serra la main du sous-directeur : M. Tavaux, ingénieur civil, vêtu sans linge apparent, un foulard au cou et des pinces de bicycliste au bas du pantalon. Il était d'une activité bien récompensée par M. Brizet qui, se réservant la partie commerciale, quittait souvent la verrerie, au grand bénéfice de la maison, car on le disait de première force à augmenter la clientèle. M. Tavaux parla d'embaucher des relais. La forte chaleur abattait les équipes de jour : la veille, la coupe de plein soleil, décimée, avait laissé six places blanches.

Huit heures. Les mêmes ouvriers arrivaient, sans joie devant la tâche redoutable de travailler à un feu de douze cents degrés sous le midi de juillet.

Deux hommes les suivaient sans assurance, le pas craintif dans la maison dont l'inconnu les repoussait. M. Tavaux leur fit signe. Ils approchèrent : « On embauche ici ? »

— « Qu'est-ce que vous savez faire? »

— « On est souffleur, de Quiquengrogne où qu'il n'y a plus d'ouvrage. Li, c'est mon grand garçon. V'là les papiers. »

M. Tavaux tenait sur les deux hommes son regard méfiant de fils de paysan. L'orgueil de l'instruction reçue chez les frères de la doctrine chrétienne ennoblissait son visage au menton épais.

Les deux nomades, dominés par son silence, détournèrent leur figure blémie au grand feu et regardèrent longtemps la chaîne de montre de M. Brizet ornée d'une mignonne automobile en or.

— « On vous prend, dit M. Tavaux, comme relais; c'est quarante sous par jour et le logement. »

M. Berteaux, chef de cour, conduisit Lecat souffleur de Quiquengrogne aux corons où la verrerie logeait ses ouvriers. Par une brèche maçonnée dans le mur d'enceinte, les verriers passaient de l'usine à leur quartier : une grande place clôturée par les corons de briques. semblables à des haillons de maisons. De pauvres arbres poussaient mal dans la rude camaraderie de durs enfants lanceurs de cailloux qui cassaient tout.

M. Berteaux mena Lecat aux habitations longeant le talus du chemin de fer, les moins recherchées.

La trépidation des trains secouait les murs minces et cassait les assiettes à deux sous dans les buffets de bois blanc. Sur les dents de scie de la clôture en traverses du chemin de fer égouttaient des pots blancs, des marmites bleues. Des maillots de verriers séchaient sur des fils de fer.

La marmaille, passant par les brèches de l'emprise,

se poursuivait le long du caniveau d'assèchement dont l'herbe folle cachait le filet d'eau noire.

Le partage des jardins utilisait le terrain libre entre les maisons et la clôture. Exactement, chacun en avait aussi grand que la paire de draps de son lit. De la terre noire et dure comme une route des mines sortaient les choux malingres : quatre feuilles sur un bâton. Un parc de jeunes carottes en retard étendait son tapis frisé.

La trace du pied des marmailles, égalant le cheval d'Attila, se voyait aux places où plus rien ne poussait. Lecat regardait un lopin dont le précédent locataire avait arraché tout. La mauvaise herbe ne voulait pas y renaître.

— « C'est votre jardin », dit M. Berteaux.

— « Oh ! Verat ! dit Lecat, un jardin ! »

— « Et voilà votre maison. »

Au rez-de-chaussée la cuisine et une chambre, deux autres pièces au premier. On cria sous la fenêtre :

— « Eh ! Lecat ! C'est-y ta place ! »

— « Oh ! Verat ! dit Lecat, c'est Beaube ! »

Il amenait les meubles sur une brouette : deux ballots dans des draps noués à grandes oreilles, un sac de jute bossué de casseroles et trois chaises en bois blanc.

Madame Lecat poussait une autre brouette. Son mobilier paraissait plus luxueux : le zinc doré d'une suspension crevait un journal. Elle peinait, les bras tirés par les brancards qui glissaient de ses doigts engourdis. Madame Beaube portait un petit Lecat. Bien tranquille, il regardait tout, la bouche ouverte et les sourcils tellement hissés qu'on craignait de les voir se boucler en O majuscule. Madame Lecat lâcha

les brancards et respira, grandie par la pose du fardeau.

Les femmes des verriers se parlaient à voix basse ou souhaitaient le bonjour aux arrivants.

— « Et d'ù que vous venez ? »

— « C'est ça vos meubles ? » dit M. Berteaux, marquant sa supériorité d'homme muni d'armoires dont une à glace.

La coutume des verreries crée l'incurie du ménage. Elles garnissent le logement de l'ouvrier. Il vient les mains vides.

Il fallait tout renouveler, l'ancien locataire laissait la maison dévastée comme le jardin.

— « Verat ! dit Lecat, en ouvrant le buffet de la cuisine ; il se chauffait au bois. »

La cendre des étagères emplissait le foyer.

La toile des draps de lits neufs, découpés en « chaussettes russes », pourrissait dans les coins. Il avait tout vidé, sauf la fosse. Elle débordait. On devait lui retenir deux francs de vidange, mais il ne les possédait pas. Il vivait d'acomptes, donnant chaque quinzaine un prétexte pour obtenir plus que sa paye, et se trouvait toujours en dette de travail. Il devait aussi de l'argent aux estaminets. La débauche soulage ces hommes mis à bout par un labeur forcené. La frénésie du bon moment compense la vie trop dure.

Géants de fatigue, géants de bombance. Une demi-pièce de vin leur dure huit jours. La semaine suivante, ils se privent, souffrent et s'abîment.

A côté du désordre des nomades, les ouvriers sédentaires capitalisent. Paillier, le concierge, qui souffle depuis vingt ans à Hornis, possède deux maisons à un

étage. Il les loue chacune dix-sept francs par mois. Il travaille encore pour que ses deux garçons ne soient pas verriers.

— « Ils ne feront pas de bouteilles, dit-il, j'y ai eu trop de mal. »

Certaines verreries renoncent à loger les ouvriers ; ils abîment les maisons ; on est à leur merci. Les congédiés refusent de quitter les lieux ; ils ne savent où aller. L'inertie est la puissance des faibles. Que faire contre l'homme qui se couche par terre et ne bouge plus ?

— « Maintenant, dit M. Berteaux, vous avez droit à deux brouettées de charbon par mois, trois en hiver, à vingt sous l'hectolitre. Si vous en prenez plus, c'est au prix de revient : trente-cinq francs la tonne. Vous en faut-il ? »

Des femmes guettaient son passage ; la plus hardie vint droit lui parler ; les autres jalouses accoururent et toutes en même temps réclamèrent des réparations.

— « On verra, » dit-il en marchant plus vite.

Dans l'arrière-cour, les chauffeurs jetaient de haut leurs escarbilles. Des femmes grimpaient à genoux le monticule noir, en pic sous le point de renversement des brouettes. Elles triaient les bribes de charbon échappées au feu. La verrerie leur paie dix sous le sac. Un chiffon noué sous le menton garantissait leurs cheveux de la poussière noire qui masquait de ténèbres leur visage farouche. Des marmots les aidaient, un peu trop petits encore pour s'embaucher comme porteurs. Accroupis sur le calvaire de cendres, ils cherchaient leur vie du bout de leurs doigts écorchés.

Le chef de cour passa par la chaufferie où il salua

M. Brizet en conversation avec le receveur de l'enregistrement. Ce fonctionnaire, venu pour une réclamation du directeur, était curieux de voir la maison.

— « Nous fabriquons le gaz pour notre four à réverbère, disait M. Brizet, avec de la houille de Chocques, de Nœux, d'Hénin mélangée à du charbon belge de Flénu ou de Mons. Nous brûlons cinq cents tonnes par mois. Voilà nos six foyers. »

Des ouvriers à quatre francs par jour, fardés de poussier, piquaient le mâchefer des grilles avec de longs ringards qu'ils retiraient rouges. La flamme refoulée venait à eux avec une fureur d'amoureuse.

M. Brizet mena son visiteur voir fondre le sable. La chaleur promise aux damnés régnait devant la paroi blanche où la porte de l'arrière-four ouvrait son grand œil. Deux maçons, les mains couvertes de moufles en foin, replaçaient les briques descellées tombées du battant de fer. Le premier, pliant le bras gauche devant sa figure, posait sa truellée de ciment et se sauvait les cils grillés; l'autre grillait les siens en posant la brique. Au souffle qui lançait la flamme par les joints de la porte on prévoyait la puissance du volcan fermé. Le fournier l'ouvrit. Des bonds de feu la franchirent, les uns par-dessus les autres, chiens aux yeux rouges de la meute du diable.

Le receveur de l'enregistrement aveuglé, recula. L'air torride séchait les poumons des hommes à la peau brûlée. Le fournier remplit d'alliage à 80 o/o de sables une bassine de fer. Tournant l'appareil sur un pivot, il le chavira au milieu du four.

— « Voyez, disait M. Brizet, la réverbération du gaz au-dessus de la masse en fusion est établie pour obte-

nir quatorze cents degrés au milieu du four et douze cents aux bouches de travail. Le four mesure seize mètres de long, neuf de large et deux mètres cinquante de profondeur. Il contient deux cents tonnes de verre. »

On ne distinguait qu'une masse de feu sans relief : le soleil à midi. Les yeux s'accoutumant, on remarquait peu à peu l'apparition d'une blanche colline de sable au milieu de la fournaise blanche. Tout autour, le lac de feu coulait vers les bassins des ouvertures où l'on voyait, en se baissant, plonger les cannes des cueilleurs.

Les deux maçons, coupant leur ingrate besogne, s'assirent au coin le plus aéré, auprès de la femme du fournier, venue lui apporter son dîner et de la boisson fraîche. Vieille et souillée de charbon, elle quittait le tas d'escarbilles et allait y retourner.

Matton, dit « Le Muet », enfournait le sable depuis onze ans. Il en avait quarante sur ses papiers, beaucoup plus sur sa mine d'homme au métier terrible. Ces messieurs le gênant pour pelleter du côté du mur, il se mit de dos au feu; ses guenilles roussies fumaient. Il gagnait six francs par jour.

Ils arrivèrent au soufflage pour voir bouler, tête première, Mondrot, un porteur sorti hier de l'école du village où on lui avait appris que le travail rend heureux. Trois petits camarades le portèrent sous le hangar où l'on criblait le sable. Le sang d'une écorchure coulait sur sa figure noircie dans la chute. Il dit :

« J'ai soué ! »

Ils le firent boire, puis coururent vite rattraper leur besogne en retard.

Le soleil brûlait le toit au-dessus des ouvriers. Pris

entre le feu du ciel et le feu du four, ils étouffaient. Dans les rues, les gens cherchaient l'ombre.

« Relais ! » dit Ronsin, le numéro huit. Il quitta la place et rejoignit dans la fraîcheur du sable le petit Mondrot qui buvait de l'eau froide.

— « Ça va mieux? dit Ronsin. C'est dur, hein, petit gars? Si tu avais pu entrer au Télégraphe, comme mon neveu que son père est cantonnier, tu aurais eu moins de mal... Tu peux marcher maintenant?... Va t'en me quèrre dix sous de genièvre, t'en auras une goutte. »

Pourquoi Mondrot était verrier? Parce que son père était souffleur. Quel enfant choisit son métier? On leur en donne un, le plus proche de la maison et où l'on gagne en entrant.

Un relais prenait la place de Ronsin. La nécessité de ces ouvriers de réserve prouve la grande dureté du métier. Malgré l'entraînement, les hommes tombent.

Les relais doivent pour deux francs par jour la présence au logis pendant la durée de travail de leur équipe. Ceux de la coupe minuit huit heures, dorment, peu souvent requis et passent leur journée à la pêche. Ceux de l'équipe de jour, en été, ne suffisent pas; le feu les abat après les souffleurs; il faut des relais de relais.

Appelés, ils ajoutent à leurs deux francs le prix des pièces.

Un porteur s'agenouilla devant le receveur de l'enregistrement et de sa casquette lui brossa les souliers. C'est la manière traditionnelle de demander le pourboire.

M. Brizet reconduisait son visiteur. Ils traversèrent la cour chauffée à quarante degrés. Elle semblait si fraîche au sortir du four qu'ils ne cherchèrent pas

l'ombre du bord des hangars. Ils évitèrent les wagons de charbon d'où les déchargeurs faisaient sortir des poussières.

— « Vous recevez tout par chemin de fer, dit le receveur. Le voisinage d'un canal vous libérerait du rail. »

— « A la création de la maison, en 1662, par Henri de Lorraine, on fondait au bois. Les premières verreries appartinrent à la noblesse propriétaire des forêts où elle chassait la grosse bête. C'est pourquoi nous sommes nombreux dans cette région boisée. Maintenant que nous employons du charbon au lieu de bûches, nous préférerions nous trouver sur un canal. »

— « A en juger par aujourd'hui, que devait être le métier, du temps de Henri de Lorraine! »

— « Très dangereux, puisqu'il en était anobli. Mais les gentilshommes verriers qui l'exerçaient sans déroger ne se brûlaient pas à leur braise. Les ducs de Guise n'ont jamais soufflé de bouteilles... et je n'aurais pas voulu travailler chez eux. On fondait dans des fours à moufles que nos très vieux ouvriers ont connus. On appelait les hommes dès la fusion prête et ils soufflaient tant qu'il restait du verre dans les pots. Cela pouvait durer douze heures... quinze heures. Il fallait marcher. On ne sait pas trop ce qui se passait. Quand les souffleurs finissaient, les fourniers revenaient et recommençaient à fondre.

« Encore, il y a trente ans, on réveillait aussi bien les ouvriers à dix heures du soir qu'à trois heures du matin. L'homme venait prendre la canne pour un temps dont il ignorait la durée précise ; elle dépendait de la quantité de verre, du nombre des souffleurs, de leur activité.

« Le four à réverbère, permettant une liquéfaction

continue, a régularisé le travail. Nos coupes de huit heures avec relais sont la meilleure organisation possible. Et l'ouvrier gagne. »

— « Mais la fabrication n'a pas beaucoup changé. C'est toujours l'homme qui souffle. »

M. Brizet rit :

— « Le soufflage mécanique est trouvé. Il faut en dire du mal. La machine mettrait la fabrication à la portée de tous les capitalistes. Les ouvriers n'en veulent pas non plus; leur habileté manuelle serait annulée, leurs salaires réduits et la rapidité de production entraînerait des chômages.

Des machines fonctionnent cependant; même à Albi à la verrerie ouvrière, mais pas encore dans notre branche. Le métier est bon. Ne le gâtons pas. »

M. le Receveur prit congé. Il était onze heures. Le relais de Ronsin, mal entraîné, quitta le feu. Ronsin s'y remit, fier des forces neuves de ses dix sous de genièvre, mais l'alcool flambait dans sa tête léchée par la flamme du four. Il tomba, la langue tirée comme les chiens qui cherchent l'eau. Deux grands garçons l'enlevèrent. Et, le bout de ses doigts raclant le sol, le portèrent au plein air dans un coin d'ombre.

Sitôt posé à plat dos, il vira sur le ventre et, travaillé par un tournis de délirium, se mit à faire des culbutes. On plaça Mondrot de garde pour lui garantir la tête. L'enfant effrayé se garait des coups de pied et tendait, à bout de bras, des sacs vides sous le crâne de l'homme fou.

La fatigue, menant sa lourde charrue sur le visage du petit, traçait dans la plaine de ses joues maigres un long sillon.

Au four, les équipes brisées sans cesse par la demande de relais n'avançaient pas le travail. L'air manquait aux poumons des hommes. On ne pouvait plus respirer, il fallait souffler. Des ouvriers faisaient trois bouteilles, se sauvaient dans la cour, gonflaient leur poitrine et venaient la vider dans trois autres bouteilles. C'était dur, dur.

Les pieds souffraient sur les dalles chaudes où chaque homme marquait sa place par la sueur tombée de son corps. Les cannes changeaient de bouche, sucées par le souffleur, par le grand garçon, par le relais. La contagion des maladies est assurée. Aucun examen médical des ouvriers.

Les anciens demandent simplement au nouveau : « T'as pas la vérole au moins ? »

A onze heures et demie, six places restèrent blanches. Les hommes se groupaient autour des bassins d'eau tiède où ils rincent leur sueur en fin de travail et, les deux mains tenant le bord, y enfonçaient la tête.

Il restait à quelques-uns la force de rire et de claquer le derrière du camarade en plongée. Le coup portait bien sur la chair suante. L'homme touché ruait au hasard, envoyant haut son pied nu.

Les six équipes demeurées entières se déboîtaient l'une après l'autre. Les ouvriers vaincus quittaient le feu. A midi, onze places blanches. Paillier restait seul. L'effort de souffler tendait sa ceinture. On sentait en lui la puissance d'animer un feu de forge. Sobre, il trempait ses lèvres dans le coco fourni par la maison et avalait très peu de boisson, qu'il filtrait lentement entre ses dents serrées.

A midi, il prit ses vingt minutes de repos. Des ouvriers

entraient à l'estaminet du *Bout du Monde* tenu en face l'entrée de la Verrerie par Charlier qui vendait de la bière d'Armentières amère et de la bière de Charleville plus douce, au goût des gens du Nord ou de l'Est.

Les verriers blémis tenaient dans leurs mains rudes les grosses chopes de verre blanc pleines de bière sans mousse. Las, ils s'appuyaient des deux coudes sur les tables vernies; la fatigue écrasait leurs épaules de son pied de plomb. La chaleur de leur corps attirait les mouches. Ils se taisaient et léchaient sur leurs lèvres, à coups lents de leur langue épaisse, le sel de leur transpiration.

Charlier rangeait ses litres multicolores derrière son comptoir d'étain.

A quatre heures, les hommes de la coupe fraîche prirent la besogne. Il ne restait devant le four que quatorze ouvriers sur trente-six pour la leur céder. Étourdis de souffler, la tête vide, leurs yeux luisant de fièvre voyaient trouble. Ils descendirent et, se mettant nus, lavèrent leurs corps brûlants dans l'eau tiède qu'ils battaient de leurs mains dures. Sous leur peau fumante, les os apparents indiquaient bien le dessin du squelette. Le mur noir forçait la lividité de leur chair nue, blême des pieds aux cheveux, couleur cadavre, sauf les deux cicatrices rouges de leurs pommettes brûlées. Une horreur venait de l'ombre remuée par la blancheur de leurs gestes. Le bourreau rouge manquait dans ce groupe de suppliciés.

M. Rambaud, le chef de fabrication, surveillait la mise en train de la coupe fraîche. Il alluma sa cigarette à une bouteille chaude et fit le tour du chantier, soufflant sa fumée à grosses joues par habitude de verrier.

Vieux routier habile, plein d'expérience directe, il connaissait l'augmentation de force des hommes qui sympathisent et composait les équipes de caractères assortis. Il n'assemblait jamais à un souffleur le fils de son voisin, car de porte en porte les femmes aiment nourrir des querelles que parfois les hommes soutiennent.

Il entretint M. Brizet et M. Tavaux de la réparation annuelle du four, arrêtant huit jours la fabrication.

— « Le moment est bon. Le travail ne rend pas. Il fait trop chaud et il ne fera pas plus chaud ; nous avons eu quarante-deux au soleil, la température maxima de l'année dernière. »

Un ouvrier le cherchait pour ouvrir un four à recuire. On les fermait au cadenas, une aération maladroite ou malveillante avant les sept jours de recuisson perdant la fournée refroidie.

Chauffés à neuf cents degrés, leur température égalait celle de la bouteille apportée du soufflage et cueillie à douze cents degrés. Il reste trois cents degrés dans les manipulations.

Une équipe vidait un four refroidi. Les bouteilles en sortaient, présentées de fond par un homme dont on ne voyait que les mains. Il arrivait à celles des derniers rangs encore tièdes. Incommodé par le carbone couvé dans la chambre sans ventilation, sa tête blême venait parfois respirer au bord de la trappe noire.

Le plafond bas l'obligeait à perdre un tiers de sa taille, les genoux et la tête appelés vers son ventre. Il se contractait pendant des heures dans le malaise de l'air empoisonné.

Hors du four, un homme prenant les bouteilles tendues les mettait en brouettes roulées au magasin où M. Rambaud vérifiait le poids et la contenance : trente-deux onces pour quatre-vingt-deux centilitres.

Des ouvriers les miraient, mettant au premier choix : trente-six francs le cent, celles sans bulles ni plis; les autres aux choix inférieurs : quinze francs, douze francs, selon l'importance des défauts.

Le prix de revient étant le même, le maître verrier cherche d'abord à vendre le stock de bouteilles riches aux grandes marques de champagne, très sévères sur l'achat de leur verrerie.

M. Brizet y excellait. De janvier à mars, mois précédant la mise en bouteilles de printemps, il expédiait quarante mille champenoises par jour à Reims et Épernay où il se rendait deux fois par semaine placer lui-même la marchandise.

Après preuve sur échantillons de sa résistance à la presse hydraulique, la fournée alla au stock empilé tout autour de la verrerie sous des hangars de briques dont le mur d'enceinte formait le fond. Les hommes de M. Berteaux remplissaient là leurs brouettes, maniant les bouteilles quatre par quatre avec la grande habileté des gens accoutumés à tenir toujours un objet de même forme. Puis l'équipe de huit emballeurs à quatre francs par jour plaçaient sur du foin de marais douze cent cinquante bouteilles dans chacune des harasses de bois peint en vert dont les barres portaient en jaune : « Verrerie d'Hornis ».

M. Berteaux jura en découvrant une champenoise premier choix mouillée de bière. Les maisons de champagne, très vigilantes à n'utiliser que des bouteilles

vierges, renvoyaient celles empruntées par les ouvriers pour leur boisson.

— « A qui ? » demanda M. Berteaux, furieux de ce délit très surveillé.

Ils s'affairaient à leur besogne, secouant des poignées de foin, en gens qui n'avaient rien à voir à cette affaire et pas de temps à perdre. M. Berteaux brisa la bouteille sur le monceau de déchets à refondre.

On chargeait, sur l'embranchement particulier de la verrerie, deux harasses par wagon au moyen d'une grue dont la roue à rochets cliquetait sur le silence des hommes.

M. Berteaux partit faire l'expédition de dix wagons à différentes marques de champagne, dont quatre à la maison Hartmann à qui M. Brizet fournissait chaque année cinq cent mille bouteilles.

Des enfants de l'équipe de nuit arrivaient de La Capelle et de Neuve-Maison par le train de sept heures.

Ils couchaient, en attendant d'éveiller les souffleurs, dans un logis de briques meublé d'une planche inclinée. On y étalait des paillasses garnies de foin et de puces. Cinq marmots entrèrent poser leurs gamelles d'émail bleu et leur litre de boisson, puis jouèrent au bouchon à un sou la partie.

Derrière les claires-voies, l'éclat du four augmentait à la nuit tombante.

Les enfants se rapprochèrent de la lampe placée à la porte du dortoir. Défense de l'entrer, par crainte du feu aux paillasses. Un tout petit perdit quatre sous et alla dormir. Celui qui les gagnait les noua dans son mouchoir. La lampe, épuisée, s'éteignit. Ne pouvant plus jouer, ils se couchèrent.

Trois autres vinrent de Sougland par le train de neuf heures. Gênés pour poser leurs affaires, ils demandaient :

— « Qui c'est le vérat qu'a éteint l'électricité ? »

A onze heures, le concierge Paillier mettait tout ce monde debout, en le tirant par les pieds. Les enfants dorment bien.

Il les poussait dans Hornis chercher leurs hommes :

— « Hé ! Bourru ! En route ! »

Le bruit du travail de l'équipe de quatre heures, ardente devant le four ardent, ne troublait pas leur sommeil. Aussi tranquilles que les blonds enfants sous les rideaux de dentelle, ils dormaient durement, suant la fatigue profonde qui ne quitterait plus qu'à la mort leur corps martyrisé.

II

Ce même jour, Minouflet, vigneron de Berny en Champagne, sulfatait ses deux arpents de vigne attaqués par le mildiou.

Les manches de sa chemise retroussées sur ses bras bruns, il vaporisait sur les plantes souffrantes la liqueur de cuivre qui le patinait en statue de bronze.

Sous le bord baissé de son grand chapeau de paille, ses yeux bleus visaient plus haut sur la côte Posier, qui sulfatait aussi ses quatre arpents avec sa femme et deux ouvriers : quatre points blancs dans la touffe verte. L'ouvrage fait se voyait derrière eux à la couleur du feuillage vert-de-gris sur l'espace sulfaté. Ils marchaient dans le vert frais des plants sans cuivre, devant eux. Des taches de rouille plumetaient les endroits où le mildiou ne lâchait plus. Minouflet claquait sa langue en clignant de l'œil, car moins de feuilles grillées marquaient son bien et il n'aimait pas Posier, un républicain.

Minouflet, son réservoir vide, gagnait le chemin où, sur sa charrette à deux roues, chauffait au soleil le tonneau de bouillie fabriquée avec trois livres de sulfate, une livre et demie de chaux grasse et cent litres d'eau.

Mais il mit bas le vaporisateur harnaché à ses épaules et s'assit. Sa femme apportait la croûte de quatre heures. Elle posa du pain, du salé, un barillet de vin rose et tendit son tablier de jute à Minouflet qui torcha ses mains verdies de cuivre, puis trancha de son couteau pointu le pain de deux livres cuit en croissant.

Assis au bord du vignoble, ils mangeaient lentement, le dos contre l'herbe du talus. Les jambes repliées sous la jupe tendue par le haussement des genoux, elle penchait sa petite tête ronde aux joues hâlées; lui allongeait les siennes dans le chemin de craie creusé de deux ornières blanches. Il élargissait le bâillement de sa chemise ouverte comme une vallée sur une forêt de poils noirs.

Un chemineau venait, ceinturé de rouge. Par une bretelle de cuir tenait à son épaule un carnier de chasse, dont la frange de ficelle essuyait ses houseaux terreux. Il portait sous le bras gauche un parapluie de coton bleu et, à la main droite, une trique. Un canotier de paille abritait mal sa figure obstinée, forgée au soleil. Il dit :

— « Bonjour, les gens; c'est par là les vignes de Hartmann et celles de Moët? »

Il pointa sa trique vers le haut de la côte où travaillait un moulin à six ailes.

— « Si on veut, dit Minouflet; Moët a des vignes par là haut, il en a sur Villers, il en a sur Rilly.

Celles de Hartmann sont plus près, sur Berny. Ça dépend où vous allez. »

— « Je vais où on embauche. »

— « D'où venez-vous? » demanda la femme.

— « De la Marne. Il n'y a pas d'ouvrage là-bas, cette année. Le mildiou mange tout. A Villiers, on dépique

les vignes. Le bois est perdu. On tirera pas dix litres de vin de quatre arpents. Il y en a qui travaillent encore pour garder la feuille et mûrir le bois. Ça fera une année de vingt-quatre mois. Ici, vous êtes chanceux. C'est beau, ça. »

Il indiqua d'un coup de son menton osseux la vigne dans le plant de Minouflet.

— « Ça paraît, dit le vigneron. Le vignoble est beau sur le bord du chemin, parce qu'il a de l'air. Dans l'intérieur tout n'est pas comme ça. On n'a pas eu grand chose l'année dernière, mais si on pouvait en avoir autant cette année, on se dirait heureux. Il a fait chaud avant le temps, la pousse est montée plus vite qu'on ne pouvait travailler. On ne savait plus se reconnaître là-dedans. C'est à ce moment-là qu'il fallait venir. »

— « Tout comme là-bas, dit l'homme. Après, on a eu des nuits fraîches et de l'eau. La plante jeune a grillé. Trop chaud à midi; trop froid à minuit. La feuille fait cornet et tombe comme en octobre...

« C'est-il vrai que Hartmann prend du monde ? »

— « Vous pouvez toujours aller voir. Il a déjà sulfaté quatre fois. Passez par les chemins des vignes; on a le pied moins leste que sur la route, mais c'est plus court. »

Le trimardeur repartit à longues enjambées.

Sur les collines piquées d'échalas, les bras de chemises des hommes épars, blancs au plein soleil, tachaient l'immensité de verdure.

Depuis le mois de juin, les vignerons luttaient contre le mildiou brusquement favorisé par le temps froid et les pluies d'orage. Maintenant, la chaleur humide couvée sous les plants bas distants de soixante centimètres

— quarante mille à l'hectare — forçait le développement du champignon ravageur qui attaquait la grappe, la tachant de gris, puis de brun, et les grains tombaient. Grande perte pour le pays, planté de fin cépage de pineau noir dont la culture soignée coûtait de deux mille à trois mille francs l'hectare pour quarante hectolitres de vin dans les bonnes années.

On entendait de bien loin dans l'air calme le cri d'un vigneron guidant entre les ceps son cheval de labour.

Un tumulus d'amendement fait de couches alternées de fumier et de fine terre de Mutigny, projetait son ombre carrée où le chemineau s'assit.

Au bout de ses longues jambes étendues, les clous de ses semelles luisaient au milieu du chemin. Il prit du pain dans son carnier.

Face à lui, une femme désherbait un plant. Quand la marche de son travail l'eut rapprochée, il lui demanda :

« C'est-y 'cor loin, les vignes de Hartmann? »

— « Montez toujours. Vous verrez bien, elles sont clôturées. Il y a du monde... Vous pensez travailler au vignoble?... On n'a pas de cœur à l'ouvrage, cette année; regardez ça. »

Elle fit pleuvoir, en les touchant, les grains d'une grappe morte.

« C'est venu en une nuit. Au matin, tout était blanc, et depuis c'est la misère. On n'ose pas réclamer sa paie au maître. Et quoi lui dire quand il vous demande : « Y a-t-il du regain dans ma vigne? » On est malheureux. »

— « L'année prochaine, ce sera meilleur. »

— « Faut bien se dire ça. L'espoir fait vivre. Ça n'empêchera pas que beaucoup cet hiver vendront leurs

vignes. La culture vaut mieux que le vignoble, aujourd'hui. »

— « Bon courage! » dit-il en se levant.

Elle dit :

— « Bonne chance! »

Des hommes sortant d'un domaine grillagé emplissaient leurs pulvérisateurs à la fontaine d'un tonneau de sulfate porté par une charrette barrant la route.

Le cheval, agacé par les mouches, dressait en cornes de colimaçon ses oreilles aux pointes mouchetées par les pompons rouges d'un capuchon.

Le chef de culture de M. Hartmann, manquant de mains, embauchait à cinq francs. Les petits vignerons, quittant leur terre, se présentaient, reculant d'autant de jours qu'on les payait le soin de leurs propres vignes où le mildiou libre s'étendait.

Ainsi les petites propriétés, toujours soignées trop tard, souffrent plus que le grand domaine.

Le chemineau enrôlé rejoignit les hommes de bronze qui criblaient de cuivre le mildiou tenace.

Après la journée trop chaude, une barre de nuages noirs tachait l'horizon proche, fermé par les collines boisées de la forêt de Reims.

— « C'est dur, une journée entière à pomper, dit Minouflet; et pour rien, si l'eau tombe. »

A la nuit elle tomba, lavant les feuilles.

Sulfater coûtait à Minouflet cinq francs l'arpent; il perdait dix francs et sa peine.

Pour se consoler, il alla comme tous les soirs, jouer son apéritif à la manille chez Maréchal avec Neveux et Duvigneaut qui prenaient de l'absinthe gommée, lui un amer citron.

Le chemineau tenait sous ses coudes les gravures du supplément illustré du *Petit Journal*. Posier les regardait par dessus son épaule. Ces vives images les passionnaient. Maréchal, l'aubergiste, en affichait aux murs.

— « Vous n'êtes pas de par ici? » dit Posier.

— « De Maucourt, en Lorraine. Je m'appelle Picart. On m'a embauché ce soir pour sulfater dans les vignes de la maison Hartmann. A refaire demain. Il pleut. »

— « Une récolte qui venait si bien, dit Posier. On n'a rien épargné pour la soigner, tant elle était belle. Engrais, sulfate, travail, tout perdu; la faute à ce cochon de bon Dieu. »

— « Cochon de bon Dieu! » répéta le Lorrain. Heureux de leur opinion commune, les deux « rouges » se fêtèrent par une absinthe au sucre.

A la table des « blancs », Neveux gagnait la partie. Ses deux arpents vendus à Hartmann, il travaillait en journée chez son acheteur et narguait le mildiou.

Minouflet buvait sans rien dire. Il songeait à un charroi de pierres pour l'église qui le sauverait de sa mauvaise année.

Tain et Moreau entrèrent ensemble, lavés et changés, sauf de leurs gros souliers, verdegrisés encore malgré la pluie.

— « Chien de temps, dit Tain. Voilà le grain pourri. Ceux qui ont du vin en cellier gagneront de l'argent. »

— « Pas tant, dit Posier. Les commissionnaires achètent déjà les réserves, par peur de la hausse après la vendange. Faut bien que je leur cède, sinon ils ne m'achèteraient plus rien... On ne gagne pas à garder son vin. Ça fraye trop. On soutire, on remplit. De vingt

pièces de quatre ans, il m'en reste dix-huit; du vin blondi, qui perd son bouquet. »

— « Combien on te l'a payé? »

— « Pas cher. J'aurais plus gagné à le vendre aux Allemands. »

Tain et Moreau s'assirent à sa table et burent de l'amer.

— « Eh, Minouflet, dit Tain, demande au curé qu'il nous fasse un miracle. »

— « T'es trop mécréant », dit Minouflet.

Le vieux Moreau battit des mains :

« Ah! Ah! Il t'enverra à Lourdes avec eune médaille sur l'estomac. Les miracles, ça se passe là-bas, loin, jamais cheux nous. Nous ons bien du mal à croire tout ça. L'autre an, y a bien une douzaine un peu passée de pellerineurs partis d'ici autour, i sont revenus tertous avec leurs infirmités. Mè, j'aurons point confiance dans les vobiscum pour leur y donner ma femme à mener là-bas. En revenant, a serait aussi bête qu'avant de partir et si al avait eune bosse sur le dos, a serait point passée, mais al en aurait peut-êt' ben eune autre sur le ventre. »

— « T'as une langue de garce », dit Minouflet.

Les rouges riaient haut et renouvelaient leurs apéritifs.

— « Le vignoble est-il beau, là d'où vous venez? » demandait Maréchal qui penchait la bouteille verte sur le verre du trimardeur.

— « Pire qu'ici. On n'aura pas deux pièces à l'hectare dans les basses vignes. Sur les hauteurs, plus rien. La feuille demeure belle mais la grappe est marquée. Fait pas bon pour l'ouvrier cette année. »

— « On sauvera peut-être ce qui reste, dit Maréchal, et ça se vendra cher. »

On en sauva peu. L'humidité chaude des orages continua l'œuvre des midis torrides et des minuits glacés. Le cochylis aidait le mildiou.

A la fin août, on ne va plus dans les vignes, jusqu'aux vendanges, par crainte d'ébranler les grappes mûrissantes.

Le vigneron désœuvré avivait les vieilles disputes, car crier soulage la souffrance ou le dépit des hommes.

Il maudissait les commissionnaires en vins et les négociants dont l'énorme fortune l'exaspérait. Puis la course des esprits rendus agiles par la haine, tourna sur l'État qui ne délimitait pas la Champagne.

Le député traita la question dans le préau de l'école, un dimanche après-midi.

Il vint des vignerons de toute la montagne de Reims. Le maire présidant la réunion proposa comme assesseurs Minouflet et Neveux, mais les gens de Berny crièrent : « Posier ! »

La foule des hommes tranquilles et curieux regardaient l'estrade où le député remuait des papiers. Il parla : « la délimitation avait été retardée par les réclamations des vignerons de l'Aube demandant à y être compris. Malgré les démarches des délégués de la Fédération des Syndicats de la Marne, le Conseil d'État se dérobait.

« La Commission enfin réunie à Châlons le 12 mai repoussait les vignerons de l'Aube et bornait la délimitation au département de la Marne, plus le canton de Condé-en-Brie et quelques communes du canton de Château-Thierry.

« Après transmission du rapport au Conseil d'État, aucune décision ne fut prise, à cause des vacances. mais on espérait bien qu'à la rentrée... »

Un homme répliqua :

« C'est trop tard. Les vins étrangers entrent. On envoie trente mille fûts vides en Touraine. Ils reviendront pleins pour remplacer notre récolte perdue. »

Des violents crièrent :

« Nous les f... à la Marne. A bas les fraudeurs ! »

Les hommes entraînés répétaient leurs vociférations.

Le vieux Moreau dit :

« C'est biau de jacasser si longtemps.

« On peut s'égayer à parler quand on a quinze mille francs tout venus.

« Je ferons t'-y pas mieux de les donner au pauv' vigneron qui peut point payer ses contributions. »

Un secrétaire de syndicat prit la parole :

« Citoyens, ne soyez pas dupes. La délimitation est une lutte de marques qui profitera à ceux qui vendent l'étiquette, pas à vous qui cultivez le raisin.

« Le gros négociant veut tuer le petit. Il prétend seul mettre « Champagne » sur son étiquette. Le public saura ce qu'il boit. Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Vous ne vendez pas au public mais au grand négociant qui vous achète votre raisin le prix qu'il veut. Il vous l'achètera toujours ; il le lui faut pour son grand vin. Le petit fabricant qui livre des mousseux à trente sous continuera de travailler les vins du Midi à vingt francs l'hecto.

« Il changera son étiquette et la grande marque vendra plus cher la sienne.

« La délimitation ne servira qu'à l'augmentation de l'énorme richesse des négociants.

« Quand on aura tracé un rond par terre autour de vous, petits, et des gros qui vous mangent, en serez-vous moins exploités ?

« Il y a sur le vigneron autant de parasites que sur sa vigne : Négociant, représentant, commissionnaire.

« C'est contre ces phylloxeras qu'il vous faut lutter. Et pour cela syndiquez-vous ! »

Posier, sur l'estrade, applaudissait, à côté de Minouflet, tranquille, les doigts noués sur le ventre.

Les gens de Berny les apostrophaient : « Hé ! Minouflet ! t' vas donc point aux vèpres ? »

Ils traitaient Posier de : cul-terreux. Il se leva :

« Nous, vignerons de terre, on ne peut pas lutter contre les négociants de fer.

« Voyez leurs palais à Reims et la rue du Milliard à Épernay. Ils sont riches et ils tiennent ensemble. Nous, on est pauvres et on se bat. On ne s'entend pas pour boire un verre ; comment voulez-vous qu'on se syndique ?

« Si les dévoués essayent, voilà ce qui se passera, c'est moi qui vous le dis : notre syndicat fera le prix du vin ; les négociants diront : non. Ils achèteront leur vin aux non syndiqués et nous, nous boirons le nôtre.

« Tous ou personne !

« Je m'en mets le premier, moi, du syndicat, si Minouflet s'en met avec moi. Tope. »

Il lui tendit la main. Minouflet ne bougea pas et répliqua quelque chose que les sifflets et les bravos empêchèrent d'entendre.

Le maire réclama le silence. Un vigneron, candidat contre lui aux élections municipales, le nargua :

« Vous n'êtes pas digne de porter l'écharpe. Vous

avez fait mettre des journaux barbouillés d'excréments dans ma boîte aux lettres. »

Un autre lui reprocha :

« Vous ruinez la commune. On goudronne les routes pour les automobiles, et le chemin de Saint-Timothée, pour nos charrettes, n'est pas fait. »

Le grand nombre se taisait. On craignait le maire. Il réussit à dire :

« Nous n'avancerons à rien si vous troublez la réunion par des discussions locales. Il s'agit de la dé-li-mi-ta-tion. »

Enfin, le député put lire l'ordre du jour « exprimant le regret du retard inexplicable apporté par le Conseil d'État à fixer la délimitation de la Champagne et demandant aux pouvoirs publics d'accorder aux vignerons ruinés par le mildiou l'exonération de l'impôt foncier et les plus larges indemnités. »

Les discussions reprirent dehors. Posier, gris d'avoir trop parlé, parlait encore :

« La jalousie nous tue. On se mange. On ferait bien mieux de s'entendre contre le négociant, qui nous met dans la misère. Tous les ans, on fait des dettes. On arrive à peine à tirer sa petite épingle. Bientôt, on manquera de pain. Pourtant, c'est nous qui le faisons le vin qu'il vend, et c'est lui qui a le profit ! »

Les « blancs » ne se compromettaient pas à écouter. Ils entraient aux auberges.

— « Tiens ta langue, dit le vieux Moreau, tu vendras point ton vin. Te faudra le boire, mon gars ! »

— « Je le boirai, dit Posier, j'aurai point le gosier sec de trop dire ce que je pense. Et si tout le monde pensait comme moi, on serait tous plus riches. »

Échauffé, il passa son grand mouchoir sur la coiffe humide de son chapeau des dimanches.

« Faut pas avoir de cœur de voter contre la République, parce que le gros négociant vient vous voir en automobile et qu'on a peur qu'aux vendanges son commissionnaire vous tienne en quarantaine. »

Cette évocation des puissances redoutées de tous mettait les prudents en fuite. Les gens reprenaient la route de leurs terroirs.

De loin, des hommes à l'âme basse injuriaient le républicain :

« Eh ! le fou... Anarchiste ! »

L'heure de l'apéritif réjouissait l'âme simple des aubergistes, heureux de l'entrée de tout ce monde.

Chez Maréchal, Tain mouillait lentement son absinthe et en offrait une au trimardeur, car ils s'étaient reconnus anciens soldats du même régiment, et cela les liait.

— « Faut tout dire, expliquait Tain ; dans les temps, nous, vignerons, nous avions belle vie. En 89, le comte d'Épernay tira de son vignoble douze mille hectolitres et joua la hausse pour tomber le marquis de Reims qui ne possédait pas un arpent. La pièce de cuvée monta à dix-huit cents francs. Le marquis de Reims résista et acheta des vignes. On les vendait au taux de production des dernières vendanges. Nous n'avions jamais tant vu d'argent. On a vendu les pressoirs, on a vendu tout. Quand ils ont eu assez de vignes pour ne plus se battre, les négociants se sont entendus. Maintenant, c'est leur revanche : ils font le bas prix. C'est à prendre ou à laisser. Ils sont riches ; nous, nous empruntons. Si on ne peut pas rendre, on vend sa vigne. Le négociant l'achète. Quand nous serons tous devenus ouvriers chez

eux, ce sera encore une fois notre tour de mettre les poids dans la balance. Gare la grève. Mais maintenant il n'y a pas de solidarité entre nous, à cause des satisfaits qui flattent le négociant pour se faire acheter leur vin. »

— « Les ouvriers, dit le Lorrain, sont partout les mêmes; ils se mangent la laine sur le dos. »

Cependant, par suite de la propagande de la Fédération des Syndicats de la Marne, des essais de libération furent tentés dans plusieurs communes jusque-là soumises aux négociants.

Ils répondirent dans un grand journal par une menace droite :

« Qu'arrivera-t-il; si en face du syndicat des vignerons, plus exigeant et plus acerbe que jamais, se dresse le syndicat des négociants, toutes réserves constituées et assurées, décidé à ne pas acheter pendant deux campagnes. La misère des vignerons du Midi, causée par la mévente, serait encore de l'opulence à côté de la misère qui guette les vignerons de Champagne. »

Un peu d'apaisement vint de l'annonce d'une demande d'un secours de deux millions au Parlement et du dégrèvement de l'impôt foncier sur les vignobles atteints par le mildiou.

Puis les négociants, craignant de voir la misère tuer le petit possédant, l'aidaient, car ils tenaient à la perpétuité de ce laborieux, capable de se passer de manger pour acheter de quoi fumer ses arpents et d'y travailler quatorze heures par jour. Son raisin pris à la baisse leur revenait moins cher que celui de leurs vignes. Elles leur permettaient de régir le marché, mais ils ne tenaient pas à les posséder toutes.

La préparation des vendanges coupait le loisir des discussions. Les gens de Berny affûtaient les serpettes et lavaient les paniers.

Les ouvriers de la maison Hartmann venaient de Reims préparer les pressoirs. Les fûts de deux cents litres, fraîchement liés, arrivaient par camions : les vignerons, simples horticulteurs en raisins, ne possèdent ni pressoirs ni tonneaux; ils font de la grapperie, point de vin.

Le négociant pressure lui-même, craignant que le propriétaire n'y mette assez de soin et fraude sur les conditions exigées pour les cuvées : pressurage de quatre cents kilogrammes de raisin trié par pièce de deux cents litres; les tailles issues de la seconde foulée logées à part.

Les pressoirs employés tiennent quatre mille kilogrammes de raisin. Les quinze mille petits vignerons de Champagne possédant entre un et trois arpents (trois arpents champenois font un hectare), ne peuvent entretenir ces grandes machines pour leur petite récolte. Acheter des tonneaux, construire pour les loger, travailler les moûts, coûte cher.

Le pressoir et le cellier en commun libéreraient les vignerons.

Ils préfèrent se débarrasser du raisin même en n'y trouvant que le prix de leur vie. Trop individualistes pour s'associer, ces hommes de « chacun son bien » se tiennent dans leurs arpents et s'y font écraser un par un. Tenant le pressoir, le grand négociant tient le vigneron qui doit céder au marché ou laisser pourrir sa récolte.

Le 25 septembre la vendange commença dans la mon-

tagne d'Épernay. Elle précédait de quinze jours celle de la montagne de Reims. Le prix de la première cueillette établissait une échelle de valeur pour les récoltes suivantes. Le kilogramme de raisins noirs d'Ay, fixé à 1 franc 25 par le syndicat des négociants, on achèterait au même taux dans les grands terroirs : Cramant, Avize, Verzenay pour descendre à un franc à Avenay, Bouzy, à quatre-vingts centimes à Berny, Cumières, à cinquante centimes dans les petits vignobles.

Les gens de Verzy, outrés de ne recevoir que soixante dix francs pour la caque de soixante kilogrammes livrables à Verzenay, alors que ceux de Verzenay livraient sur place pour soixante-quinze francs, écrivaient leur indignation au journal socialiste.

Le *cochylis ambiguella,* le « ver coquin », mangeait les raisins mûrs. Des orages, activant sur la grappe la pourriture du rot brun, gâtèrent le commencement de la vendange.

On manquait de bras, car le triage des grains perdus triplait la besogne. Les herbagers, les vanniers, les laboureurs qui venaient chaque automne après la moisson, restaient cette année chez eux, craignant de ne rien gagner en pays de misère. Les rôdeurs, accoutumés à suivre leur cure de raisins, ne manquaient pas.

Ils grappillaient ou cherchaient l'embauchage pour se régaler plus tranquillement.

On réclamait des mains à son de caisse : deux francs cinquante les cueilleurs, trois francs sans le repas du soir; les porteurs trois francs, nourris.

La vigne « montrait » beau; le mildiou laissant la feuille, vivait sur la grappe; sous les pampres touffus

des ceps bas, les grains pauvres cachaient leur laideur honteuse.

Au lieu des beaux fruits en pommes de pin du pineau noir, on trouvait des chapelets rongés, pourris par le mildiou et le cochylis repu remuant sa tête rouge.

Il restait six cents à huit cents kilogrammes à l'hectare.

Plus hauts qu'en juillet, sur les feuilles tassées par l'automne, les échalas teintaient la colline de hachures grises sur le vert éteint des plantes vieillies.

Une angoisse de désastre venait de cet océan de vignes presque désert de vignerons.

Quelques groupes blancs de femmes en coiffe et d'hommes en bras de chemise, remplaçaient la foule de l'année d'avant.

— « C'est malheureux, disait Posier, de ne pas avoir eu ce beau temps pour commencer. Il y a quatre grains et ils sont pourris. On a pourtant fait tout ce qu'il fallait. On n'a pas de récompense. »

Minouflet, sa femme et son fils, retardant la vendange de leurs trois arpents, cueillaient chez Hartmann avec le Lorrain revenu de lier des tonneaux à Reims, Neveu, Moreau, leurs femmes et leurs enfants.

Un garçon de dix-huit ans les aidait. La plaque d'un ceinturon d'infanterie luisait sur son ventre creux. Des ficelles nouaient autour de ses chevilles nues le bas de son pantalon de velours. Ses orteils jouaient par les trous de ses espadrilles. Une déchirure de son maillot noir découvrait la pointe rose de son téton droit.

Il portait son mouchoir autour du cou, prétendait s'appeler Rostchild et disait :

« Ça se voit donc pas, à ma cravate ? »

Sa « petite sœur » baissait vers les ceps sa tête aux cheveux coupés ras dans quelque hôpital. Elle rôdait avec délices dans les vignes du seigneur, du seigneur Hartmann.

Son front piqué de taches rousses se plissait par la volonté de chercher les plus belles grappes pour ses vilaines dents.

Elle les choisissait à ras de terre, salies de boue, mais glaciales. Le soleil tiédissait les grappes hautes.

— « Si on ne ferait pas mieux de leur donner vingt sous et qu'ils passent leur chemin, disait Minouflet. Ils mangent plus qu'ils ne mettent dans le panier. Ils ne délient même point le chais; ils arrachent au lieu de couper; et à la bêcherie ou à la taillerie, l'année prochaine, le bois sera perdu. »

Madame Minouflet épinglait ses jupons en culotte de zouave pour leur éviter le contact du sol trempé de pluie. Un numéro de *la Croix*, plié en chapeau de papier, couvrait sa tête.

Les vendangeurs avançaient en « hordon », tous en ligne, pour ne manquer aucun cep.

Des pièces de culture ajoutaient du vert frais au paysage sombre du vignoble fané. Des groupes de sapins noirs repéraient les propriétés.

M. Maiberg, représentant de M. Hartmann, montait en charrette anglaise par les chemins des vignes. Ses roues distancées par un essieu plus long que celui des chariots de vendange, une seule tombait dans l'ornière et la voiture roulait de guingois.

M. Maiberg goûta le grain dans une caque d'osier où Rostchild vidait son panier puis examina le bois jaune de la vigne, tiqueté de noir.

Les gouttes vertes du dernier sulfatage grêlaient la feuille saine. Dans l'étendue des plants, les pampres mildiousés posaient des tons noirs, les pampres mûrs des tons rouges. Sur le grand tapis vert taché tendu sur les collines, les routes tissaient des ornements blancs.

Au bord du chemin, les femmes assises autour des clayettes d'osier, y triaient la récolte, détournant le vert et le pourri. Le beau grain rivé, bijou bruni, sur la tige verte tombait seul dans le panier de choix. Le vin de Champagne est soigné de la grappe à la coupe.

Des parapluies liés par un mouchoir au plus proche échalas, portaient ombre aux trieuses.

Deux vendangeurs soutenant une caque de soixante kilos par une perche glissée dans les deux anses, afin de passer le lourd panier haut sur les ceps, sortirent de la vigne et atterrirent leur charge auprès des femmes bavardes.

— « Reposez vos langues, donc, dit le plus vieux. Vous aviez bien besoin de dire à c't homme ce que vous lui avez dit hier. Il en a pleuré. »

— « Ce n'est point moi », dit une femme.

— « Ce n'est point moi », dit une autre.

Elles parlèrent beaucoup pour se disculper chacune d'avoir trop parlé la veille.

On menait les paniers de tri au pressoir aussitôt pleins. Le vin blanc de raisins noirs exige le pressurage du fruit très frais, car l'échauffement des grappes entassées communique à la pulpe le colorant de la peau.

En fortes vendanges, les pressoirs fonctionnent la nuit, pour venir à bout de la cueillette du jour.

Midi approchait. Les charrettes enlevant les dernières caques de la matinée roulaient dans les chemins de craie dont les ornières profondes mordaient les roues et y bavaient leur fange. Des fumées lentes de feux de soupe ornaient le village adossé à la forêt en colline. Deux femmes apportaient, balancé entre elles par leur marche difficile sur la terre glissante, le fait-tout de fonte noire où tenait le repas des vignerons.

Ils s'asseyaient à l'abri de leur veste étendue sur deux échalas, ou cherchaient l'ombre des dalles soutenant la terre des vignes en palier ; ils mangeaient des haricots blancs et de la saucisse rouge dans des assiettes de fer. Les torchons de pain arrachés des miches molles, ployaient sous les mâchoires pesantes.

Le chef de vendange versait dans des verres à un sou, du vin de rebèche, rose et âcre, sentant la grappe verte — issu sous la pressée qui laisse le marc sec.

Les mains pendantes et le dos rond, les femmes, lasses de piéter depuis six heures du matin sur le sol fondu, se laissaient engourdir par la chaleur et regardaient les corbeaux tomber en taches d'encre sur un chaume blond.

Elles se levèrent lourdement. Le hordon reprenait ses paniers.

« J'ai le mildiou aux pieds », dit une vieille, identifiant sa fatigue aux souffrances de la vigne.

L'ardeur du repas montait aux joues des filles jeunes dont les yeux noirs luisaient sous l'auvent de la coiffe blanche. Les groupes de vignerons se remettaient à cheminer dans les ceps feuillus qui les cachaient jusqu'aux reins.

Les vers grouillaient sur les grappes de Posier. Il cueillait tous les paquets de vermine :

« Si j'en enlève cent mille, disait-il, ils n'en feront point un million d'autres pour l'année prochaine. »

Après l'épluchage à la clayette, il lui restait six cents kilogrammes. Les sulfatages mettaient l'entretien de ses trois arpents à deux mille francs. Il perdait quinze cents francs pour une année de peine.

Un trimardeur de vingt-cinq ans, brûlé du soleil, passait à pas lents. Deux goulots de litres sortaient des coins de sa besace.

— « Vous m'embauchez pas ? »

— « Et avec quoi vous payer ? » dit Posier.

Deux autres nomades battaient le trimard : une femme à figure de prostituée, avec de grosses lèvres rouges et des yeux canailles.

Son corsage mince indiquait trop les seins. Dix pas derrière elle, un homme saoul dormait en marchant, achevé par la chaleur.

Une sirène sonnait l'approche d'une automobile. La machine puissante frôla son sommeil, emportant à cent kilomètres à l'heure, la vision d'un homme à barbe blanche qui clignait les yeux contre le vent de la marche.

Les voitures de vendange roulaient vers les pressoirs de M. Hartmann pour qui M. Dumesnil commissionnaire achetait la récolte du terroir de Berny à quatre-vingts centimes le kilogramme, sans débat. Il fallait accepter et ne point tarder. La cueillette échauffée diminuait de valeur, donnait du vin taché, teinté de rose.

Il arrivait que les négociants réservaient leur décision sur le taux d'achat. Le vigneron cédait sa récolte à

chiffre inconnu plutôt que la laisser pourrir. Le prix de vente devenait un pourboire.

M. Hartmann ne possédait que les vignes nécessaires pour illustrer ses tableaux-réclames. Au lieu d'étendre ses terres, comme ses concurrents, il installait des pressoirs. Et il pressurait. Il pressurait Posier, Minouflet, gens de Berny et de deux lieues à la ronde, car le négociant achetait livrable au cru le plus coté. Les raisins à cinquante centimes des terroirs obscurs donnaient, sous le pressoir de Berny, du bon vin de Berny.

Les rouliers de vendange au fouet de jonc tors garaient devant l'église les charrettes parfumées par la blessure des grappes entassées.

M. Maiberg recevait la marchandise dans une grande salle cimentée où vingt hommes des celliers de Hartmann menaient la besogne. La culbute de chaque panier dans la baratte découvrait si le fond cachait des pourris et des non-mûrs. Le raisin pesé tombait dans le pressoir large. Les pelles de bois égalisaient le tas noir où les tiges de grappes fourmillaient vert.

Les quatre mille kilos donnaient dix pièces de deux cents litres de cuvée. Le marc retourné et repressé deux fois fournissait encore six cents à huit cents litres de vin de première et de seconde taille. Le dernier coup de pressoir, à outrance, rendait la rebèche, le vin rose, âcre, bu sur les comptoirs de Reims. Des vignerons propriétaires de petits pressoirs reprenaient le marc des tailles et le rebèchaient avec le « détour » des clayettes.

M. Dumesnil venait contrôler, avec M. Maiberg, les poids reçus. Ces messieurs gagnaient bien leur vie con-

fortable à écluser les opérations entre le négociant et le vigneron.

La figure de M. Dumesnil ne portait pas la révélation d'une haute intelligence.

La lèvre inférieure, de chair très serrée, avançait sous la moustache noire. Sa réputation d'homme fort en affaires rendait justice à sa science de boule-dogue : il savait étrangler les gens. Il ne se fatiguait pas en finesses et redisait chaque automne aux vignerons, que les caves des négociants étant pleines, on achetait la vendange par miséricorde. Dans ces conditions on ne pouvait pas la payer bien cher.

Sa commission variait entre cinq et dix francs par pièce.

Les vignerons le redoutaient, mais lui devaient bonne mine car, à ne pas lui plaire, on risquait de mourir de faim.

Grâce à lui, le vin des républicains, répudié par les négociants, partait par trains complets pour l'Allemagne. Il plaçait, dans les années heureuses, deux mille pièces aux maisons du Rhin.

On lui demandait tellement de vin de Berny qu'il était obligé, pour satisfaire ses clients, de recevoir à Berny du vin de n'importe où à quatre-vingt-dix francs la pièce et de le réexpédier à trois cent vingt francs avec Berny comme lieu d'origine. Mais cette opération commençait à devenir difficile.

Cette année il manquait à gagner vingt-cinq mille francs, ayant à grand peine trouvé mille pièces dans le terroir. L'hiver le dédommagerait. Des vignerons ruinés lui vendraient pour peu leurs vignes dépréciées par le mildiou.

Les pièces de cuvée gagnaient les celliers de M. Hartmann, par charroi ; le transport sur route exigeait moins de temps que la double manutention pour mettre et prendre en wagons. L'attente des fûts sur les quais de chargement, exposés au grand soleil, pressait trop la fermentation.

Une galopade d'hommes vint se briser sur l'obstacle des charrettes préparées devant le pressoir.

Les gens qui retournaient le marc mirent dans le cadre de la porte le tableau de leur groupe en deux couleurs : les blouses bleues et les tabliers blancs.

Rostchild passait, léger sur ses espadrilles, la tête en arrière, ployé par le vent de sa course en bonds de chien.

Abandonnant sa poursuite, deux gendarmes mettaient la chaîne de sûreté à un garçon pâle, aux yeux furieux, qui disait :

« Je me f... pas mal de cinq ans de prison. »

Par un accroc au fond de son pantalon, on voyait qu'il ne portait pas de chemise.

Chaque vendange, les gendarmes s'occupaient ainsi des nomades. Ils menèrent leur prisonnier à la gare. Une fille de quatorze ans le suivait, chaussée au pied droit d'un escarpin de cycliste et au pied gauche d'une bottine dégarnie de boutons.

M. Dumesnil prenait le même train. Pinçant du bout de ses doigts blancs sa chaîne d'or, il regardait le malfaiteur avec un mépris significatif de sa propre élévation dans l'estime publique, car une énorme distance sociale séparait M. Dumesnil, qui prélevait trente mille francs par an sur le raisin du vigneron, et ce malheureux venu voler dix sous de pineau.

Les gens, sur le quai, marquaient par des appréciations à voix haute, leur mépris de cet homme enchaîné. La saleté de ses nippes s'aggravait entre les uniformes astiqués des deux gendarmes.

Un colporteur posait sa balle :

« Journée perdue, dit-il. L'année dernière, dans la même tournée, aux vendanges, j'ai vendu pour cent francs. »

L'arrivée du train coupa les répliques. Les femmes, sollicitées vers le quai par le poids de leur arrière-train, se hissaient vilainement sur le marchepied des wagons construits en pigeonniers : la porte étroite et haut placée.

— « C'est une perte pour tout le monde », dit une vieille dame qui gênait ses voisins par un grand panier d'osier blanc.

« Le commerce de Reims va perdre. Après la vendange, les vignerons allaient se rhabiller, chercher ce qui manque et s'amuser un peu... »

A la lumière alanguie du soleil penché, on voyait les hordons de femmes, panier au bras, descendre dans les chemins de craie, derrière les enfants agiles.

Les grandes vagues vertes des collines de vignes rejetaient sur les routes les hommes éreintés de peiner sur leur bout de terroir qu'ils aimaient tant.

Une paysanne, debout dans un champ lointain, posait l'Angelus de Millet.

A l'horizon, l'apparition blanche de la cathédrale surgissait sur les fumées de Reims.

M. P. K. Hartmann arriva à Reims en 1870 parmi les dragons qui entrèrent le 4 septembre par la porte de Cérès, devant l'armée allemande du général Tumpling.

La vendange de l'année de l'invasion fut fameuse. Obligés de partir du riche pays qu'ils avaient espéré garder, les Prussiens volèrent tout le vin qu'ils purent, mais ainsi en prirent le goût et le répandirent en Allemagne.

Des employés allemands devinrent nécessaires aux maisons de Reims pour la correspondance avec cette nouvelle clientèle. Hartmann entra chez Couvreur. Donnant beaucoup de son temps pour un salaire modique il acquit une haute confiance. Couvreur mort en 1879, Hartmann lui succéda, commandité par Herr von Pinker, ancien officier du corps d'occupation.

Parmi les palais des marchands de vin de Champagne, le sien montrait fière mine, bâti en pierre blanche vers la porte Dieu-lumière par où entra Jeanne d'Arc et l'armée du Sacre.

Les bâtisses majestueuses conviennent à ce négoce. Il faut des constructions vastes et solides pour contenir les milliers de lourds tonneaux reçus à la vendange. Cette année, on logeait en celliers quatre mille pièces : huit cent mille litres, petite provision pour une firme vendant trois millions de bouteilles par an.

Les fûts de Berny, gerbés sur trois de hauteur, tenaient

entre ceux d'Ay et de Bouzy dans le bas cellier, à niveau du sol. Le vin paraissait fin, malgré le mildiou. Il bouillait quinze jours dans les pièces débondées et vidangées de dix litres.

« Un moût est toujours bon, disaient les chefs de cave. Attendons la cuvée. »

Au premier soutirage de décembre, il fut certain que le vin valait celui de l'année d'avant. Les désœuvrés par l'hiver : charpentiers, couvreurs, maçons, venaient abreuver et rouler les fûts.

On recherchait, pour renforcer le personnel fixe, ces hommes durs à l'ouvrage, disciplinés par l'habitude du travail régulier.

Après le dernier soutirage, « sur colle », M. Neumann, chimiste œnologue appointé huit mille francs par an, vérifia combien le vin gardait de sucre, calcul capital : une trop grande quantité créant un excès d'acide carbonique supérieur à la résistance des bouteilles.

Ces recherches précédaient l'assemblage des crus : Ay donne la force, Cramant la mousse, Verzenay le bouquet.

M. P. K. Hartmann recoupait pour sa clientèle anglaise des vins parfaits. La dégustation décidait du mélange. En cela, M. Pérignon, chef de cave, passait M. Neumann dont il méprisait les méthodes.

Le chimiste allemand tripotait des liquides en penchant sur des instruments compliqués sa tête semblable à une forcerie de poils. Il devait écarter du crin pour placer ses lunettes à verres de télescope.

— « Pour faire une bonne bouteille, disait M. Pérignon, il faut mettre du bon vin dedans. »

Il aimait boire. Des veinules bleues striaient sa figure

rouge. Ses yeux clairs se troublaient vite, car il était facile à la colère. M. P. K. Hartmann l'appréciait hautement. Le vieux praticien ignorait l'analyse mais possédait la mémoire du goût. Il disait :

« Voilà du Berny pareil à celui de 1903 qu'on a mélangé avec du Cramant de 1900. Ça a donné une cuvée bien fruitée. »

Il connaissait le vin comme un vieil ami.

Fournir un produit homogène établit le renom d'une maison. Chaque marque soigne sa saveur particulière qu'elle fait suivre d'une année à l'autre. Elle y parvient par les réserves. M. Hartmann possédait en cave du vin pour quatre ans de vente, dont la moitié en fût.

Il composait les cuvées lui-même par méthode arithmétique. Recopiant chaque année son addition, il mélangeait les mêmes quantités des mêmes terroirs que l'année précédente. Si un cru évoluait, il passait la main à Pérignon. C'était le cas. Le vieux praticien dit à voix rude et lente qu'en ajoutant au Berny de l'année, titrant douze degrés, un tiers de vin d'Ay et de Verzenay vieux de trois ans, on obtiendrait un excellent « goût anglais ».

M. Neumann l'expérimenta dans une éprouvette graduée.

Le mélange se faisait dans un foudre de quatre-vingts hectolitres, placé au fond de la Rincerie, un grand hall cimenté. Une percée du plafond au-dessus du foudre permettait d'y vider les pièces du haut cellier.

La descente des huit mille litres durait deux heures, puis on additionnait au mélange la quantité de sucre indiquée par M. Neumann.

Vingt-six grammes par litre produisent six atmo-

sphères de pression. Le vin du terroir de Champagne, doué d'une survie opiniâtre remue, chaque printemps, et travaille sous verre. A l'état naturel il mousse, mais peu, devient « crémant » comme celui que Claude Moët vendait en 1743 pour cinquante-cinq sols la bouteille.

Le candi multiplie en fermentant la force d'expansion du vin. Le bas négoce fait mousser des vins blancs communs en les chargeant de sucre ou d'acide carbonique pur. Les bouchons des limonades sautent plus haut que ceux des bons champagnes.

L'assemblage et la mise en bouteilles ont lieu au printemps de l'année qui suit la vendange, lorsque le vin assoupi par l'hiver refait sa sève. A ce moment la maison triplait son personnel. On acceptait tout venant capable de porter un panier pour trois francs par jour, les femmes deux francs cinquante. En tabliers blancs, elles nettoyaient les champenoises de la verrerie d'Hornis. Les grandes machines à rincer rendent vingt mille pièces avec six femmes par dix heures. Les bouteilles, frottées, dans un jet d'eau acidulée, par des perles de verre et des goupillons métalliques, puis rincées, passaient pures aux mains des remplisseurs. M. Hartmann commençait à recevoir de la verrerie allemande meilleur marché, mais, peu sûr de sa qualité, il ne l'utilisait encore que pour les petits vins à trois ou quatre atmosphères vendus en France.

Il tirait, cette année, un million de bouteilles. Il en possédait trois millions en réserve dans deux grands hangars d'où venaient en file, du fond de la cour, les rouleurs de brouettes qui approvisionnaient les rinceuses.

La pauvreté de la vendange arrêtait les commandes aux verreries et M. Brizet, maître verrier d'Hornis, licenciait les relais. Lecat, de Quiquengrogne, remettait son mobilier sur sa brouette.

Le vieux système de tirer le recoupage du foudre en pièces puis de pièce en bouteilles était depuis longtemps remplacé, chez M. Hartmann, par un agencement de siphons alimentés par une conduite mère branchée à la fontaine du grand foudre.

Aucun temps perdu à ouvrir et fermer des robinets. En trois heures les quatre-vingts hectolitres de la cuvée passaient sous verre. Les remplisseurs présentaient les goulots aux tubes argentés d'où coulait, mesurée par un flotteur automatique, la quantité nécessaire pour remplir la champenoise jusqu'à quatre centimètres de la bague. Cette chambre, cachée au consommateur par la feuille d'étain, sert à loger entre le liquide et le bouchon le dégagement explosif d'acide carbonique.

Rostchild, embauché, éprouvait des convoitises terribles à l'odeur capiteuse du vin fin. Sa face maigre s'ornait maintenant d'une cicatrice sur la pommette gauche.

On l'employait à porter les paniers pour lui éviter la peine de se sucer les doigts. Il lui restait la consolation des deux litres de rebèche distribués par la maison à chaque ouvrier.

Auprès de chaque remplisseur, un boucheur manœuvrait la machine à mouton dont la broche appuyée par la descente d'un poids de neuf kilogrammes enfonçait dans le goulot de seize millimètres de diamètre, un bouchon de trente-deux millimètres valant cinquante francs le mille. La tête mordue serrée par la bague

épanouissait sa révolte que l'agrafeur, manœuvrant sa machine à deux leviers, écrasait sous un fil d'acier.

Ces deux hommes travaillaient quatre mille bouteilles par jour.

Sous les palettes du remueur maintenant le mélange parfait, les vagues de vin battaient le foudre sonore. Le jeu des mécanismes en œuvre aux mains des ouvriers piquait des notes sèches sur le bruit mou des pas de la multitude active dans la salle immense.

Les chefs de cave voyaient de près le rendement du personnel de presse enclin à fléchir. Un monôme de porteurs prenaient deux par deux les paniers à six cases où les agrafeurs déposaient les bouteilles finies, et les menaient au ras-cellier. On y plaçait, pour le départ de leur fermentation sous verre les vins de petite carte. La température de seize degrés accélérait la prise de mousse, ce qui permettait de finir et de vendre le vin plus tôt. Les champenoises empilées sur lattes traçaient d'un bout à l'autre du cellier l'alignement parfait des cubes de goulots et de tessons montés impeccablement droits.

Les grandes cuvées prenaient leur mousse en cave, la température basse créait le grain plus fin et l'échappement plus long; les vins activés détonnent, éclaboussent, puis meurent.

Au milieu du cellier, dans un trou de puits gardé par une barrière de fer, une chaîne sans fin descendait aux crayères les paniers pleins et remontait les paniers vides que les porteurs ramenaient aux agrafeurs.

M. Constant, chef de cave, voulant surveiller lui-même l'entreillage de cette cuvée, gagna l'escalier de descente dont la large porte de fer perçait le mur blanc

au fond du cellier. En l'ouvrant, on sentait la froidure des souterrains creusés au pied des quatre-vingts marches de pierre blanche, dont la dernière mourait sur le sol cimenté d'un couloir menant à un puits de crayère aux parois de quarante mètres tapissées de champignons noirs. Le brouillard sué par la carrière humide matait la lumière de l'orifice étroit. Cinq galeries rayonnaient vers d'autres puits striés par l'outil des ancêtres qui taillèrent là les pierres de leurs maisons disparues. Dans les berceaux creusés aux parois vieillissaient les masses de bouteilles dont on ne voyait que les premiers rangs vêtus d'une moisissure épaisse. Les galeries de réserve, sans éclairage, cachaient leur profondeur mystérieuse. Les lampes électriques suivaient les galeries de passage. La craie vernie d'humidité et le verre propre des bouteilles récentes répliquaient à la lumière par des reflets froids.

Le parcours des caves mesurait dix kilomètres. On creusait chaque année des galeries nouvelles.

M. Constant arrivait au puits placé sous le ras-cellier d'où descendaient par la chaîne sans fin les bouteilles de la cuvée nouvelle. Des hommes masqués par l'ombre les menaient — dans des poussettes au roulement silencieux sur la terre humide — à une galerie d'entreillage dont la voûte basse maintenait une température de 12 degrés propice au départ de la fermentation en vase clos. Les cavistes conduisaient avec maîtrise leur architecture de verre montée sur des lattes de hêtre créosoté. Ils arrivaient le matin et partaient le soir à six heures et demie. Absents pour dîner, de midi à deux heures, ils prélevaient en outre deux goûters d'un quart d'heure, à huit heures et à quatre heures : neuf heures

et demie de travail pour dix heures de présence. M. Hartmann ayant muni ses caves de nombreux perfectionnements, ses ouvriers y trouvaient toutes leurs commodités. Dans les maisons moins accomplies, les sorties au grand air permettent aux hommes de réagir un peu contre le brouillard des crayères.

On calculait la capacité d'endurance du corps humain en songeant à Bourru, d'Hornis, soufflant devant un four à douze cents degrés les bouteilles que les cavistes maniaient dans la nuit froide des catacombes. A vingt-cinq ans, les rhumatismes travaillent leurs articulations.

Trois mille hommes à Reims mènent leur vie de taupe dans les trous du sol crayeux dont la fraîcheur précieuse aide l'achèvement des grands vins.

Ils touchent cinq à six francs par jour et deux litres d'un mélange de piquette et de vin du Midi, baissé à huit degrés par un mouillage.

La casse des bouteilles pendant la prise de mousse augmentait auparavant beaucoup le prix de revient. Aujourd'hui, les calculs de conversion du sucre en acide carbonique sont à ce point précis et les verreries ont modifié si heureusement leur composition, que la casse compte un pour cent, au lieu de cinquante pour cent autrefois. Le prix de la bouteille de champagne n'a pas baissé pour cela; le bénéfice du négociant mieux outillé augmente chaque année, le salaire de l'ouvrier ne progresse pas, celui du vigneron diminue. C'est pourquoi P. K. Hartmann possédait un palais de pierre blanche orné de dorures.

Sa richesse était grande; ses caves contenaient sept millions de bouteilles. Une réserve de soixante mille

hectolitres en cercles garnissait les galeries extrêmes de sa baronnie souterraine.

Deux cavistes poussaient un nettoyeur de treize ans dans un foudre de dix hectolitres vidé pour la dernière cuvée. Le crâne de l'enfant entrait juste par la trappe. A treize ans, quand la tête passe, tout passe. Sa main sale ressortie prit la bougie dont la flamme attaquée par l'acide carbonique se raccourcit à l'entrée.

L'alignement des fûts s'éloignait dans la nuit des galeries de cinq cents mètres.

A côté d'Ay et de Cramant tenaient quatre récoltes de Berny. Les commerçants dépourvus d'avance livrent le vin de l'année, trop jeune, qui mousse jusqu'au plafond et manque de velours. M. Hartmann relevait les cuvées pauvres par son trésor de crus des grandes époques : 1893, 1904.

Le grattement de l'enfant dans le foudre vide cessa; le petit, incommodé par l'acide carbonique, se reposait. Le bruit du travail d'entreillage des cuvées nouvelles dans les premières caves n'arrivait pas ici. Le silence, différent de celui de la terre, effrayait, ce silence terrible des souterrains qui semble être d'avant le premier bruit du monde. Des gouttes d'eau distillées par la craie tintaient. Un rat furieux cria et la course d'une lutte acharnée passa sous les tonneaux.

L'été, des explosions de bouteilles animent les galeries; les piles opposées s'envoient des tessons. Il ne fait pas bon passer là.

La fermentation finie, on déplace le tas pour l'épurer des brisées ou des « recouleuses » dont le bouchon vicieux a laissé fuir le vin forcené On le reconstruit dans une galerie plus froide en portant les bouteilles cou-

chées sur le même côté, afin de ne pas remêler au vin le résidu de fermentation descendu sur la paroi basse. Les ouvriers les manient par la bague pour éviter des blessures si elles éclatent — presque toujours au bas du col. — Il arrive cependant que le goulot fend en longueur : le biseau entre dans la main de l'homme.

Puis, vieillies d'un an, elles sont mises sur pointe, engagées par le goulot dans des pupitres percés de trous à soixante degrés, presque horizontales, le dépôt toujours en bas. Il faut le rassembler sur le bouchon. Cela dure de six semaines à deux mois, quelquefois beaucoup plus, selon les difficultés du vin. Le « remueur » chargé de cette clarification saisit la champenoise par le fond, la soulève un peu dans l'encoche de bois, la secoue rapidement, d'un mouvement très court — ses poignets seuls travaillent — et la laisse retomber, écartée d'un sixième ou d'un huitième de tour de sa position première.

Certains vins se remuent tous les jours, d'autres tous les deux ou trois jours. Aucune règle n'est possible; l'ouvrier s'instruit sans cesse; des cuvées lui apprennent des difficultés qu'il ne connaissait pas après dix ans de pratique. Le remueur ne mène pas le vin, le vin le mène.

Sur dix hommes cinq renoncent au métier, leurs poignets surmenés enflent; des contractions nerveuses détruisent la régularité nécessaire. On les emploie à d'autres besognes. Le remueur touche la plus haute paie : six francs, et travaille sans surveillance constante. Il vit comme un rat dans les galeries désertes où rien ne s'entend que le bruit des bouteilles secouées par le mouvement d'horlogerie de ses poignets. La chan-

delle éclaire sa figure grave d'homme qui vit dans le noir.

Toujours sur pied, il se fatigue plus que les boucheurs assis; ses mains parcourent le pupitre, depuis le dernier rang, à dix centimètres de terre, jusqu'aux bouteilles du sommet, à niveau d'épaule.

Il en remue seize à dix-huit mille par jour, les redressant chaque fois un peu jusqu'à les placer verticalement, quand tout le dépôt touche le bouchon.

Il rencontre des besognes difficiles; les vins riches, tendres, rassemblent facilement leur lie; celle des vins durs adhère au flanc de la bouteille : fait des masques. Des vins capricieux incrustent leur dépôt on ne sait pourquoi : une affinité mystérieuse entre le verre et le résidu de la fermentation. On le détache en martelant électriquement les bouteilles.

Après le remuage, les grands vins vieillissent, mis en masses, sur pointe, dans les berceaux. Le temps tisse des gazes noires et des velours épais sur les bouteilles où s'agite, chaque printemps, le vin réveillé. Les cavistes leur épargnent quelquefois la douleur de vieillir.

Boire dans les vins sur lattes est facile : on repousse la bouteille vide à sa place, goulot cassé, vue de fond; cela compte plus tard dans le bris de la prise de mousse. Pour les vins vieux qui ne cassent plus, c'est difficile : il faut boucher le trou par une bouteille prise ailleurs, ce qui crée des inégalités. L'année précédente, une cuvée réservée se trouva émaillée de vins plats, jeunes. Le client se fâcha. On obtint, par de l'argent, la délation des coupables. Dix hommes furent congédiés.

L'esprit des cavistes n'est point trop tourmenté de solidarité. Ce sont de « bons serviteurs ».

Le précédent des ouvriers vieillis dans la maison donne une garantie d'avenir aux camarades jeunes, mais ces vieux, satisfaits, rebutent tout groupement libre.

L' « Association des tonneliers et ouvriers de caves » n'est qu'une société d'agrément docile aux négociants. Moins pénétrés de servilité, les travailleurs calculeraient qu'une maison qui réalise plusieurs millions de bénéfice par an, peut augmenter ses salaires. La baisse venue, il serait trop tard pour l'exiger. L'homme à cent sous par jour perdait sa chance de rectifier la répartition des richesses.

Les grands négociants ne voient jamais leurs salariés. Ils croisent dans la rue, sans les reconnaître, ceux qui moisissent depuis vingt ans dans les trous de leurs crayères. Mais ils font surveiller leurs opinions par les chefs de cave.

Bien avant la loi sur le repos hebdomadaire, les grandes maisons accordaient la liberté du dimanche et des fêtes religieuses.

L'obligation votée, elles ne donnèrent plus à leurs ouvriers, lésés par le gouvernement, qu'un jour par semaine.

« Ma maison, affirma un grand patron, ne sera pas conduite. »

Ce négoce n'aime pas la République. Cela s'explique par les sentiments naturels aux ducs, comtes et marquis, possesseurs des marques françaises ; par l'habitude de P. K. Hartmann sujet d'empereur, et aussi par raison économique :

La Cour, lieu de gala et de magnificence, entretient le goût des produits de luxe. Le champagne est boisson

de princes. Ses étiquettes portent : Impérial, Royal. Républicain Mousseux ferait rire. Royal Mousseux, on achète.

M. Hartmann fournissait la cour d'Angleterre et l'aristocratie anglaise. Mr. W. N. Balcombe représentait sa marque à Londres. Il achetait ferme chaque année trois cent mille bouteilles et les revendait par l'intermédiaire de sous-agents dans toutes les parties du monde.

Il vint, en décembre, déguster les cuvées « goût anglais ».

Le cabinet de M. Hartmann contenait trop de bronzes : des chevaux cabrés, des guerriers brandissant leur glaive, des femmes sérieuses, nues. Devant une tenture de gros velours rouge luisait le buste du kaiser moustachu, en métal massif.

On appréciait la discrétion de ce culte du Fétiche après avoir vu, dans Reims, un monstrueux aigle impérial sur la porte — « goût allemand » — en bronze et culots de bouteilles, du plus grand négociant de Champagne, officier de réserve dans l'armée prussienne.

M. Hartmann et Mr. W. N. Balcombe se saluèrent avec un plaisir apparent. Ils conversèrent en anglais.

— « C'est dur maintenant, dit Mr. W. N. Balcombe, de vendre le vin cher. »

Il cita des maisons de Reims et d'Épernay qui livraient franco Londres du champagne à quinze shillings la douzaine.

« Il va falloir baisser vos prix. »

— « J'allais vous parler de les hausser, dit M. Hartmann. La délimitation de la Champagne donne à ma marque une consécration qui vaut cher. »

Affirmant son idée par un balancement continu de sa grosse tête à cheveux ras, il fixait sur W. N. Balcombe ses yeux bleus largement cernés de bistre par un trouble fonctionnel, car il atteignait soixante ans et sentait la fatigue de sa vie laborieuse.

« Qui boira ce vin à quinze shillings la douzaine?... Les Français de Londres?... L'Angleterre est le premier pays du monde pour apprécier le bon champagne. On ne vous fera pas avaler de la limonade comme aux Français, qui aiment nos rinçures de fûts, bien sucrées. Je revends les miennes aux maisons qui livrent franco gare Paris à un franc vingt-cinq la bouteille. »

La figure de W. N. Balcombe marquait cinquante ans. L'habitude de garder les dents serrées faisait paraître plus maigres ses joues tendues par la saillie des maxillaires. Il secoua la tête à contre-sens de M. Hartmann et le pria de lui faire goûter les cuvées.

Un valet approcha une table de marbre ornée en incrustation de la marque Hartmann : une banderole à la devise de Champagne « Passe avant li meillor ».

Il posa des verres en cristal à pied court, plus étroits de bord que de fond, et déboucha les échantillons frappés dans deux seaux d'argent. Un parchemin agrafé au goulot portait le détail des cuvées. La mousse du Berny, assagie par quatre ans de cave, sortait sans violence, abondante et fine. W. N. Balcombe mira le vin, but et dit : « Je prends. »

Le débat des prix cota la bouteille à sept francs en gare de Reims.

Leurs affaires conclues, les deux commerçants se promenèrent avant de dîner ensemble.

— « Placez-vous maintenant beaucoup en France? » demanda W. N. Balcombe.

— « Non. Le Français n'apprécie que le champagne vendu par un duc, un comte ou une veuve. Il ne sait pas boire. Le mousseux l'amuse; il veut que le bouchon marque le plafond et que les femmes se bouchent les oreilles. Il le débouche, pour le bruit, à la fin du dîner. Alors, le goût fatigué de mangeaille, il avale n'importe quoi. »

— « Le Français est frivole, dit W. N. Balcombe. L'Anglais ne prend pas le champagne pour rire, avec les douceurs, mais au commencement du repas. Son palais, reposé, ne se trompe pas. Il lui faut un bon vin. »

M. Hartmann, trop âgé pour marcher longtemps, ils prirent l'ascenseur pour jouir de la vue sur la terrasse.

Un parc isolait le palais blanc, puis commençait l'alignement des bâtiments de travail; les celliers aux longs toits clôturaient les cours vastes où les cavistes en tabliers blancs roulaient des tonneaux. Des capots vitrés couvraient l'orifice ancien des crayères humides occupées par trois cents hommes au travail sur le vin du maître. Les toits jumelés des hangars à bouteilles suivaient ceux des écuries pour quarante chevaux. Le bruit des maillets assénés montait de l'atelier des travaux accessoires.

L'été, les amoureux gravaient leurs prénoms au canif sur le long mur en moellons de craie qui fermait le domaine sur la route de Châlons, puis tournait pour défendre sur le coteau la terre dont Hartmann disait, le doigt tendu :

« Ceci est à moi. »

Une cavalcade du 16e dragons longeait la clôture, au

trot vers les casernes proches d'où venait la musique fêlée des trompettes. Des casques de soldats rentrant au quartier pailletaient le boulevard Pommery; les pantalons écarlates se voyaient de loin.

Les routes blanches de la Marne crayeuse divisaient la campagne grise égayée par le disque rouge de la ligne de Mourmelon. Vers Reims, le vaisseau de la cathédrale dominait la mer des maisons.

Mr. W. N. Balcombe repartit pour Londres le lendemain et écrivit, de quinzaine en quinzaine, pour l'envoi de fractions de ses cuvées réservées.

On finissait de les travailler en cave.

Deux choisisseurs miraient les bouteilles de Berny. Une ampoule électrique pendait entre eux, éclairant leurs gestes en relief sur l'épaisse obscurité du berceau aux voûtes basses, noircies des végétations de l'humidité.

La transparence du vin limpide dans les bouteilles vertes les faisait paraître vides. Le dépôt, formé en pièce de dix centimes, touchait le bouchon. Celles où un atome nageait dans le corps du vin, retournaient au pupitre. Les bouteilles pures, placées sur pointe dans les cases des mannes venaient au chantier de dégorgement installé dans une cave cimentée. Le fonctionnement des machines y produisait un cliquetis de métal dominé par la détonation des champenoises débouchées.

Depuis les berceaux lointains, les porteurs amenaient sur des poussettes les vins à travailler, parcourant de grandes distances à travers les puits blafards et les galeries noires où ils se guidaient aussi sûrement qu'un passant dans une rue familière.

Un homme plaçait le col des bouteilles renversées dans les cases d'un appareil frigorifique. En trois minutes, le dépôt se formait en glaçon.

Le « dégorgeur », poussant avec une pince en patte de homard le bouchon dégrafé, vise dans le flanc ouvert d'un tonneau en guérite, droit sur fond.

L'explosion expulse, derrière le bouchon, le dépôt glacé. L'habileté de l'homme consiste à couper la sortie du vin. Au dégorgement frigorifique, la perte en liquide atteint deux pour cent. Le débouchage à température ambiante projette trois à cinq pour cent selon l'ouvrier.

A côté d'un vieux dégorgeur maître de son tour de main, un débutant clignait des yeux à l'explosion et éloignait la bouteille, accélérant par la secousse la vidange, et la perte du gaz. Le vieux, poussant le bouchon à fleur de goulot, le retenait du pouce pour le lâcher d'un seul coup, de manière que l'explosion vive rejette entier le dépôt. Si le vin fuse et gicle, la bouteille est manquée.

Le dégorgement congelé augmente le rendement et la peine de l'ouvrier qui manie les bouteilles froides; le départ sec du bouchon meurtrit son pouce engourdi; il travaille avec l'onglée, l'entaille des blessures plus fréquentes torture davantage la chair glacée, mais la maison ne perd que vingt bouteilles sur mille qu'il dégorge par jour.

Il est armé contre les éclatements, d'une grille de fer dont il couvre le corps de la champenoise; rien ne garantit ses mains nues contre la fente en long du goulot.

Un peu de mousse suit le glaçon; il l'égoutte sur un tonneau où se recueille tout le déchet. Les grandes

maisons se défendent de l'utiliser dans les cuvées nouvelles. Elles disent le céder aux marchands de tisane.

L'ouvrier flaire le vin. La prime est de cinquante centimes par bouteille sentie mauvaise : rinçage manqué ou bouchon vicieux.

La champenoise passe fermée au « doseur » qui la rouvre pour y verser la liqueur d'expédition faite de vin fin, de cognac et de soixante pour cent de candi. La fermentation a converti le sucre du vin en alcool; il est « brut ». Les Anglais le boivent ainsi; le goût français demande huit pour cent de liqueur; l'allemand, dix. Les Russes, aimant la sucrerie comme des ours, vont jusqu'à vingt pour cent. Il faut aux Anglais un vin sans défaut, qui se suffise avec ses qualités propres, développées par les années de cave, le sucre n'intervenant pas pour en masquer les vices.

Des machines en métal argenté permettent le dosage automatique de la liqueur par les apprentis. On additionne à la main les très petites mesures, comme dans la cuvée W. N. Balcombe titrée à un demi pour cent. Des garçonnets versaient le sirop blond avec une louche d'argent de quatre dixièmes de centilitre.

Les boucheurs — chefs de chantiers — manœuvraient les machines à mouton sur des lièges d'Espagne valant trente centimes pièce, enfoncés d'un tiers pour le continent, plus profondément pour l'exportation. La solidité de la fermeture prévoit les tribulations de la bouteille.

Les bouchons marqués au feu Hartmann et Compagnie entraient en trois coups de broche, de leur demi-longueur dans les goulots de la cuvée W. N. Balcombe. Un ficeleur les ployait sous la croix de deux brins de corde

blanche qu'il nouait de ses mains rapides. Sa machine : un simple levier de force, les tendait jusqu'à écrasement du liège. Le muselage au fil de fer ne contente pas les Anglais. Leur esprit conservateur n'accueille le champagne que sous l'ancien bouchage à la ficelle. Les vieux ouvriers sont de leur avis : il serre mieux. On le complète à la machine par trois brins de fil de fer.

Un chantier rend mille bouteilles par jour. Cent bouteilles passent en une heure par cinq paires de mains. Cette activité fatigue peu les hommes ; ils travaillent assis devant la machine, répétant mille fois par jour le même geste. L'usure vient de l'atmosphère. La saturation aqueuse de l'air des souterrains détruit leur appétit.

Les maisons sans installation frigorifique distribuent les chantiers volants à pied d'œuvre, dans toute l'étendue des caves. Les cinq hommes : dégorgeur, doseur, boucheur, ficeleur, museleur, installent leurs machines portatives devant la masse à finir. L'appareil à froid ne pouvant être déplacé groupe tous les chantiers.

Trente hommes vivaient assis dans la fraîcheur du caveau. Les lampes électriques projetaient le reflet de leurs gestes sur le miroir humide du sol cimenté.

Le signal de midi arrêta le craquement des machines. Les ouvriers déposant leur tablier blanc, montaient les quatre-vingts marches de l'escalier de sortie aux arêtes usées à chaque extrémité par le piétinement des hommes qui se tenaient aux rampes. Il ne passait au milieu que les apprentis encore amoureux de courir.

Les remueurs, arrivant des galeries lointaines, sortaient les derniers. Le personnel monté des caves ren-

contrait dans la cour celui des celliers et les femmes de l'atelier d'habillage. Tous passaient, mêlés, sous l'arcade en pierre de taille de la grande entrée ornée de l'inscription dorée : « Hartmann et Cie ». Leur foule en habits pauvres déparait le décor magnifique des bâtiments luxueux. Aucun vêtement corporatif ne signalait les cavistes. La casquette seule leur était commune.

Les femmes gagnaient deux francs cinquante à trois francs vingt-cinq par jour aux divers travaux de parure de la bouteille menés dans le cellier d'habillage.

Mr. W. N. Balcombe demanda au mois de juin dix mille Berny. Droites dans les paniers à six cases, elles arrivaient au jour, salies par cinq ans de ténèbres. Deux femmes les appropriaient à l'éponge. Les « habilleuses » travaillaient à califourchon, à deux en vis-à-vis, la colle et les feuilles d'étain à trente-deux francs le mille posées entre elles.

Elles paraient la champenoise, lissant des deux mains l'étain sur le goulot, en appuyant le fond sur leur ventre protégé par un coussinet de jute.

Elles rendent quinze cents bouteilles par jour, pressant autant de fois sur leur sexe. Il leur est dangereux de devenir enceinte. Aussi, les jeunes filles seules travaillent ainsi posées ; plus âgées, elles passent s'asseoir à la fabrication des muselets ou au marquage au feu des bouchons.

La première plaçant le capuchon, une autre l'étiquette, la dernière la collerette, elles alignaient les bouteilles coiffées d'or, d'argent, d'ébène, ou encore de laque par des capsules de métal à quatre-vingt dix francs le mille.

La cuvée de W. N. Balcombe portait en or sur blanc :

SPECIAL CUVÉE
P. K. HARTMANN AND Co.
190.

La collerette tenait la devise : « Passe avant li meillor ».

M. Hartmann avait dû défendre sa marque contre les imitateurs.

Un négociant avisé s'associa un commis nommé Hartman pour user de son nom sur des bouteilles achetées un franc cinquante à des chimistes d'Épernay qui habillaient leurs produits à la marque de leurs clients.

Quelques centaines de petits négociants exploitent ainsi en chambre une raison sociale déposée qui n'existe qu'en publicité.

Hartman ne connaissait ni vignes, ni caves; il vendait deux syllabes sur du papier doré.

Hartmann, avec deux n, plaida, perdit. Hartman, un n, plaçait à Paris où le vin cher se vend peu.

Des établissements de nuit subventionnent les courtisanes racoleuses du client amateur de grand cru. Mais on gagne plus à majorer la tisane. Une bouteille de Hartmann achetée neuf francs et revendue vingt, rapporte moins qu'une bouteille de Hartman payée trois francs et comptée dix-huit à des hommes saouls.

Un n imagina de cacher une pièce de cinquante centimes sous la capsule et de confier le secret aux garçons. Sa vente monta en un an à cinq cent mille bouteilles. Il n'en voyait pas une. La maison d'Épernay expédiait directement.

M. P.-K. Hartmann conduisait plus sérieusement sa

publicité. Il approvisionnait ses vendeurs à la commission en France et ses agents en gros à l'étranger, de couteaux de poche, de seaux à glace en simili-argent, de tableaux-réclame sur carton glacé.

Leur exposition rétrospective ornait le mur au pied duquel des ouvriers rapides habillaient de paillons les bouteilles chemisées de papier rouge.

Ils les couchaient par deux rangs de six dans des caisses sur lesquelles ils appuyaient à pieds joints avant de clouer le couvercle inscrit au feu W. N. Balcombe. London.

D'autres portaient des noms de pays lointains : Mexico. New-York. Johannesburg.

Des vanniers, maniant une alène d'acier, épaisse comme une corne de bœuf, liaient d'osier rouge les paniers blancs pour l'expédition continentale.

L'odeur du bois roussi venait du fourneau où un homme guidait sous la presse les planches à marquer à chaud.

M. Erwing, employé à deux mille francs par an, contrôlait le départ de l'envoi Balcombe. Des ouvriers aux manches retroussées posaient les caisses, adresse en dessus, par cinq de hauteur, sur les camions à deux chevaux.

Les lourdes voitures, sortant par la porte monumentale, gagnaient au trot de leur fort attelage, la gare petite vitesse où la marchandise prenait le rail, par wagons complets, adressés à M. Desvides, transitaire à Calais, pour Mr. W. N. Balcombe, 10, Saint Edward's lane. Londres.

III

Les wagons étiquetés via Laon Tergnier, Amiens arrivèrent en deux jours à quatre heures cinquante, matin, à Calais Triage par train 5.799. Débranchés en rampe, ils repartirent, attelés à la rame du quai ouest, pilotée sur les voies du port par le surveillant Martin, homme de grande expérience.

Il plaçait des wagons pour l'embarquement depuis vingt-trois ans. Auprès de son entêtement, celui d'une mule semblait du miel. Il suivait droit son idée, sachant bien, depuis si longtemps qu'il l'expérimentait, que dans la réalisation une idée vaut mieux que plusieurs parce qu'elle est une et que pour satisfaire tout le monde il ne faut plaire à personne.

Sollicité, menacé, dès son arrivée sur le port, par les entrepreneurs de déchargement, transitaires, contremaîtres, tous avides de tenir leurs wagons avant le concurrent, il ne les écoutait pas.

— « J'attends, dit M. Merlin, un chargement de foin et deux arrivages de carottes. Si mon cargo manque la marée, j'écris à votre service central. »

Cet armateur se flattait de diriger la plus grosse affaire du port. Tous les autres transitaires ayant d'eux la même opinion, le surveillant Martin fut abordé avec

une semblable importance par M. Darraïdou qui lui demanda s'il se moquait du monde et pourquoi ses wagons de vins et de fruits confits, arrivés la veille, n'étaient pas encore placés :

« Une maison comme la maison Darraïdou n'attend pas. »

Le vieux Martin, sifflant sa manœuvre, ainsi qu'un bon chien répondait doucement :

— « Tout à l'heure! » ou bien :

« Chacun son tour. »

et continuait méthodiquement ses aiguillages.

L'approche de la retraite lui donnait une grande force. Les gens pressés usaient leur fougue sur sa sérénité.

A hauteur du magasin où M. Darraïdou logeait son stock de vins en attente, deux grues travaillaient sur le vapeur « Cairnstrath » chargé de charbon pour le Gaz Parisien.

Derrière lui, un petit voilier de Norvège amenait de la pâte de bois aux papeteries de Blendecques. Le bateau de M. Merlin le touchait. On y embarquait à dos, des marchandises pour Londres : des légumes en sac, des grains; des balles de foin dans le panneau d'arrière et de la paille pressée sur le pont. Deux vapeurs amarrés poupe à proue, signalés suédois par la croix jaune sur leurs cheminées éteintes, déposaient leurs chargements de bois blanc. Les passerelles touchaient terre entre les rails de la voie de l'eau où le surveillant Martin engageait les wagons à rouler en face du bateau de M. Merlin.

Les déchargeurs, payés à forfait, ne se dérangeaient pas à cœur content. Courant, une planche à l'épaule,

sur leurs ponts flexibles, ils narguaient le surveillant heurté à un entêtement frère du sien. Il refoula sa rame jusqu'à toucher la première passerelle. Les hommes lui promirent de le jeter au bassin :

« Vous nous rembourserez le temps perdu? On touche pas à l'année comme vous; trop payé! »

Mais ils libérèrent la voie, car les choses qui doivent se faire ont une grande force.

Martin ravitailla de wagons vides les bateaux pleins et de wagons pleins les bateaux vides.

Puis il accueillit sans amertume M. Leroux, entrepreneur du « Cairnstrath », homme aimable, arrangeant, élu récemment conseiller municipal.

Il offrit un rafraîchissement à Martin qui le pria de le faire verser à l'estaminet ordinaire, en face le bassin du Petit Paradis. Il l'y prendrait plus tard, après avoir mangé son pain. Montant sur sa machine qui sifflait, au pas derrière le pilote, il retourna à Calais Triage, chercher les wagons attendus.

Les champagnes embarquaient dans l'avant-port, en face le hangar Paul Devot où s'effectuaient toutes les opérations et écritures de cette marchandise voyageant en régie.

Le bureau de la douane touchait celui du chemin de fer. M. Desvides entra prendre livraison de trois wagons de vin.

Il s'accouda au guichet. M. Bélard, receveur de la Compagnie du Nord, s'accouda de l'autre côté et ils commencèrent à se dire des choses déplaisantes, car M. Desvides ne retirait pas un colis de soixante centimes sans rugir contre la Compagnie dont il fut employé.

Il confondait les gens du chemin de fer par sa grande connaissance des tarifs. M. Bélard subissait ses apostrophes avec la résignation d'un homme qui les sait inévitables.

Son caractère, affaibli par dix-sept ans de discipline administrative, ne lui permettait pas la réplique vigoureuse. Mais, aussitôt M. Desvides parti, il se soulageait en répétant plusieurs fois ce qu'il n'osait pas lui dire.

Autour de lui, cinq employés trop assis, vivaient dans la puanteur du bureau sans fenêtre. Privés comme des anguilles au fond des baquets sans eau, ces pauvres gens se disputaient leur haleine, grâce aux dispositions prises par un inspecteur vivement félicité pour avoir, en emmurant six personnes, épargné à la Compagnie une construction neuve.

M. Desvides dit, à sa manière habituelle, lentement et la tête en arrière, offrant la vue sombre de ses narines :

« Mes wagons encore en retard... mes avis non remis... ma marchandise avariée... Comment expliquez-vous ça ?

L'homme du guichet est tenu de donner du sourire aux gens les plus déterminés à le pousser à bout, sous peine de se voir noter : « manque de souplesse ».

Ayant reçu des mains molles du scribe déprimé ses récépissés et émargé largement le livre d'arrivages, M. Desvides passa au bureau de douane. Là, il montrait moins la noirceur de ses fosses nasales, car messieurs les receveurs et commis, gens redoutables, possédaient réglementairement, le moyen de lui faire baisser le nez.

Le receveur justement de service : M. Labarre, se

faisait craindre même de ses collègues pour sa férocité au métier. Ancien préposé, il en connaissait tous les tours.

M. Vidal, son jeune commis, doué d'un plus heureux caractère, tenait la douane pour un petit jeu innocent où l'on gagnait, à travailler le moins possible, cent vingt francs par mois.

Le transitaire souhaita le bonjour à ces messieurs et leur présenta, pour en avoir décharge, l'acquit de régie numéro 293, levé à Reims, pour le transport de quatre wagons de vin, expéditeur Hartmann et Compagnie.

M. Vidal lui délivra un permis d'embarquement : soixante centimes. La douane prélevait encore dix centimes par colis pour frais de statistique d'exportation et deux francs quarante de connaissement par envoi.

Ces chiffres officiels ne supportant pas la majoration, M. Desvides gagnait sa vie sur les « soins d'embarquement » : trente-cinq centimes les cent kilogrammes.

La Société des Rouleurs de Calais le déchargeait de cette manutention pour cinquante centimes par tonne. M. Desvides retirait un bénéfice net de trois francs par mille kilogrammes.

Sur les trois wagons Hartmann chargés à dix tonnes, ce vigilant intermédiaire encaissait quatre-vingt-dix francs pour retirer le récépissé.

Les rouleurs de Calais, formés en coopérative, comptaient soixante-quinze associés dirigés par un syndic. Ils embauchaient un nombre égal d'hommes « à la semaine » et se répartissaient en équipes de jour et de nuit.

On reconnaissait leurs maisons dans le Minck, au fil d'appel tiré de la rue par le réveilleur. Astreints, par le

service régulier des paquebots, de marcher par tous les temps, ils menaient une vie dure mais assurée par un gain journalier de 6 à 7 francs. Une forte discipline régnait sur eux. Aucun port de la côte ne possédait des hommes aussi parfaitement organisés pour décharger et charger les navires.

Pour le moment, les bras croisés, ils se morfondaient, dans l'attente du bateau de Douvres en retard.

« Est-ce qu'il vient ? » demanda un brigadier rouleur au manœuvrier de la grue, haut perché dans son logis de fer.

— « Rien. »

La mer, très calme, coulait lisse depuis le bas du quai jusqu'à l'horizon vu du fond du port comme un fil tendu entre les bras des jetées.

Le brigadier Lambert, agacé par l'attente, demanda au surveillant Martin si oui ou non on travaillerait aujourd'hui :

— « Voilà tous mes hommes à rien faire. Si vous nous donniez des wagons, nous pourrions toujours charger les paniers. »

Il montrait sur le quai, l'entassement des emballages retour d'Angleterre, à renvoyer aux expéditeurs de fruits sur les réseaux du P.-L.-M. ou de l'Orléans.

— « Et les laines, dit encore Lambert. Quand chargerons-nous les laines ? On n'a ni wagons ni bâches. »

Petit et gros, il rougissait en parlant, car tout effort le congestionnait.

— « Chacun son tour », dit Martin.

— « Ce n'est pas souvent le nôtre. »

— « Tout à l'heure. »

Le surveillant ôta sa casquette et obéit au tic

d'essuyer son crâne nu entre deux bourrelets de cheveux blancs.

Lambert hocha sa tête rouge et partit en balançant vite ses bras courts, signe d'une détermination farouche, mais rien qu'en apparence, car il était brave homme, toujours de bonne volonté au coup de main.

Il entra dans les bureaux du « South Eastern and Chatham Railway » (S. E. & C. R.) représenté à Calais par M. Jim Batter, capitaine, qui recevait par câble l'annonce du départ de Douvres du cargo de sa compagnie.

— « Voilà la dépêche, dit-il, le « Maidstone » va être là. « Elle » est partie depuis deux heures. »

Méthodique, tranquille et têtu, mais serviable aussi et très estimé, Jim Batter ne trouvait pas extraordinaire d'attendre le bateau. Il n'avait jamais rien vu d'extraordinaire. Tous les événements se présentaient à lui sur le même plan et à considérer sans hâte les uns après les autres.

Cet homme immobile accomplissait de rares gestes dont le principal était d'allumer sa pipe.

Une moustache grise fermait hermétiquement sa bouche. Il ne connaissait pas assez de français pour prononcer des mots inutiles. Sa grande taille et l'habitude de passer à côté des gens sans rien leur dire augmentait à son égard le respect et un peu l'inquiétude des esprits simples. Homme de la plus haute « respectability ».

Il souleva son long bras pour prendre la main de Mr. Harry Pimple, capitaine, consul d'Angleterre.

Ce diplomate représentait magnifiquement son pays, moins par sa laide figure et son corps vieilli que par ses belles manières.

Habitué à recevoir au débarqué les hauts personnages, il ne quittait jamais les nobles attitudes, même en ce moment, qu'il était chargé d'un chapeau haute-forme, un peu pelé, et d'attirails de pêche dont un vaste panier percé, mais dans le haut, pour y glisser les prises.

Son secrétaire, Herbert Stieven, capitaine, équipé de même, tenta d'arracher après lui la main du captain Jim Batter, mais il faillit y laisser la sienne, preuve de grande sympathie entre ces deux gentlemen.

Harry Pimple poussa le : « How do you do? », puis coula un regard luisant vers les colis de champagne que les rouleurs sortaient des wagons. Il lisait les noms allemands, pyrogravés sur les caisses de bon vin de France :

Heidsieck. Walbaum. Giesler. Roederer. Wachter. Piper. Hartmann.

Il en tenait peu en cave, son budget alourdi par l'entretien de trop de filles, toutes vêtues de bleu marin. On ignorait leur nombre exact. Il en cachait.

Herbert Stieven paraissait mal nourri. Il souriait trop facilement, signe de débilité précoce. La hauteur du faux-col affinait son maintien. Sa pâle figure sortait comme une vapeur de ce tuyau blanc.

Il appréciait le Hartmann Impérial, dégusté dans les solennités officielles.

Les trois captains goûtèrent encore un moment la forte joie de se regarder sans rien dire, puis Mr. Harry Pimple et son secrétaire continuèrent leur route vers le bout de la jetée d'où ils pêchaient leur repas dans le « Canal anglais ».

Un chien aurait sauté sous leur bras arrondi en cerceau, car ils marchaient à la manière « smart » de

Londres, semblant porter sous chaque aisselle un très gros paquet.

Le jeune Stieven s'écartant de l'axe du captain Pimple, démasqua le fond du pantalon noir de ce diplomate, ravaudé d'un bout de jupe bleu marin.

Il avait, comme on dit, la pièce au cul.

Le surveillant Martin refoulait sur la voie de l'eau, d'autres wagons de vins.

Le « Maidstone » apparaissait au bout du couloir des jetées. Le petit navire, sûr de sa manœuvre, vira devant l'écluse et accosta juste, bordant le quai.

De l'avant et de l'arrière, les matelots au jersey bleu, brodé en rouge : S. E. & C. R. lancèrent les filins noués aux amarres lourdes que les lamaneurs hissèrent à quai.

Le bateau ramenait des paniers vides sur le pont. Une grue commença de le décharger; l'autre descendit dans le panneau d'arrière son plateau de caisses.

Les transitaires s'assuraient, à l'ouverture des wagons, du bon état des plombs et du nombre des colis.

M. Darraïdou arrivé en automobile traversa les équipes de rouleurs qui brassaient la besogne en vitesse sous le harcèlement du brigadier Lambert et fit ouvrir un wagon d'Épernay.

Suivant la manie des Calaisiens notables, M. Darraïdou accentuait la morgue anglaise. Se tenir en fil d'épée ne lui suffisait pas. Il se ployait en arrière. Cette raideur facilitait les craquements contre les fonctionnaires secs qui prenaient, par réciprocité, une attitude équivalente, de sorte que ces messieurs s'abordaient par le nombril.

La grue descendait dans le panneau d'avant les caisses Darraïdou. Le préposé de douane traînait,

morne, ses talons à clous sur les pavés du quai et comptait, pour la statistique, les colis embarqués.

— « Et le permis? » demanda M. Labarre.

— « Je vais le prendre », dit M. Darraïdou.

Le receveur de douane tenait ce manquement aux formalités pour une sorte de sacrilège laïque. Le transitaire lui tendit soixante centimes. M. Labarre dit :

« Non. Je ne régularise pas... Procès-verbal! »

M. Darraïdou dut débarquer les caisses, acquitter le permis pour leur embarquement et on les remit à bord.

La figure de M. Labarre prit un éclat magnifique. Ces prouesses le grandissaient. Il pouvait tout : appréhender les gens, les interroger, les déshabiller, après la question réglementaire :

« Vous n'avez rien à déclarer? »

Le travail allait bien, facile; les caisses de champagne, toutes pareilles, se posent sans recherche.

Les rouleurs les maniaient prestement; leurs équipes stylées s'activaient sans bruit.

On prenait d'eux grande estime en comparant le soin de leur travail à celui des déchargeurs du port.

Leur discipline se fortifiait à de hauts exemples. Tout homme pris à distraire un pourboire de la masse commune était révoqué par l'assemblée de ses camarades.

Ils formaient une aristocratie du coltinage très fermée. On n'y entrait qu'en déposant mille francs. On leur confiait la manutention précieuse des caisses d'or envoyées par les banques de Londres à celles de Paris et des sacs postaux de la malle des Indes.

L'honneur de cette organisation revenait à leur syndic, dur de bras et fort de tête. Peu sont capables de gâcher le mortier d'intérêt qui unit aussi fortement les hommes.

La probité de leur main-d'œuvre profitait aux transitaires qui gagnaient leur vie à ne même pas regarder mettre à bord la marchandise. Ce travail consciencieux n'appelait pas leur surveillance.

Onze heures, la marée montait, sans vagues, comme si le vase du monde contenant la mer penchait lentement du côté du port.

Les mouettes flottaient en bouchons sur l'eau unie du bassin Carnot dont les grues tendaient leurs longs bras sur les vapeurs norvégiens chargés de poteaux de sapins pour les mines.

Elles élevaient des collines de rondin clôturant l'horizon du port.

Des éboulements mouvementaient ces hauteurs. Le roulement des bois en avalanche venait, sur la sonorité de l'eau calme, battre les échos des hangars. Le vapeur de M. Merlin sifflait sa sortie et entrait dans le bief. Les éclusiers, prêts à tourner le pont, le barraient aux passants.

Trois hommes le franchirent à une allure révélatrice de leur caractère :

M. Blanc, directeur des paquebots, se pressait avec importance. M. Alphonse Sirop, chef des voies ferrées du port, daignait hâter le pas. M. Lévêque, inspecteur du chemin de fer, énervé par l'abus des mathématiques, marchait selon les méthodes de Saint-Guy, paraissant toujours pousser du pied une balle invisible.

Ces messieurs discutèrent les moyens de canaliser sur Calais le transit des champagnes attiré par Boulogne.

M. Lévêque tira de sa serviette des fiches de statistique honnêtement établies. Ingénieur des Arts et Manufactures, il ne plaisantait pas avec la science en papier.

Il dit :

« Nous avons transité en mars 9.567 caisses provenance Épernay, 5.759 caisses provenance Reims. Cela fait donc 15.326 caisses, soit 494 virgule 39 par jour, chiffre minime auprès de ceux de Boulogne. Or... »

Il prit une attitude démonstrative, les sourcils écarquillés et l'index droit levé à hauteur de la tempe; il n'aidait ses raisonnements que de la gesticulation d'un seul bras; l'autre tenait toujours, outre la serviette, un parapluie de silésienne; infraction étonnante chez cet esprit discipliné, car les règlements de la Compagnie en interdisaient l'usage.

Il en achetait six par mois, aux boutiques de la rue Royale et les perdait à mesure.

Trop cérébral pour prêter attention à ses mains, il oubliait tout ce qu'elles tenaient.

On rencontrait sa serviette dans les bureaux où il s'était assis. Les employés la lui rendaient après examen attentif des dossiers confidentiels. Ses parapluies ne se retrouvaient jamais.

On ne lui connaissait pas d'autre distraction que de les perdre; ses appointements de deux cent cinquante francs n'auraient pu ajouter à tant de silésienne un peu de soie pour jupon.

M. Blanc lui demanda :

« Vous possédez la statistique de Boulogne? »

Jamais M. Lévêque ne partait en démonstration sans se charger de chiffres comme une locomotive de houille.

Mais M. Blanc trahissait son origine méridionale par le besoin de signaler sa présence à l'aide de paroles inutiles. Nouveau venu dans le métier, il n'y connaissait rien et brûlait de se distinguer sans fatigue.

M. Lévêque raidit son index droit sur sa tempe éclaircie et continua l'enchaînement des raisons devant aboutir au soulagement du port de Boulogne.

Ce visionnaire bavard, détaché de l'existence immédiate par vingt irréparables années d'école, ne voyait la vie que comme un tableau noir où inscrire des formules.

« Le transport par wagons complets de la tonne de champagne d'Épernay à Calais est de 19 francs 50, et de 21,85 plus 2,50 de droit fixe de Calais à Londres. La caisse étant de 30 kilogrammes, soit environ 33 caisses, virgule 34 par tonne, les droits de statistique de 3,334, le connaissement 2,50 et le prélèvement du transitaire 3,50, nous disons donc que cela met la tonne à 53,19 rendue franco Londres... Or... »

Il accentua la pose rituelle du démonstrateur, les yeux perdus, l'index pointé :

« Or, je sais que certains industriels transportent les caisses de vin à forfait jusque Londres pour un franc vingt-cinq la pièce : manutention au départ, transport français, embarquement à Boulogne, transport par bateau et par fer anglais, tout compris. Cela, sans leur bénéfice, met la tonne à 41 francs 67, soit 11 francs 52 meilleur marché qu'au tarif régulier. Messieurs, je n'y comprends rien. »

Cette roublardise confondait son jugement. Elle n'était point mathématique, homologuée, mais maligne et bien vivante. Cela se passait dans la vie, de l'autre côté du tableau noir.

M. Alphonse Sirop zézaya des lieux communs :

« Les gros transitaires se tiennent à Boulogne et y attirent le trafic. Le port de Calais n'a pas d'avenir.

Il s'ensable. Quand Boulogne aura achevé son bassin en eau profonde, elle fera concurrence à Anvers en chargeant pour l'Amérique. Les paquebots de Hambourg y prennent déjà les passagers par transbordement.

« Nous ne pouvons soulager Boulogne qu'en enjambant les transitaires pour le transport des champagnes et des fruits en trafic direct.

« Mais les expéditeurs n'en veulent pas. Ils craignent les vols et les avaries si les opérations d'embarquement sont dirigées par le chemin de fer. »

Une modification des courants de trafic pouvant, par l'afflux sur Calais, emporter sa tranquillité, M. Alphonse Sirop tenait à ce que rien ne change, et il disait la vanité de prétendre dévier les transports de Boulogne encombrée, au lieu d'y augmenter la superficie des voies.

M. Blanc souriait, non par gaieté, mais maladivement. Sa mâchoire inférieure pendait, lui ouvrant la bouche, comme à un mort. L'affaissement perpétuel de sa triste figure allait bien avec sa petite taille et son allure débile. Il inspirait grand pitié, mais il ne fallait pas s'y fier. Le personnel redoutait les taquineries de ce mal-venu. M. Alphonse Sirop le surnommait le Péril Jaune à cause de son beau teint citron et de la sournoiserie de ses approches. M. Lévèque, moins venimeux, exaspérait ses subalternes sans méchante intention. Encombrant leur travail, il les talonnait pour des choses mesquines. Son bourdonnement donnait envie de l'écraser comme une mouche.

La belle tenue de M. Sirop lui valait, après dix-huit ans de carrière, le poste de chef des voies du port. On y plaçait un homme aimable pour faire les honneurs de la terre de France aux majestés en voyage. Il savait,

devant la marche indécise des souveraines encore travaillées par le mal de mer, épousseter de sa casquette dorée le tapis rouge des réceptions officielles.

Ce magnifique ouvreur de portières tendait habilement la main pour aider au marchepied les grands personnages, car il n'était pas d'une fierté insupportable et la moindre bank-note vaut cent vingt-cinq francs, sans l'escompte.

Les populations accouraient pour voir fonctionner cette manivelle à courbettes.

Hors cette parade, M. Alphonse Sirop n'abusait pas de ses brillantes facultés de domestique de grande maison. Il laissait à ses sous-chefs la direction du gros trafic, non pas qu'il fût propre à rien, mais il savait se désintéresser du banal.

La collaboration de cet homme de peu de foi et de M. Lévêque, esprit rigoureux, ardent, créait des situations gaies. M. Sirop ricanait de tout, M. Lévêque ne riait de rien. Ils se tenaient mutuellement pour complètement fous.

M. Alphonse parcourait par sautillements de saltimbanque les divers chantiers du port où des hommes durs et graves regardaient, sans comprendre, parader ce figurant d'opéra-comique.

M. Lévêque le poursuivait à petits pas rapides, tortillant son arrière-train.

Il affûtait son index pointu sur ses durs raisonnements :

« Or... donc... »

Ces messieurs ne portaient pas grand soulagement au port de Boulogne, mais ils passaient le temps, si long en province.

M. Blanc les quitta pour diriger le service des vieux bateaux à roues de la Compagnie du Nord. La surveillance de ces deux épaves convenait à ce déchet d'homme, amiral verdâtre d'une flotte pourrie. Il prenait mollement sa fonction à midi et la quittait vivement à quatre heures. On disait que le ramollissement de cet extasié venait de ce qu'il fumait l'opium.

Des vagues mignonnes léchaient le brise-lames du Risban patiné de mousse marine. Légère sur l'eau calme, la malle anglaise entrait, silencieuse, ses machines stoppées, poussée par son élan sur le flux propice.

Le captain Jim Batter avisa le captain Palmer du « Maidstone », de la fin du chargement. Le bateau emportait mille caisses de champagne, du vin en fûts, des bouchons, du beurre, des œufs, de la viande de lapin et des châssis d'automobile.

Le pavillon du poste des pilotes interdisait la sortie. M. Tabouret, commandant de port, passait et avertit de l'entrée des torpilleurs de Dunkerque, puis il apostropha les rouleurs qui encombraient le quai avec les bâches ôtées des wagons de paille.

Volontiers brutal envers le petit monde, M. Tabouret ajoutait un article au règlement du port : « Troubler la tranquillité du commandant est interdit », et en surveillait avec vigilance l'application. Il montrait peu de complaisance aux divers services approchés par ses fonctions. Ils le lui rendaient bien. Ces messieurs se régalaient de chicaner le public mais plus encore de se taquiner entre eux. La douane mettait une barrière devant n'importe quoi sans importance pour obliger les officiers de port et les agents du chemin de fer à faire le tour. Le fonctionnaire qui parvenait à marquer au

fonctionnaire : « Je suis plus que vous » comptait un beau jour dans son existence.

Les torpilleurs entraient, en file, coupant l'eau bleue de leur étrave noire. Ils glissaient avec la sûreté des bêtes de la mer. Ils s'amarrèrent bord à bord, embusqués, comme pour un mauvais coup, dans l'angle de l'avant-port.

A cinq heures trente, le « Maidstone » larguait. Dans les jetées, un matelot déploya la croix de l' « Union Jack » à la pointe du mât d'arrière.

On passa devant Harry Pimple et Herbert Stieven, toujours occupés à chercher dans l'eau leur nourriture.

Le captain Batter commanda :

« Full speed », par le porte-voix des machines, puis alluma sa pipe et croisa les bras sur la barre de fer de la passerelle.

Beau temps, beau métier. Le petit navire fila sur la pleine mer aussi calme que le port. Le travail de l'hélice bordait de dentelle mousseuse l'éventail du sillage.

La fumée du bateau, jouant entre la lumière blonde et l'eau bleue, variait les dessins de son ombre sur la mer ensoleillée, où l'écume laissait une grande route blanche.

Quittant le relent âcre du port vaseux, on aspirait, hors de l'étreinte des jetées, l'haleine pure de la mer fraîche. L'homme de quart retirait à l'avant le bastingage de toile qui abrite, par gros temps, des paquets de mer.

Le vapeur dépassa des barques de pêche : « Cal. 243 » et « Cal. 219 », puis la drague, la « Suceuse », reportant à la mer le sable que la mer apportait au port.

Le « mate » descendu par l'échelle de fer dans le carré de l'équipage, ramena deux matelots qui jouaient

aux cartes une bouteille de « Bass' stout ». Le plus vieux, indigné, dit que ce n'était pas d'un gentleman de couper la partie au moment où il abattait le roi : Dieu sauve le roi !

Il fila par dessus bord un jet de salive noir comme sa rancune et passa la chique à gauche.

L'éloignement du bateau élargissait la vue sur la côte française. Sur la ville plate, le phare de Calais montait en cierge, blanc derrière la barre d'ombre des maisons noires du Minck. On l'enduisait, chaque année, au beau temps, de couleur fraîche. La jeunesse de sa teinte accusait la noirceur des autres édifices dominant la ville : l'ancien phare et le beffroi bâti en pelote d'épingles.

Le cou des canons, tendu sur le talus vert des batteries de la côte, visait la mer.

Entre l'eau et les cabines de la plage, l'éparpillement des baigneurs dégradait la blancheur du sable. Ils descendaient de la morne rangée des boîtes à guignol jusqu'à la vague insultée par leurs ébats sans grâce. Le Casino achevait la laideur du tableau.

Dans le sillage du « Maidstone » passa un quatre-mâts voilier, tendant ses ailes blanches au baiser du vent, entouré de vols d'oiseaux dont les sifflements l'appelaient. Sur la couleur grise du bordage de fer éclataient les cicatrices rouges des retouches au minium.

Deux poules d'eau semblaient des perles noires sur le satin bleu de l'eau calme qu'elles trouèrent en plongeant.

Les navires, nombreux à ce carrefour d'océans, dessinaient sur l'horizon la géométrie de leurs voilures ou leur paraphe de fumée.

Il fait bon sur mer, quand la brise caresse doucement le front des hommes tranquillisés de voir loin. En avant du «Maidstone» en pleine marche, apparut la ligne blanche des falaises anglaises. Une heure après, la trépidation de l'hélice cessa sur le bateau qui glissa vers la jetée proche. Le cliff vert portant le château crénelé, posait derrière Douvres son décor de verdure.

Les odeurs de l'entrée des ports, venues de l'accumulation des vases et de la pourriture des grappes de moules découvertes à marée basse, souillaient encore ici l'air vierge venu du large.

Le bateau s'amarra sous trois grues aux tourelles rouges, prêtes à le libérer de sa marchandise.

Les hommes d'équipes du S. E. & C. R., payés vingt-cinq shillings par semaine, le déchargeaient.

Le soir tombait sur la ville calme, serrée entre la mer et la colline. Des soldats en uniforme kaki, remontaient vers le fort dont les chemins de descente laçaient de blanc les pentes vertes.

Bombant la poitrine et l'arrière-train, ils battaient de leur badine de parade, la mesure de leur marche étudiée.

« Public Bar », « Saloon Bar ».

Ce grand peuple redoutait la soif. Presque toutes les petites maisons bâties en briques jaunes autour du port, offraient à boire des choses semblables : Coffee. Tea. Beer. Gin, sous des enseignes différentes.

Un missionnaire au faux-col boutonné dans le dos annonçait la Bonne Nouvelle dans une « Reading Room » pancartée :

« Salon de lecture pour marins de l'État et du Commerce. »

Dans le « Cinque Port Bar », mieux achalandé, mais plus triste, on buvait en silence.

Chez le clergyman, on prenait soif en chantant des cantiques.

La mélancolie des bars « Wines and Spirits » grandissait à l'heure grise du jour mourant.

Un matelot du « H. M. S. Valiant », souple dans le jersey de la marine de guerre, laissant nu son cou frais promenait une miss un peu sèche dont les lèvres minces cachaient les vilaines dents. Une plume d'autruche parait le trop grand chapeau épinglé sur ses beaux cheveux. Les mains aux poches, elle de son manteau, lui de sa culotte, ils entrèrent sans rien se dire dans le « Cinque Port Saloon » « Ales and Stout ».

Un grand policeman vêtu de bleu sombre, rôdait silencieux sur ses semelles de caoutchouc. Il passait par-dessus le rideau des devantures sa bonne tête casquée de noir et enviait l'intérieur des bars où les matelots des malles belges, anglaises et françaises utilisaient les pourboires de la traversée. Ses boutons de métal tiquetèrent aux carreaux.

Par le bâillement de la porte sortit un pot bien plein. Très vite l'homme le rendit vide et, grandi de bien-être, continua, imposant, sa ronde silencieuse.

On entendait les grues rouges dérouler leurs chaînes au fond des panneaux du « Maidstone ». Le chargement des wagons pour Londres s'achevait.

Les livreurs de la firme W. N. Balcombe and Co., Vins et Spiritueux en gros, 10, Saint-Edward's lane London (E. C.), prirent le lendemain samedi, aux bureaux du S. E. C. R., livraison des wagons de champagne. Trois voitures menèrent, en deux voyages, la marchandise aux caves de Dumpling Street. Tom Sheperd, ayant chargé quarante caisses pour Saint-Edward's lane, roula dans le Strand (W.) à huit heures du matin. Sans uniforme de métier, il portait un chapeau melon et un faux-col, fumait la pipe et ressemblait, en quittant son fouet, à tout le monde. Son beau cheval aux sabots cirés suivait un omnibus bariolé de réclames rouges, jaunes et vertes, pour des savons, des pâtes à polir et des farines lactées.

Le conducteur, intéressé à la recette, glapissait l'itinéraire et racolait le passant.

Les porteurs de journaux criaient « Papers ! » Le trafic ordonné roulait sourdement sur le pavé de bois. Au long des trottoirs, la foule des gens attendus à l'heure allait vite, devant les rangées de boutiques déjà parées : dans les vitrines des « tobacconists » montaient des architectures de cigares et de tabac blond; aux devantures pleines de « cakes » des « Tea-Rooms », les raisins de Corinthe noirs piquaient de mouches la blancheur des pâtes lourdes.

Les bars vernis, nickels et glaces, donnaient froid.

Sur les bancs d'impériale des omnibus placés face à la marche, les employés en route vers la cité marquaient, par le faux-col et la pipe, la régularité de leur position sociale.

Porter du linge et ne pas manquer de tabac distinguait du besogneux en redingote et chapeau melon, mais un foulard au cou et rien aux lèvres.

Tom Sheperd guida son cheval luisant vers un abreuvoir de pierre au bord du trottoir. Le respect des bêtes témoignait de la haute moralité du peuple.

Une femme saoule s'accrocha aux roues de l'échelle de sauvetage rouge, en station au milieu de Fleet Street. Un policeman vint lui tenir le bras. Le peu qu'il en resta dans l'étau de son poing fermé trahit la maigreur de la pauvre fille. Le teint terni par sa nuit de rôdeuse, elle bavait des explications : « Sick. Very ! Oh ! Sir ! Very sick... » Sa jupe frangée battait ses souliers sans talons. Le « constable » la guidait avec un respect d'époux. On croyait voir passer un couple de mariés pour la cathédrale de Saint-Paul, toute proche. Mais le chapeau à plumes de la « lady » ne laissait aucune illusion ; il ne tenait plus à elle que par un cheveu et lui tombait sur la figure, puis dans le dos.

Tom Sheperd prit la file dans la cité. Une discipline plus sévère régularisait le trafic énorme. Les voitures ne se dépassaient pas.

Les petits ramasseurs de crottin, en veste blanche marquée au col des initiales L. C. (London City), raflaient de leur pelle de bois les ordures fumantes sur le pavé sec. Parmi les cabs vernis et les camions de transport passait une voiture postale aux armoi-

ries du « Royal Mail E. R. » peintes en jaune sur fond noir.

Une musique de fifres siffla dans East Cheap et un policeman déblayeur parut, précédant la garde montante de la tour de Londres.

Le tambour-major rouge écaillé d'or balançait sa canne à boule d'argent devant deux rangs de tambours et trois rangs de fifres jouant la marche des « Coldstream Guards » en tuniques écarlates. Le bonnet à poil, noir, ensanglanté d'un plumet pourpre, aggravait la figure jeune des hommes coupée par la jugulaire massive en cuivre fourbi. Les soldats rouges marchaient raides, grandis par la masse sombre de leur coiffure en poil de bête.

Un enfant de troupe, le bugle au flanc, portait, sur le bras gauche, le manteau de l'officier, qui tenait aussi droit qu'un cierge égouttant la cire chaude, la lame blanche de son sabre.

Accompagnant la mélodie flûtée des fifres, les tambours battaient un coup au pas, levant, en parade, la baguette jusqu'au menton. Tous ensemble, ils roulèrent un tonnerre pendant que les flûtes montaient leur note en sifflement de bête furieuse.

Des conducteurs descendaient tenir leurs chevaux effrayés. Dans « Great Tower Street », où les attelages chargés aux docks de « Lower Thames » ont un mal d'enfer à remonter la pente pavée de grès, l'encombrement effila la colonne.

La voix jeune de l'officier donna un ordre ; le vieux sergent le répéta à voix rauque. L'effort de crier fit vaciller son bonnet à poil.

Derrière la garde, Tom Sheperd arrivait dans Saint

Edward's lane (E. C.), la rue des boissons : « Wines and Spirits ».

W. N. Balcombe and Co. Ld. y occupait une maison à la façade ornée de colonnes de marbre noir veiné de rose, soutenant les chapiteaux des fenêtres ogivales. Le tuyau de descente des gouttières était de fonte ouvragée, torse, noir et or. Aux deux angles du toit, des gargouilles ouvraient leurs gueules acharnées.

Derrière les glaces à inscription d'émail blanc :

« W. N. Balcombe and Co Ld
Agents for Hartmann and Co Reims Champagne »

les ampoules électriques éteintes, au bout de leurs longs fils, pendaient en araignées sur la tête penchée des gens de bureau.

Cinq directeurs soignaient les intérêts de la firme fondée au capital de cent cinquante mille livres sterling : trois millions sept cent cinquante mille francs :

W. N. Balcombe. H. W. Balcombe. W. F. Balcombe junior. T. P. Richards et J. Morton.

Le nombre des dirigeants permettait à la maison un rayonnement illimité.

Cinq patrons voyageaient pour les affaires et y réussissaient mieux, par la force du gros intérêt personnel, que des employés délégués par un directeur unique.

La firme importait et exportait, en bouteilles et en cercles, les Portos, Sherries, Clarets, Hocks, Brandies, Whiskies, Champagnes et toutes les choses bonnes à boire dans le monde entier.

L'office de Saint-Edward's lane voyait les grosses cargaisons venues par Anvers, les affrétements pour les colonies britanniques et l'entreposage aux docks. Les

caves ouvrant au ras du trottoir leur grille ouvragée ne contenaient que des échantillons dédouanés servant de cote pour les opérations de bureau.

Les luxueuses réclames des boissons célèbres ornaient les murs dans le bureau du « clerk » réceptionnant le chargement de Tom Sheperd : les Maraschino de Zara, les Schiedam, les Portos, les cognacs aux étiquettes étoilées, les vieux whiskys patriotiques : « Dieu sauve la reine ! »

Les vins d'Australie signalaient leur infériorité par des appels au sentiment national : « Support the Colonies ».

La banderole de Hartmann :

« Passe avant li meillor » enrubannait une bouteille en émail d'or sur laque blanche.

Tous ces produits attestaient : « by special appointment » leur consommation par la famille royale, ce qui ne la recommandait pas aux récompenses des sociétés de tempérance subventionnées par la couronne.

Les trois plumes d'autruche de S. A. R. le Prince de Galles frisaient, sur les étiquettes de grande marque, la jarretière héraldique : « Honny soit qui mal y pense. »

Au témoignage de cette hallucinante publicité, les Majestés et les Princes du sang apparaissaient comme une rangée d'outres en manteaux d'hermine.

Tom Sheperd reçut l'ordre de ramener au « London Club » vingt caisses de Hartmann facturé 99 shillings la douzaine, plus vingt caisses de G. H. Mumm 1900 à prendre aux caves de 24, Dumpling Street (W.).

W. N. Balcombe storait là les marchandises dédouanées pour la livraison dans Londres et les réexpéditions dans l'intérieur de l'Angleterre.

Tom Sheperd reprit la direction de Saint-Paul, mais il s'arrêta au « Tower bar », car il n'avait rien bu depuis deux heures.

Un racoleur de grill-room invitait les passants à manger de la viande :

« Steack! Sir! »

Des concombres vert poli et des tomates luisantes séparaient dans la vitrine les tranches suifeuses de selle de mouton et les coupes de bœuf rouges sur une dentelle de persil.

Derrière le comptoir de bois verni où l'on s'accoudait sans se baisser, évoluaient deux garçons pâles, la chevelure huilée fendue par une raie parfaite, à gauche.

Dans l'échancrure de leur smoking blanc luisait la glace du plastron de chemise. Ils maniaient de leur poigne brusque la batterie des quatre leviers de pompe à bière patinés d'usage :

Stout. Bitter. Mild. Ale.

— « Mild and bitter », demanda Tom Sheperd. Le barman mêla un jet de bière douce à un jet de bière amère et posa devant le livreur la chope de nickel où la mousse bombait, puis il asséna la monnaie à rendre d'un coup de plat de main comme s'il tuait une mouche.

Des tonnelets en verre tendaient leurs robinets d'étain où il tira du « scotch whisky » pour deux femmes hissées sur le perchoir des tabourets.

Un portier de banque, raide encore de ses années de loyal service, entra, dit : « Bitter », paya, but d'une seule haleine et partit, le torse bombé, en torchant du revers de la main sa moustache grise.

Les deux femmes, à voix très douce, redemandaient du « scotch whisky ».

Désaltéré sans excès, Tom Sheperd, claquant de la langue, secoua les rênes sur le dos de son cheval.

Jusqu'à Charing ⊠, deux fois les policemen l'arrêtèrent d'un geste de leur bras au manchon blanc et bleu, coupant le flot du trafic pour escorter une voiture d'enfant et laisser des paquets de foule changer de trottoir.

Parmi les habits sombres des civils aux attitudes sans recherche passait la taille cambrée d'un soldat rouge. Sa toque de ville tenait en bonnet de singe savant, par une élastique.

Le bureau de « Dumpling Street » occupait le coin de « Crow Passage » en voûte sous le viaduc du S. E. C. R. La porte des caves de W. N. Balcombe and Company ouvrait dans ce tunnel de soixante mètres où six vagabonds habillés d'aumônes mangeaient des ordures mendiées aux cuisines proches du restaurant Gatti.

Ils se portaient de préférence au bout du souterrain vers « Crow Street » à cause des onze marches où l'on peut s'asseoir.

Un homme à longue barbe grise vêtu d'une redingote recousue à la ficelle, paraissait craindre le froid aux cheveux : son chapeau melon lui venait aux oreilles. Il serrait une rognure de jambon entre deux croûtes de pain de mie. Son voisin, la figure rouge et ronde en fromage de Hollande, portait des oreilles fendues d'ancien boxeur. Il commençait le repas sur une tête de poisson dont l'homme à barbe grise regardait les yeux blancs.

Un chien affamé flaira les nourritures. Les six misérreux le chassèrent à coups de leurs souliers troués. Le

boxeur en perdit un. Le chien le happa. Le déchaussé le poursuivit.

L'homme à barbe grise picora de ses longs ongles noirs dans la tête de cabillaud. Le rougeaud ramena la bête tenue par le lacet de sa chaussure retrouvée. Un chien vaut toujours six pence.

Une théorie d'hommes-sandwich descendit les onze marches du tunnel. Leur corps, maigre en viande, garnissait peu les deux tartines leur serrant le ventre et le dos. La charge posée découvrit leur pantalon usé aux genoux par le frottement de la marche sur la pancarte de face.

Ils arrivaient se rafraîchir au « Saloon Bar » établi en haut de l'escalier. Ils reprenaient quartier dans cet endroit connu, pendant la morte-saison de leur vilain métier. La nuit, ils revenaient se mettre à l'abri de la pluie, ce qui est le commencement du bien-être, et tenir chaud aux vagabonds gardiens du lieu familier.

Tapis contre les caves pleines de bonnes choses bien gardées pour les gens heureux, ils ne réclamaient rien que la suppression des rondes de policemen dont les lanternes démasquées troublaient leur sommeil.

Les « sandwichmen » endossaient les planches obliques, en pente de toit, où leur tête posait une cheminée. Leur procession de misère remonta vers le Strand.

Tom Sheperd chargea vingt caisses de G. H. Mumm 1900 et fut en dix minutes au London Club dont les caves donnaient sur une ruelle, commune aux deux grands hôtels voisins (Gordon's Limited), où ne circulait que le trafic d'alimentation.

Le déchargement du charbon marquait le trottoir d'une lèpre noire.

Par les soupiraux des sous-sols, on voyait les vestes blanches des cuisiniers intercepter le flamboiement des fourneaux. Un volant de machine électrique décrivait son geste formidable derrière les vitres sales du premier. Un mécanicien aux mains huileuses pencha sur la rue sa tête aux cheveux ras.

La puanteur des cuissons rencontrait le relent des machines lubrifiées.

Ce « côté service » des grands hôtels-usines nourrissait le « côté client » sur Parliament Avenue (W.).

Entre les deux grands Gordon's Limited la façade de pierre grise du London Club s'égayait de rangées de fleurs, sous les glaces des bow-windows. Des bords de la marquise avancée jusqu'à la réception des voitures pendaient des plantes vertes.

La « season » entre le retour de Nice et le départ aux eaux, animait ce quartier de high life.

La file des cabs en station au milieu de la chaussée coulait sans arrêt, avançant à la place toujours libre du premier, appelé aussitôt placé par le sifflet des portiers d'hôtels décorant le perron de leur torse de vieux soldat barré des rubans de leurs campagnes.

Ils ouvraient noblement la portière de la voiture accourue agile sur ses deux hautes roues, acceptaient le pourboire en secret et appréciaient d'un coup d'œil vif la pièce au creux de leur main adroite.

Le piqueur en redingote rouge d'un drag soufflait dans sa longue trompette de cuivre éclatant. L'attelage à quatre chevaux claquait ses sabots sur le pavé de bois.

Le cocher à monocle salua les membres du club debout en haut des six marches du perron fleuri.

Moins monotone que les cercles de caste : « Officiers des armées de terre et de mer », « Membres du Parlement », le London Club réunissait des sportsmen comme le célèbre Lord Pimkins, gagnant du Derby d'Epsom, à des hommes d'affaires et des propagandistes chrétiens.

Ces esprits religieux s'entendaient bien avec les « business men » pour l'évangélisation des races de couleur dans les contrées de bon rapport.

Ils équipaient des missions pour le Congo belge, car selon l'esprit de Christ et les calculs du Stock-Exchange, l'Angleterre devait intervenir contre l'oppression de ce pays si fertile en caoutchouc.

La barbare Belgique fusillait encore des nègres, alors que la Grande-Bretagne avait depuis longtemps renoncé à ces répressions mesquines pour apaiser les populations par la prédication de l'Évangile, les exécutions à la bouche du canon et l'usage exclusif des balles dum-dum.

A huit heures et demie du soir, Lord Pimkins sortit après-dîner de son hôtel d'Albermarle Street (W.).

L'électricité du vestibule luisait sur les cheveux pommadés et les souliers vernis du valet tenant derrière lui, la porte ouverte.

Lord Pimkins ajusta son monocle : guidant le rond de verre sous le sourcil, il l'emboîta par écarquillements successifs entre la pommette et l'arcade ; la bouche suivant le même mouvement, s'ouvrait et se fermait. Il semblait essayer de happer au vol les mouches attirées par la lumière.

Assuré de la solide position de son morceau de verre, il partit, à pied, dans la nuit de juin très belle et marcha dans Piccadilly, le bras droit arrondi en anse de cruche. Du bras gauche également fléchi, il tenait par le mauvais bout, une mince canne d'ébène dont la crosse d'argent lui battait la cuisse.

Sa jaquette noire croisait sur un gilet à fond blanc coupé par le lacet flottant du monocle. A le voir aller si lentement, on le croyait vieux déjà, car sa figure rasée ne donnait pas son âge, mais cette apparence de fatigue n'était encore qu'une distinction.

Il aimait parcourir lentement le marché aux femmes de Piccadilly, une des plus grandes foires de la prostitution européenne.

Aucune formalité ne filtrant l'admission des étrangers dans la libre Angleterre, les filles inquiétées par la police de leur pays passaient la mer. Elles venaient de Belgique, du Luxembourg, de France, d'Allemagne, car l'Anglais, disent-elles, paie bien.

Leur concurrence animait cet endroit de Londres. Lord Pimkins en connaissait plusieurs et elles le saluaient à leur manière : cligner un œil en souriant vite sans tourner la tête, car elles savent le prix de la discrétion. Aborder un passant leur vaut, malgré l'éclat de la toilette, de suivre le policeman inflexible, le seul homme qui les emmène sans payer.

Lord Pimkins regardait avec un très grand plaisir, mais sans aucune intention marquée, le manège des dames à louer tourner de Piccadilly dans Air Street, puis Regent Street et encore Piccadilly; car maintenant son cœur, si l'on peut dire, s'agitait pour une barmaid du « Ye Old Prince Bar ».

Une énorme dame, très bien vêtue de noir, promenait avec assurance le teint passé de ses quarante ans, devant les sourires cruels de ses jeunes rivales. Les Françaises balançaient leur petit sac et prenaient l'air dédaigneux de fuir ce qu'elles cherchent.

La lourdeur des parures, les ceintures métalliques, indiquaient les grasses Allemandes.

Une Irlandaise à peau rose montrait ses bas verts, suivis par un grand nègre vêtu d'un drap un peu clair pour son teint. Ses manchettes glacées débordaient trop les manches. Il darda sur la femme ses yeux de bête où, autour de l'énorme pupille noire, des veinules rouges cloisonnaient l'émail du blanc.

Elle comprenait cela très bien; à son geste, un cab,

en quatre coups de sabots de son cheval docile approcha sur ses roues silencieuses.

Les Anglaises offraient leurs grands yeux candides, leur peau fine et leur corps maigre, vêtu à dessein d'étoffes flottantes.

Les Luxembourgeoises, plus exactement moulées, tendaient de toute la force de leur chair opulente les courbes pures des costumes tailleur.

Une fille de quinze ans, encore inhabile quoique résolue, signalait ses intentions par sa rougeur et montrait aux convoitises des hommes l'infinie habileté de sa confusion de vierge.

Un vieux gentleman, vêtu, sur l'habit, d'une sorte de couverture de cheval verte, flottant jusqu'à ses souliers vernis, suivit l'adroite enfant.

Les conducteurs d'omnibus criaient :

« Oxford Street ! Hampstead Road ! King's Cross ! King's Cross ! »

Le vacarme des autobus empestant le pétrole choquait dans la douceur de roulement des cabs.

Entre la foule du trottoir et le trafic de la chaussée, un salutiste en casquette rouge brodée de l'inscription jaune :

SALVATION ARMY

élevait une pancarte tenue à ses épaules par deux montants de fer :

VENEZ
ET
SOYEZ SAUVÉS

Il donnait des prospectus et criait des phrases bibliques :

« Des morts à l'infini...

« On tombe sur les morts...

« C'est à cause... des nombreuses prostitutions... de la prostituée... »

Une très jolie anglaise, couverte d'un long manteau blanc galonné de soie bleue, fixa sur l'homme lugubre le regard attirant de ses grands yeux verts. Un chapeau de bleuets augmentait la lumière de ses cheveux blonds.

A voix basse, par crainte des policemen, elle lui dit :

« F... le camp ! Sanglant cochon ! »

Une brune française, finement vêtue de noir, son beau visage éclairé par une encolure de dentelle blanche, dit des choses plus fortes, avec un accent étranger étonnant pour une connaissance de la langue menée aussi loin des premiers éléments.

Le salutiste cria :

« Passe... habitante de Schaphir... dans la nudité et la honte ! »

Chaque fille lui envoyait son coup de gueule. Elles savaient combien sa présence nuisait à leur commerce et la puissance de cet épouvantail sacré sur l'esprit et la chair de la belle clientèle.

Impassible et ardent, il continuait d'annoncer la colère de Dieu :

« J'en veux à toi... dit l'Éternel des armées... Je relèverai tes pans sur ton visage... Je montrerai ta nudité aux nations... et ta honte aux royaumes ! »

Lord Pimkins entrait au « Ye Old Prince Bar ». Miss Mabel causait à deux jeunes gens qui biberonnaient les pailles d'un « lemon squash ». Un col garçon présentait le visage frais de cette fine anglaise souriante, vêtue de noir.

Pas un cheveu fou ne rompait la discipline de sa coiffure châtain clair, variée par deux mèches blondes nouées en catogan avec un ruban bleu.

Elle tendit à Lord Pimkins, par dessus le comptoir, ses mains blanches, sans bagues, mais une grosse gourmette d'or au poignet gauche, et s'enquit, douce :

« Vous êtes bien ? »

— « Tout à fait bien. Merci ! » dit Lord Pimkins, qui pendit par sa crosse d'argent sa canne d'ébène au bord du comptoir d'acajou, puis entreprit l'ascension d'un haut tabouret.

Miss Mabel demandait :

— « Que voulez-vous avoir ? »

— « Champagne, doux ange. Voulez-vous avoir un verre avec moi ? »

— « Je veux certainement. »

Elle décoiffa une bouteille de « dry », poussa, au départ du bouchon, un léger cri de fille embrassée, et, les doigts mouillés, emplit deux flûtes gravées d'une couronne de prince. Elle penchait, à petits coups, la lourde bouteille vers les fusées de cristal où la mousse blanche nageait sur le vin un peu doré, d'une limpidité de pierre précieuse. Elle ramassa le bouchon repris pour six pence.

— « Bonne santé à vous ! » dit Lord Pimkins.

— « De même à vous, Monsieur. »

Elle but et demanda :

— « Où avez-vous été, hier au soir ? »

— « Club, douce fille. »

— « Et où irez-vous, ce soir ? »

— « Club, chérie. »

Les deux jeunes gens réclamaient des pailles à sucer. Elle leur tendit les mains :

« Oh ! je demande votre pardon de vous laisser seuls. Je suis si occupée ! »

L'un d'eux lui ayant baisé le poignet, elle l'appela :

— « Méchant garçon ! »

Lord Pimkins offrait de nouveau :

— « Voulez-vous avoir un verre avec moi ? »

— « Je veux. »

Un gentleman de taille superbe, mais un peu déparé par son ventre, entra droit s'accouder au comptoir. Il portait, sur les cheveux ras de sa grosse tête rouge, un trop petit chapeau melon. Son habit à carreaux jaunes sentait vaguement le crottin.

Miss Mabel lui tendit les deux mains : « Vous êtes bien ce soir ? »

— « Très bien chérie. Chammpègne ! »

Dans ce bar de luxe où ne venaient que des palefreniers et des lords, on estimait peu les boissons nationales : gin et bière.

— « Voulez-vous avoir un verre avec moi ? »

— « Oh ! certainement. »

Elle prit une bouteille de « Hartmann brut » et retrouva le même joli cri de frayeur au départ du bouchon, puis le ramassa : six pence.

Le gentleman crottin buvait le champagne comme eau minérale avec du brandy, dans une chope à bière.

Elle lui versa le quart de la bouteille en demandant :

« Avez-vous le gagnant, cher ? »

Il s'abreuva puis lui parla à l'oreille pendant qu'elle le servait à nouveau.

— « Oh ! merci, dit-elle ; sept contre un ?... Je mettrai mon argent dessus, certainement. »

Obligée par son service de tourner le dos à ces messieurs, sa complaisance envers eux ne se reposait point, car elle leur souriait dans le revêtement de glace où ils se voyaient boire.

Des étagères de cristal montées sur nickel portaient des tonnelets à robinet d'argent, des liqueurs, des jeux de verre, des citrons, des plantes vertes, et tous les grands mousseux dont les marques illusionnaient les Anglais sur la nationalité de la Champagne. Ils la croyaient annexée en 1870 à l'empire allemand : G.-H. Mumm. Geldermann. Krug. Deutz. Luling. Goulden. Ayala. Bollinger. Hartmann. Schuler.

Un Moët et Chandon surprenait.

La cloison de glace multipliait la lumière des appliques. Lord Pimkins approcha du visage frais de Miss Mabel sa figure un peu tirée.

— « Quand viendrez-vous, douce fille ? » Il la tenait d'un doigt croché dans la gourmette de son bras gauche.

Les yeux agrandis, aussi clairs que la glace derrière elle, elle le regarda avec une douceur d'enfant :

« Oh ! Monsieur ! Je suis une respectable fille. Que dirait ma mère ? Elle aurait son cœur brisé ! »

— « Chamm... pègne ! » réclamait le gentleman crottin.

— « Bonne nuit ! », dit Lord Pimkins.

Il traversa Piccadilly Circus.

Assises sur les sept marches entourant la fontaine du milieu de la place, les marchandes de fleurs offraient des boutonnières.

Leur aspect navre. Elles font un peu le dernier des métiers. La consommation du scotch whisky ne les embellit pas.

Sur le trottoir du refuge, les boys cireurs de bottines posaient leurs petites boîtes ornées de réclames émaillées noir sur jaune : « Berry's Blacking ».

Les marchands de journaux : « Papers ! » étalaient sur la chaussée des affiches de grandes majuscules faciles à lire en marchant :

« MEURTRE A HAMMERSMITH
LE MYSTÈRE DE DUBLIN »

...

Des hommes trop vieux pour s'agenouiller devant les souliers à cirer vendaient des allumettes. Tous ces pauvres gens semblaient, au centre de la place animée, des naufragés perdus sur un îlot de misère.

Le reflet des plastrons glacés éclairait la niche sombre des cabs capitonnés de cuir luisant.

Lord Pimkins leva sa canne. Un cocher répondit du fouet et approcha, rapide.

— « Où mylord ? » demanda-t-il, par la tabatière du plafond.

— « London Club. »

Le cheval au poil luisant, martelant du sabot le pavage uni, enleva la voiture légère qui fila douce sur ses roues larges et ses longs ressorts.

Dans une rue tranquille, des chanteurs de cantiques entouraient un missionnaire battant la mesure. Sa femme touchait l'harmonium. Deux fortes lanternes éclairaient le cercle des figures aux bouches grandes ouvertes.

Lord Pimkins craignait Dieu. Il ôta son chapeau

haute-forme, prit sa figure dans sa main droite et se recueillit.

Le cab borda le London Club. La fraîcheur de la Tamise et le parfum des jardins du quai Victoria régnaient dans Parliament Avenue.

La tour de Westminster sonnait dix heures à coups forts et lents dont le bruit allait loin par l'espace ouvert au-dessus du fleuve large.

A l'heure des journaux du Continent, beaucoup de gentlemen occupaient les fauteuils de cuir rouge du salon de lecture.

On ne s'entendait pas marcher sur l'épaisseur du tapis pourpre, sans dessin.

Les tambours des portes à frein pneumatique retombaient sans bruit. Sauf les froissements de papier, silence parfait.

Au-dessus des tables, deux lustres en bronze doré tenaient, parmi leurs ornements compliqués, des grappes d'ampoules électriques dans des tulipes de cristal.

A un bout de la salle, sur la boiserie brune, le portrait encadré d'or du roi en uniforme militaire, grandeur naturelle. En vis-à-vis, la reine dans la robe du couronnement.

Sur la haute cheminée en marbre veiné, le buste en bronze de Napoléon, seul.

Lord Pimkins cherchait quelqu'un. Les gens assis de face vers lui montraient une semelle et les bagues des doigts derrière leur journal déployé.

Il voyait, de ceux posés de dos, les deux mains et les marges du journal dépassant de chaque côté du dossier.

Il dut demander à l'huissier :

« Le révérend Humdrum ? »

L'homme indiqua un *New-York Herald,* édition européenne, cachant l'hermine du manteau aux pieds de Sa Majesté.

Lord Pimkins reconnut le révérend à ses souliers bas, à boucles d'acier, très épais de semelle.

Il alla lui toucher l'épaule. Le liseur posa son journal grand ouvert par terre et suivit Lord Pimkins dans le salon.

Le révérend John Humdrum, Membre de la Société de Propagation de la Doctrine Chrétienne (M. S. P. C. K.) était creux de poitrine et long de figure.

Les sermons aux multitudes et les cantiques à la louange du Seigneur avaient agrandi sa bouche aux lèvres blanches, entr'ouvertes dans la figure rasée, creusée, par deux traces profondes tirées des ailes du nez au coin des lèvres.

Il fixa les pieds de Lord Pimkins puis remonta lentement vers lui ses yeux tristes et le regarda de travers :

— « Je suis joyeux, dit-il, de vous voir. »

Angelo Bozzoni, maître d'hôtel, s'inclina, grimaçant un sourire de ballerine :

« Sir John Elsbooth attend ces messieurs. »

Derrière un grand paravent à six panneaux de soie blanche brodés chacun d'un chrysanthème jaune, ce gentleman buvait du porto rouge. Il tenait son verre sous sa moustache rousse quand Lord Pimkins lui tendit la main. Brusquement levé, il raidit sa haute taille :

« Je suis très joyeux de vous voir. »

Le révérend Humdrum avançant doucement le bras comme pour voler quelque chose, laissa fondre ses doigts mous dans la rude étreinte de Sir John. Grands amis. Sir John Elsbooth, marchand de thé,

conduisait ses affaires en Chine dans l'esprit de la S. P. C. K.

A leur habitude des samedis, ces messieurs s'assirent à une table d'acajou, ronde, au bord haussé d'un cercle de bronze. Angelo Bozzoni y posa le dernier tirage de la carte des vins, imprimée noir et rouge, sur quinze pages de parchemin, sous couverture verte, aux armes du London Club frappées en or.

Trente marques de champagne y énonçaient en six pages leurs cuvées réservées, dry, brut, nature, extra superior, extra dry...

— « Nous ne changerons pas, » dit le révérend Humdrum. Ces messieurs exécraient la fantaisie qui vicie les fortes habitudes. Leur marque favorite était le Hartmann and Co Private Cuvee. Extra sec 19.. vendue 8 shellings 3 par W. N. Balcombe et cotée ici 18 shellings la bouteille, augmentation raisonnable de 12 francs 20 par bouteille, les grands hôtels allant jusqu'à doubler ce profit.

Angelo Bozzoni apportait deux champenoises émergeant leurs têtes blondes de la blancheur de la glace pilée dans le seau de nickel.

Hanz Becker, garçon de salle, posait des coupes de cristal ornées en taille de croix et d'olives. Le maître d'hôtel tira de son gousset un couteau gravé en rouge sur nacre « Hartmann et Compagnie » et fabriqué à Solingen.

W. N. Balcombe distribuait au personnel cosmopolite des grands hôtels et des clubs cet objet de poche allemand.

Le brin de ficelle claqua sous la lame forte qui pénétra un peu dans le liège coiffé d'or. Aidant du pouce le

bouchon libéré, le maître d'hôtel en pointa le tir vers la porte de service. L'expansion du gaz retenu par la température basse de la bouteille frappée réduisit l'explosion.

La mousse fine vivait dans la liberté des coupes, montait blanche, bruissait, fondait en un vin aussi pur que le cristal taillé.

Angelo Bozzoni remit dans la glace la bouteille dont le goulot bavait doucement, en escargot, et laissant Hanz Becker en attente, alla surveiller le service d'autres garçons allemands.

Lord Pimkins fit reculer la table et mit sa jambe droite sur sa jambe gauche. Ils burent...

— « Connaissez-vous, dit Sir John Elsbooth, l'histoire du lord qui voulait se mettre dans la chemise d'un homme heureux pour se guérir du spleen?... Il alla dans le palais d'un roi parce qu'on dit : Heureux comme un roi. Mais ce roi tremblait que son fils ne le fît tuer pour prendre sa place. Il n'était pas heureux. Le fils du roi craignait que son père ne le fît enfermer.

« L'homme au spleen quitta le palais. Il rencontra l'évêque qui se désolait de vieillir sans passer cardinal, le lieutenant disait qu'à son âge il devait être au moins capitaine. Le commerçant ne gagnait pas assez. L'homme au spleen rencontra un voleur qui lui prit sa montre et lui dit qu'il serait heureux s'il n'y avait pas la police, mais l'homme au spleen ne pouvait pas supprimer la police.

« Il rencontra un mendiant et lui demanda, parce qu'il avait pris l'habitude de le demander à tout le monde :

— « Êtes-vous heureux? »

« Et le mendiant répondit :

— « Je suis très heureux. Je n'ai pas de femme pour me manger mon argent, pas d'enfant pour me manquer de respect, pas de toilette à faire pour plaire aux gens ; plus je suis sale, plus on me donne, et plus on me donne, plus je suis heureux. »

« Alors l'homme au spleen lui dit :

— « Je vous achète votre chemise. »

« Mais le mendiant répondit :

— « Je n'en porte pas. »

Le Révérend Humdrum tordit sa grande bouche et joignit les mains en regardant le plafond quadrillé de poutres brunes biseautées d'or. Il jubilait. Le rire de Lord Pimkins plissa son visage pâle. Ils écoutaient ce conte pour la cinquantième fois.

Hanz Becker versait. Ils burent.

— « Cela me rappelle, raconta pour la cinquantième fois Lord Pimkins, l'histoire de l'homme qui voulait rendre sa femme heureuse.

« Il lui demanda :

— « Chérie, que manque-t-il à votre bonheur? »

« Elle dit :

— « Je voudrais une bague comme celle de mon amie Maud. »

« Quand elle eut la bague, il demanda :

— « Êtes-vous heureuse, maintenant, chérie? »

« Elle dit :

— « Cela me ferait bien plaisir d'avoir un collier comme mon amie May. »

« Il lui acheta un collier comme celui de son amie May, puis un bracelet comme celui de son amie Ethel, puis un diadème comme celui de la princesse de

Galles, puis une couronne comme celle de la reine d'Angleterre.

« Et alors, il lui demanda :

— « J'espère que vous êtes tout à fait heureuse, maintenant, chérie? »

« Elle pleura et dit :

— « Non. Je voudrais vendre mes bijoux et sauver des âmes comme la maréchale Booth. »

« Quand elle eut bien sauvé des âmes, il lui demanda :

— « Maintenant, chérie, votre bonheur est complet? »

« Elle soupira :

— « Hélas! Je regrette la bague comme avait mon amie Maud. »...

Sir John Elsbooth riait très fort. Ils burent.

— « Temptation! Temptetcheunne! » prêcha le Révérend :

« Cela me rappelle l'histoire de la Temptation dans le Jardin d'Eden... planté du côté de l'Orient... où la femme perdit l'homme... car elle lui fit manger le fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin. »

Leur pied balancé semblait faire aux deux autres semelles des civilités.

Redressés sur leurs sièges, ils se saluèrent de la coupe, burent, et se remirent à s'encenser du soulier.

Tirant aussi un couteau de Solingen offert par Hartmann, Karl Becker démuselait la seconde bouteille.

— « Aimeriez-vous avoir des toasts? » demanda sir John Elsbooth.

— « Toasts aux champignons feraient bien », dit Lord Pimkins. Ils burent.

— « Vous mettez de très fortes bottines », remarqua

sir John, au révérend qui éleva, pour mieux la montrer, sa semelle d'une épaisseur de planche :

— « Très confortable. Les chemins de la vie sont durs. Quand je portais en Chine la parole du Christ, je chaussais des bottes en veau. Elles serrent la cheville, mais cèdent à la marche, quand le pied gonfle. »

— « Tout à fait vrai, dit Lord Pimkins, j'en usais aussi dans les Indes. »

Il indiqua sa bottine vernie :

« Très bon, pour aller dans Londres. Aussi doux qu'une pantoufle. »

Angelo Bozzoni renouvelait les bouteilles. La légère torsion de sa bouche inquiétante, aux lèvres épaisses, apparaissait bien dans sa figure rasée. Rien ne le distinguait d'un clubman que la flexibilité de son échine et la serviette de service.

Il gagnait deux livres par semaine. Ses pourboires dépassaient, en saison, cinquante francs par jour.

Marié à une Anglaise, il possédait une maison à Hammersmith. Vingt-cinq garçons de salle, dont dix-neuf allemands, cinq anglais marchaient sous ses ordres. Un Italien faisait sa police et convoitait sa place. Angelo Bozzoni ne favorisait pas ses nationaux.

Au lieu de pratiquer le pas de parade dans un régiment du kaiser, Hanz Becker préféra se priver de cette distraction en venant gagner sa vie à Londres et s'y faire, avec le temps, naturaliser anglais.

Il présentait les toasts : un champignon grillé posé sur une croûte au beurre doublée d'une mince feuille de lard, assaisonnés au cayenne.

Ces messieurs mangeaient ces délicatesses sur des assiettes à dessert de porcelaine blanche, au chiffre

L. C. en or. Cela leur fit boire la troisième bouteille. A la dernière coupe, dont ils se saluèrent comme de l'épée, en la plaçant droit devant leur visage, ils remontèrent vers le dossier des fauteuils et se tinrent mieux, balançant un peu moins fort le pied droit.

Sir John Elsbooth désigna le sien, chaussé d'un escarpin verni, lacé par un large cordon de soie noire dont la ganse double flottait sur le cuir luisant.

— « Ceci vient de chez Balmisson, le meilleur bottier de Londres, pour le pied de luxe. Essayez-le. Mais je ne voyage qu'avec les chaussures de Howk. Ça dure le tour du monde. »

Le révérend Humdrum joignit ses mains sur son genou et ouvrit grande sa bouche noire habituée à prêcher les foules.

« Tant vaut la chaussure, tant vaut l'homme. »

— « Que penseriez-vous de toasts aux anchois ? »

Présenter parmi les bouteilles pleines, une bouteille payée et inachevée à une autre table, n'intimidait pas Angelo Bozzoni. Ici, il jouait franc jeu, ces messieurs connaissant bien leur capacité d'estomac.

Avec deux nouvelles « Hartmann », il servit des filets d'anchois rouges d'épices, sur des croûtes grillées.

Les trois gentlemen prirent une attitude extrêmement correcte, assis raides, les deux pieds à terre et mangèrent, silencieux.

Hanz Becker alignait au bord du tapis les bouteilles vides soufflées par les verriers d'Hornis. W. N. Balcombe les reprenait pour trois pence la douzaine.

Lord Pimkins allongeant le bras pour prendre sa coupe, tomba court. Il croyait la table plus près. Hanz Becker la rapprocha.

MM. Elsbooth, Humdrum et Pimkins ne s'amusaient pas. Ils se soignaient. Ils éprouvaient l'horreur du scandale de l'ivresse. Sir Elsbooth, grand marchand de thé, subventionnait les ligues d'abstinence où le révérend Humdrum portait la bonne parole et stigmatisait l'infamie des hommes désordonnés qui ne tiennent plus droit quand ils ont bu.

A la sixième bouteille, près de minuit, le monocle de Lord Pimkins tomba. Il ne put le replacer, malgré les allongements prodigieux de sa figure et le jeu de ses mâchoires mordant le vide.

— « Oh ! vous avez perdu votre monocle, dit Sir John Elsbooth. »

— « Réellement ? »

— « Réellement, cher. »

— « Alors, nous devons aller, dit le révérend Humdrum. Garçon ! Chapeaux ! Cabs ! »

Il a été tiré de ce cahier treize exemplaires sur whatman ainsi distribués :

premier exemplaire de souche, exemplaire du gérant;

deuxième exemplaire de souche, exemplaire de l'administrateur;

troisième exemplaire de souche, exemplaire de l'imprimeur;

dix exemplaires d'abonnement, numérotés de 1 à 10 exemplaires d'abonnement.

Tous nos exemplaires sur whatman sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur; nos tirages d'exemplaires sur whatman sont rigoureusement limités au nombre d'abonnements à chaque instant souscrits; nous ne vendons point d'exemplaires sur whatman en dehors de l'abonnement; l'abonnement sur whatman à cette dixième série est de deux cents francs pour tous pays.

Les Cahiers de la Quinzaine *sont composés à la main, en caractères fin dix-huitième siècle (Didot) de la fonderie Mayeur (Allainguillaume et compagnie successeurs), 21, rue du Montparnasse, à Paris, sixième arrondissement.*

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième, de la quatrième, de la cinquième, de la sixième, de la septième ou de la huitième série.*

Pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, 1900-1904, envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, même adresse; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, 1900-1904, de nos cinq premières séries, *premier cahier de la sixième série, un très fort cahier de XII+408 pages très denses, in-18 grand jésus, marqué cinq francs.*

Pour s'abonner à la neuvième série des cahiers, qui est la dernière série, envoyer en un mandat à M. André Bourgeois, même adresse, le prix de l'abonnement; on recevra en retour les onze cahiers non épuisés de cette neuvième série.

Pour s'abonner à la dixième série des cahiers, qui est la série en cours, envoyer en un mandat à M. André Bourgeois, même adresse, le prix de l'abonnement; on recevra les cahiers parus, et de quinzaine en quinzaine, à leur date, les cahiers à paraître de cette dixième série.

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet; l'abonnement se prend pour une série.

On peut souscrire cet abonnement à tout moment de l'année, mais l'abonnement ainsi souscrit est, de droit, valable pour la série en cours.

Prix de l'abonnement, *pour chaque série annuelle pendant le cours de cette série :*

Abonnement ordinaire	Paris, départements, Alsace-Lorraine, Algérie, Tunisie.....	**vingt francs**
	Autres pays de l'Union postale universelle.....	**vingt-cinq francs**
Abonnement sur whatman.....		**deux cents francs pour tous pays**

Les exemplaires sur whatman, tirage non réimposé, sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur; le tirage à part sur whatman a commencé de fonctionner au premier janvier 1906; les inscriptions pour cet abonnement particulier sont reçues en tout temps et reçoivent un numéro d'ordre déterminé automatiquement par le rang même qu'elles occupent dans l'ordre de l'arrivée, les numéros les plus bas venant naturellement aux premières inscriptions; c'est ce numéro d'inscription qui devient automatiquement le numéro du tirage réservé à chacun des souscripteurs; l'édition sur whatman est strictement limitée au nombre d'exemplaires à chaque instant souscrit.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, six timbres de dix centimes.

Nous engageons nos abonnés de certains pays à nous demander un abonnement recommandé ; *tous les cahiers de l'abonnement recommandé sont empaquetés à part et* recommandés *à la poste; la recommandation postale, comportant une transmission de signature, garantit le destinataire contre certains abus; pour cette recommandation, pour tous pays, en sus,* cinq *francs.*

Automatiquement et sans augmentation de prix les exemplaires sur whatman sont tous recommandés et envoyés aux souscripteurs dans des enveloppes-sacs.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi jusqu'au 31 décembre 1908 on peut encore avoir pour vingt francs les onze cahiers non épuisés de la neuvième série.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués ; ainsi à dater du premier janvier 1909 la neuvième série incomplète se vendra vingt-huit francs.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance sans aucune exception. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom. Nous ne répondons pas des manuscrits qui nous sont envoyés ; nous n'accordons aucun tour de faveur pour la lecture des manuscrits ; nous ne lisons les manuscrits qu'à mesure que nous en avons besoin ; les œuvres que nous publions appartiennent aux cahiers, du seul fait de cette publication, en toute propriété littéraire, sans aucune réserve, et sans autre signification ni contrat ; les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

Notre *catalogue analytique sommaire* 2

DU MÊME AUTEUR *aux* Cahiers de la Quinzaine ... 5

la peine des hommes 7

vin de Champagne 9

« Buvez-en tous 11

I. — A sept heures du soir, en juillet 13

II. — Ce même jour, Minouflet 41
M. P. K. Hartmann 65

III. — Les wagons étiquetés 87
Les livreurs de la firme 107
A huit heures et demie du soir 117

Il a été tiré de ce cahier 135
Pour savoir ce que sont 137
Nos cahiers sont édités 139
Table de ce cahier 143

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour treize cents exemplaires de ce quatrième cahier et pour treize exemplaires sur whatman le mardi 24 novembre 1908.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie ERNEST PAYEN, 13, rue Pierre-Dupont. — 3137

143

CINQUIÈME CAHIER DE LA DIXIÈME SÉRIE

SUARÈS

le portrait d'Ibsen

CAHIERS DE LA QUINZAINE

paraissant seize fois par an

PARIS

8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

Nous avons publié dans nos éditions antérieures et dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un si grand nombre de documents, de textes formant dossiers, de renseignements et de commentaires; — un si grand nombre de cahiers de lettres, — nouvelles, romans, drames, dialogues, poèmes et contes; — un si grand nombre de cahiers d'histoire et de philosophie: et ces documents, renseignements, textes, dossiers et commentaires, ces cahiers de lettres, d'histoire et de philosophie étaient si considérables que nous ne pouvons pas songer à en donner ici l'énoncé même le plus succinct; pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, *1900-1904, de nos cinq premières séries.*

Ce catalogue a été justement établi pour donner, autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci,

une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries ; tout y est classé dans l'ordre ; il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand jésus, forme un cahier très épais de XII+408 pages très denses, marqué cinq francs ; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre 1904, comme premier cahier de la sixième série ; toute personne qui jusqu'au 31 décembre 1905 s'abonnait rétrospectivement à la sixième série le recevait, par le fait même de son abonnement, en tête de la série ; nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande.

DU MÊME AUTEUR

aux Cahiers de la Quinzaine

Le présent *petit index* donne automatiquement pour tout volume et pour tout cahier indiqué :

a) le numéro d'ordre de ce cahier dans le classement général de nos collections complètes, le numéro d'ordre de la série étant naturellement composé en grandes capitales de romain et le numéro d'ordre du cahier lui-même, dans la série ainsi déterminée, en chiffres arabes, de sorte que *V-17* par exemple doit évidemment se lire *dix-septième cahier de la cinquième série;*

b) la date du *bon à tirer,* ou, à son défaut, la date du *fini d'imprimer,* ou, à son défaut, la date du cahier même;

c) le prix actuel;

d) quand il y a lieu, c'est-à-dire pour nos éditions antérieures et pour nos cinq premières séries, la page du *catalogue analytique sommaire* où ce cahier se trouve catalogué.

Suarès, — *la tragédie d'Electre et Oreste,* — trois actes (VI-11, *mardi 21 février 1905*..... trois francs cinquante

AUTRES ŒUVRES

DE

SUARÈS

On les trouve :
aux *Cahiers de la Quinzaine*
et à *l'Occident*, 17, rue Éblé.

le portrait d'Ibsen

9

à

Ferdinand Brunetière

Je ne vous ôterai point, dans la mort, la part de respect et d'affection que vous avez conquise sur mon cœur rebelle ; mais au contraire, je la ferai plus grande, maintenant que vous en avez plus besoin, et qu'au regret de votre perte, mesurant le prix de votre présence, je sens grandir le sentiment de ce que je vous ai dû.

Je revois votre visage amaigri, où le pouce du modeleur impitoyable cherchait la place du suprême coup d'ongle. Dans votre corps dévasté, je retrouve vos yeux qui ne mentaient pas, mais qui commandèrent l'espoir et la volonté de tenir bon à l'angoisse, comme un double feu sur des ruines.

Vous aviez, à la fin, les traits d'un saint moine,

rompu par les austérités. Or, vous étiez décharné par les jeûnes de la fièvre et les insomnies de l'éternel combat. Il n'y a point d'ascète plus laborieux que le malade qui, sans se lasser, résiste. Mais vous étiez né pour la lutte, comme tant d'autres pour fuir.

Votre fièvre militaire faisait penser à un guerrier, dans une place assiégée par l'ennemi qui ne pardonne pas. Tout parlait en vous d'une tristesse qui se tait et d'un vouloir que rien ne doit abattre. Et vous aviez aussi le voile résigné, la cendre du vieux prêtre, qui a reçu le mot d'ordre pour la nuit et qui se soumet.

Je vous offre ces pages que seul, d'abord, vous avez comprises et que vous avez eu seul le courage de publier. Dans le temps où, parmi les puissants de la Ville, il n'en était pas un qui ne me fît sentir l'immense différence qui me sépare d'eux, vous seul m'avez tendu la main. Vous étiez plus libre, plus vrai et plus sûr que les autres. Vous ne vous vantiez pas de penser librement, comme ceux qui en prennent la liberté de ne penser jamais ; toutefois, comme à nous tous qui avons vu le jour dans ce coin glorieux de l'univers où elle règne, la pensée vous était sacrée. Avec tant de liens aux siècles passés, vous n'aviez aucune haine pour l'époque future. Et vous pouviez avoir de l'audace, parce que

vous aviez de la vertu. La parole en vous était le témoin de l'action. Vous étiez solide et vous aviez le respect du juste, qui est de ne pas mentir à dessein et de ne jamais chicaner le droit de la bonne force.

Voilà ce que vous étiez; et je l'ai su quand vous m'avez aidé. Vous avez vu en moi un homme qui dédaigne infiniment la victoire, mais qui n'accepte point d'être vaincu par ce qu'il n'honore pas. Et maintenant, dans la grande défaite de la mort, je viens à vous et je prends votre cause. Vous qui fûtes loyal et brave, vous ne serez pas vaincu, tant que je suis là.

Décembre 1906.

MORALE DE L'ANARCHIE

IBSEN

I

LE GÉNIE DU NORD

La Norvège, navire de fer et de granit, gréé de pluie, de forêts et de brumes, est mouillée dans le Nord entre la frégate de l'Angleterre, les quais de l'Océan glacial, et la berge infinie de l'Orient qui semble sans limites. La proue est tournée vers le Sud ; peu s'en faut que le taille-mer n'entre comme un éperon au défaut de la plaine germanique et des marais bataves. A l'avant, la Norvège est sculptée, en poulaine, de golfes et de rochers : tout l'arrière est assis, large et massif, dans la neige et les longues ténèbres. Les morsures éternelles de la vague non moins que ses caresses ont cisaillé tout le bord, en dents de scie. Entre les deux mers, la tempête d'automne affourche les ancres du bateau, et croise les câbles du vent et de la pluie. L'hiver, il fait nuit à trois heures; dans le nord, le jour ne se lève même pas. On vit sous la lampe, dans une

ombre silencieuse où les formes furtives ont le pas des fantômes. La neige est partout : elle comble les mille vallées creusées dans la puissante échine des montagnes, comme la moelle dans les vertèbres. Le schiste noir, l'eau fauve qui a pris la couleur de la rouille sur les terrains du fer, les noires forêts de sapins ajoutent au grand deuil de la terre. Là, pendant des mois, le soleil est voilé; ou bien d'argent, ce n'est plus que la lune douloureuse de midi. Au couchant rouge encore, sanglant et sans ardeur, ce globe hagard descend sur l'horizon humide, pareil au cyclope dont l'œil rond se cache dans l'eau verte et pâle. Les cygnes de la mer, les blancs ciders, hantent les vagues grises. Dans les villes de bois, les maisons sont rouges sous le ciel incertain du bleu mourant des colchiques. Les rues sont muettes, et les places sont vides. Les hommes sont sur la mer. Et, comme des corps morts, la foule des îles flotte le long du ponton rocheux et des quais granitiques.

Une âme vaporeuse, un ennui doux, enveloppent de chastes vies; elles gardent leur fraîcheur, dans l'air humide et presque toujours frais, qui détend les désirs. Mais, comme ce pays, d'un seul coup, passe de l'hiver à l'été brûlant, la chair ici se jette dans l'ardeur brutale, dès qu'elle n'est plus indifférente. Ces enfants aux cheveux de lin blanc, sont gais et brusques; les femmes, dont les yeux verts ont pris de sa mobile rêverie à l'inquiétude des flots, sont singulières et se plaisent à l'être; les hommes robustes, durs, silencieux et rudes, semblent taillés pour parcourir une voie droite, sans jamais jeter un regard derrière eux. Tout ce peuple n'a de passions que par accès. Il est exact, et plein de scrupules. Il n'a toute sa fantaisie que dans l'ivresse; elle

est lourde et triste ; la chair et l'âme sensuelle de l'amour y ont moins de part qu'un appétit épais et court, qui a honte de se satisfaire. Rien de léger dans l'esprit ; une inclination pédante aux cas de conscience ; l'intelligence peu rapide, et presque toujours doctorale ; une commune envie d'être sincère et de se montrer original, et la bizarre vanité de croire qu'on est plus vrai, à mesure qu'on se range avec plus d'ostentation contre l'avis commun ; enfin, cette maladie de la religion propre à quelques églises réformées, qui consiste à faire de la morale comme on fait du trapèze, et à s'assurer que l'on en fait d'autant mieux qu'on saute plus haut, quitte dans la chute à se casser la tête ou à la rompre aux autres.

C'est le pays de l'hiver dur et de la neige : sous le ciel jaune qui s'affaisse, l'homme de génie vit dans la cellule de ses rêves ; et, s'il en sort, il tombe mort entre deux ombres glaciales. (1) Le pays de l'été étouffant, où les navires des nations lointaines viennent porter, en glissant au fond des fjords, toute sorte d'étranges promesses, des appels au réveil, les nouvelles d'une contrée houleuse, la chimère du soleil d'or et de la mer libre. (2) Le pays de la nuit polaire et du jour crépusculaire de minuit ; (3) la terre de la pluie, de la pluie éternelle, où l'homme est malade d'attendre la lumière, et où sa folie lui fait réclamer le soleil. (4) Le pays des golfes endormis, où la mer pénètre au cœur des montagnes, s'y frayant un chemin de ruisseau : comme une langue de chimère, comme une flamme liquide et bleue,

---

(1) *Borkmann.*
(2) *Dame de la mer ; Soutiens de la société.*
(3) *Rosmersholm.*
(4) *Les Revenants.*

le fjord dort entre les monts à pic, tel un long lac tortueux; il est mystérieux et profond; au bas des moraines énormes, ce filet de mer rêve dans le berceau du ravin, pareil à ce peu de ciel qu'on voit couler, entre les toits des maisons, dans les rues des vieilles villes. Partout la mer, ou la réclusion dans les vallées étroites, derrière les portes de la glace et les grilles de la forêt. La mer fait l'horizon de cette vie; elle en baigne les bords; elle en est l'espoir et le fossé; elle en forme l'atmosphère; et, là où elle n'est point, on en reçoit les brouillards, et on l'entend qui gronde. C'est le pays d'Ibsen, où il veut mourir, puisqu'il y est né.

La mer est un élément capital pour la connaissance des peuples. La mer modèle les mœurs, comme elle fait les rivages. Tous les peuples marins ont du caprice, sinon de la folie, dans l'âme. Au soleil, le coup de vent les visite et balaie les nuages; la brume, dans le Nord, prolonge le délire. Le risque de la mer et le paysage marin agissent puissamment sur les nerfs de la nation; et par la langue, sur l'esprit. La Norvège parle une langue brève, sèche, cassante; beaucoup moins sourde que le suédois, moins lourde et moins dure que l'allemand, il me semble; d'un ton moyen entre l'allemand et l'anglais. Il est curieux que l'accent du breton, en Basse-Bretagne, soit assez semblable à celui du norvégien; mais le norvégien n'a pas la cadence du breton, qui chante.

L'imagination, presque partout, réfléchit les formes et la couleur des crépuscules. Sur le bord de la mer, au soleil couchant, l'homme qui regarde ses mains les élève et doute d'être soi; mais, dans l'orage et le brouillard,

le marin doit se résoudre, agir sur-le-champ, décider pour tout l'équipage et faire route. Même s'ils ne savent pas où ils vont, les marins calculent où ils sont avec une attention patiente : de nature, ils ont les meilleurs yeux du monde; et le métier rend leur vue plus perçante. Un peuple de pêcheurs, de matelots et de petits fermiers, qui dépendent de quelques gros marchands. En Norvège, point de noblesse : un petit nombre de parents riches, et une foule de cousins en médiocrité. De la brusquerie; peu de tendresse. De gros os et des muscles à toute épreuve, métal de gabier qui n'a pas de paille; beaucoup de froideur et d'obstination; de la constance; des cœurs fidèles, enfin les vertus de la solidité, mais rien de puissant ni de chaud, qui jaillisse de l'âme. Hommes taciturnes le plus souvent, avec les éclats violents d'une joie brusque; un long silence et, quand il est rompu, beaucoup de bruit. Un quant à soi qui touche à la grossièreté, et qui serait offensant pour le voisin, s'il n'en rendait pas l'offense. Les femmes n'en sont pas exemptes; de là, cet air de roideur et de tourner le dos aux gens, qu'elles ont volontiers. Comme tout le monde sait lire et signer son nom au bas des comptes qu'il sait dresser, un caractère de ce peuple est certain air de savant qui n'ignore pas, par exemple, que la terre tourne, et qui s'imagine savoir comment. Cette sorte de triomphe dans les matières de l'école primaire donne à beaucoup de Scandinaves une assurance ingénue, une haute mine de gens à qui l'on n'en fait pas accroire; les femmes y excellent. La suffisance de l'esprit, la plus piteuse de toutes, est la plus sans pitié. Il n'est pas croyable ce que la femme qui sait lire s'estime au prix de l'homme qui ne sait qu'épeler. Voilà où se réduit, le

plus souvent, la supériorité intellectuelle. Elle est la meilleure école de l'amour-propre.

Pendant dix siècles, ce pays fut à peine moins étranger à l'Europe que la Laponie ou l'Islande. Les mœurs y furent celles des clans, jaloux les uns des autres ; nulle unité ; ni le sens de l'État, ni l'audace d'une pensée originale ; point d'art : car la Cité est le premier étage du bel ordre où l'église de l'art se fonde. Et, malgré tout, une manière de génie moral : ces villages lisaient la Bible ; l'on y était théologien, raffiné en règles de conduite, comme à Athènes ou en France on put l'être en beau langage. L'inclination naturelle des Normands aux cas de conscience, en pays réformés, de tous les laïcs a fait des docteurs en théologie. Le goût des procès est la forme goguenarde, le goût de la procédure morale et de la casuistique la forme grave du même tempérament. Le drame où les idées plaident les unes contre les autres, où les grands partis de la conscience sont aux prises, devait bien tenir son poète de cette race disputeuse, et qui n'aime pas les idées pour elles-mêmes, mais pour les voies où elles font entrer les lois et la conduite. Corneille aussi a mis les débats de la politique sur le théâtre. Depuis, et même sur la scène française, on trouve partout plus d'avocats que de héros ; mais dans Ibsen seulement les causes sont vivantes.

Solitude

Ibsen est né ardent, violent, sensuel et passionné. C'est la force des grands artistes, dans le Nord, que violence, ardeur, passion, ils ne peuvent s'y livrer. A tous les torrents de l'âme, les mœurs opposent une

digue rigide. Le flot se creuse un lit; presque toujours l'eau croupit; ce n'est plus qu'une mare. Mais, parfois, un large fleuve s'amasse; il sait se donner cours, et la puissante inondation se prépare.

L'ardeur de l'homme dort et se concentre. Le silence est la matrice où la passion prend forme. L'avortement est innombrable; mais, quand la gestation heureuse arrive au terme, il en sort une créature vraiment grande. Les peuples qui jouissent de la vie en dilapident la joie; c'est un or qu'ils prodiguent. Les gestes et les paroles de la foule épuisent le fonds commun: il n'est plus réservé, par droit d'aînesse, à la fortune de quelques maîtres. Le peuple du Nord, qui se tait et fait son épargne pendant mille ans, la lègue à un seul homme. Quel réveil et quelle action! Quelle solitude, aussi! Qui comprendra cet homme? Dans le Midi, les peuples valent mieux que leurs héros, peut-être; ces foules sont belles, éloquentes, héroïques. Ils sont plus avancés dans le bonheur et la perfection, qui pour l'usage commun ont nom: médiocrité. Dans le Nord, un seul homme, de temps en temps, confisque le trésor et vit pour tous les autres: *Humanum paucis vivit genus.*

Combien cet homme est seul, et qu'il doit m'être cher, par là, dès que je l'ai connu! Ibsen a longtemps erré en exil, comme Dante; mais, l'un ou l'autre, qu'auraient-ils fait dans leur pays? Ils étaient bannis de naissance. Et Ibsen un peu plus encore, homme à se bannir. Ses livres mêmes ne le rapatrient pas. La langue littéraire de la Norvège diffère beaucoup de la langue parlée: le norvégien d'Ibsen n'est que le pur danois. Sa langue passe pour la plus belle de la litté-

rature scandinave ; elle est brève, forte, précise ; tendue à l'excès, et d'une trempe métallique ; elle abonde en ellipses, en raccourcis rapides ; mais elle est aussi claire et aussi harmonieuse que le danois puisse l'être. Si loin que soit l'Italie de la Norvège, le style d'Ibsen me rappelle celui de Dante ; ce n'est qu'une impression ; et je sens assez tout ce qu'on y pourrait opposer. Mais, dans les deux poètes, que d'ailleurs tant de traits séparent, il y a la même volonté de tout dire en peu de mots ; le même ton âpre, la même violence à bafouer ; la même force à tirer des vengeances éternelles. Dante, toutefois, sculpte dans le bronze ; et Ibsen, dans la glace. La forme de Dante est la plus ardente et la plus belle, ailée de feu et de passions ; la forme d'Ibsen, bien plus roide, est la plus lourde d'idées et qui va le plus loin dans la caverne où nos pensées s'enveloppent d'ombre. La solitude d'Ibsen s'en accroît : l'artiste, en Norvège comme en France, est un homme qui ne parle jamais que pour le petit nombre : c'est l'effet d'une langue littéraire, quand l'utile le cède à la beauté.

Il n'y a de société sincère qu'entre ceux qui parlent également mal leur langue. Quant aux autres, chacun ne la parle bien que pour soi. Il n'est pas de beau style commun à deux hommes ; comme la grandeur même, le style fait la prison. (1)

---

(1) Voici les œuvres d'Ibsen dans leur suite. Je laisse de côté ses essais de drame historique et de comédie, quand, jeune homme, il n'avait pas encore quitté la Norvège : le dernier en date, *les Prétendants à la Couronne*, 1863, est de bien loin le plus fort et le plus épique ; il rappelle assez souvent les chroniques de Shakspere. Mais le génie d'Ibsen n'était pas là, et nullement dans l'histoire.

C'est, d'abord, trois drames philosophiques, où Ibsen, de quarante à quarante-sept ans, rompt avec tout le passé de sa race et toutes les idées de son temps. — *Brand*, 1866, où le monde

Rhétorique du Nord

Il y a quelquefois dans Ibsen un rhéteur, qu'on s'étonne d'y voir.

Par tout le Nord, il règne une rhétorique d'esprit, qui répond à la rhétorique de mots en faveur au Midi. Celle-ci se moque de celle-là ; mais l'une vaut bien l'autre. On est rhéteur d'idées comme on est rhéteur de phrases ; comme on bâtit sur de grands mots vides, on fait sur de hautes pensées ; mais la fabrique, ici et là, n'est pas moins vaine.

Les personnages d'Ibsen s'enivrent de principes, comme ceux de Hugo d'antithèses. Si Ibsen n'était pas

---

chrétien fait un effort suprême et inutile : *Peer Gynt*, 1867, où la nature se justifie ; *Empereur et Galiléen*, 1869-1874, où le monde antique et le monde chrétien en présence, vaincus tous les deux, sont obscurément pressés de s'unir pour donner lieu à une société future.

Puis, douze drames modernes, où de cinquante à soixante-dix ans, Ibsen fait la guerre à toutes les formes de l'institution et de l'hypocrisie sociales. Il s'engage dans la lutte plein de foi et d'enthousiasme, croyant de toutes ses forces à la vertu universelle de la liberté : tout le mal est dans l'obéissance et le mensonge. Il s'attaque donc à la société présente au nom d'une cité idéale, dans *les Soutiens de la Société*, 1877, *les Revenants*, 1881, *l'Ennemi du Peuple*, 1882, *le Canard sauvage*, 1884, *Rosmersholm*, 1886, et le *Petit Eyolf*, 1894. Il s'occupe surtout du mariage et des femmes dans *Maison de Poupée*, 1879, *la Dame de la Mer*, 1888, et *Heddah Gabler*, 1890. Mais de bonne heure il doute cruellement de guérir le monde malade, et des remèdes qu'il lui offre. Il se met alors en scène sous divers noms : trois de ses drames sont d'amères confessions, des auto-tragédies héroïques, où le héros, sans accepter sa défaite, est toujours un vaincu : *Solness le Constructeur*, 1892, *Jean-Gabriel Borkmann*, 1896, et *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*, 1899. A tel point que toutes ses œuvres de la fin semblent le contre-pied des premières : *Rosmersholm* s'oppose à *l'Ennemi du Peuple*, *le Canard sauvage* aux *Revenants*, *Heddah Gabler* à *Maison de Poupée*, *Solness le Constructeur* à *la Dame de la Mer*, *J.-G. Borkmann* à *Solness* même, et enfin *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*, comme une négation décisive, à tout.

un grand peintre de portraits, il semblerait bien faux; on ne croirait pas à la vérité de la peinture, si l'on n'y sentait la vie des modèles. Les rhéteurs de morale sont les pires de tous; car ils sont crus. C'est pourquoi la sincérité dont le Nord se vante est souvent si fausse. Là-haut, ils se font un intérêt de l'intelligence ou de la morale, et c'est ce qu'ils appellent l'idéal. Ces hommes et ces femmes, à tout propos, revendiquent le droit de vivre, d'être libre, de savoir et d'agir : c'est, dans l'ordre de l'intelligence, la même rhétorique que celle des démagogues dans l'ordre de la politique. Au soleil, ces révoltes de la neige passent pour ridicules et sans raison. Et, sous la neige, c'est l'éloquence du soleil qui passe pour inféconde et très creuse. Il faut toujours qu'un bord du monde tourne le dos à l'autre, pour se croire seul du bon côté, et qu'une partie de la terre se rie de l'autre partie, pour se prendre elle-même au sérieux. Chacun s'estime davantage de ce qu'il mésestime.

L'abus de la conscience et du libre esprit n'est qu'une rhétorique. Toute éloquence qui se prend elle-même pour une fin n'a ni force ni preuve.

La vie n'a pas plus de temps à perdre aux bons mots qui ne finissent pas, qu'aux actes désordonnés d'une conscience qui prétend à la nouveauté, et se révéler nouvelle à soi-même tous les matins.

Excès de conscience, manque de conscience. A force de scrupules, on agit aussi mal que faute de scrupules. Quant à celui qui agit pour agir, il ne se distingue en rien de celui qui ne parle que pour parler. Les gens du Nord, s'ils le savaient, s'en feraient peut-être plus modestes.

Ni la conscience, ni l'action, ni le discours ne sont des panacées à tous les maux humains : car là, comme ailleurs, c'est le sens propre, presque toujours, qui seul s'exerce. J'entends que l'égoïsme ait de bonnes raisons pour lui-même, et lui seulement. Mais il ne faut pas que l'égoïste se prenne pour un principe, et se donne pour un exemple.

Qu'on rejette tout l'ordre de la Cité, soit; mais, le faisant, qu'on ne s'imagine pas d'être le bon citoyen ni l'espoir de la Cité nouvelle. C'est mal se connaître; c'est être dupe; et bien pis que de duper. Les plus grands rebelles, qui font dans l'État la meilleure des révolutions, ne doivent point prétendre à fonder le nouvel ordre sur les bases du bien et de la vérité. Ou, s'ils l'osent, et même sans parler de vérité absolue, il y a de quoi sourire.

Il n'est pas sûr que la meilleure révolution ne soit pas aussi la pire. Elle est nouvelle, c'est ce qu'elle a de bon. Mais les héros de morale ne l'entendent pas ainsi. Ils sont sûrs d'avoir raison, jusqu'au délire.

On parle magnifiquement de la conscience, et on oublie de se dire qu'on ne pense peut-être qu'à soi. Il y a pis : on l'ignore. La jeune Norah, pour donner une leçon de respect à son mari, se rend à peu près trois fois infanticide. La rhétorique de Médée n'enseigne pas, du moins, la morale aux femmes mécontentes. Voilà bien les rhéteurs d'idées : à les en croire, ils ne visent que le droit de tous les hommes, la vie, l'honneur, le droit des femmes, le droit de la conscience. Et, au bout du compte, c'est un homme qui a mal au foie, ou qui a été trompé dans son ménage ; une femme qui s'ennuie à la maison, et qui veut voir du pays.

Quelle rage de s'en prendre aux lois et aux idées ? Elles ne sont que la forme de la vie. Dans le fond, il n'y a que des passions. Mais personne n'ose le dire, ni surtout qu'on les veut sans frein. Ibsen a eu cette audace. à la fin, lui pourtant qui n'avait reçu de son temps et de son pays qu'une foule insupportable de masques, de principes, de passions voilées, méconnaissables à elles-mêmes.

Les formes et les lois ne sont que les freins, mis aux passions d'un seul par l'intérêt de tous les autres. Quelle folie de tant prêter d'importance aux modes changeants de la vie humaine, et si peu à la nature et aux appétits incoercibles des hommes ! On bavarde à l'infini là-dessus dans le Nord, — et bien trop gravement. On ne vous y tue pas un homme pour une pomme, — mais pour un principe.

II

IMAGE D'IBSEN

On doit rendre à Ibsen l'hommage de sa solitude. Qu'il soit unique, puisqu'il est seul.

Il est bien vrai : rien ne nous importe que ce qu'il y a de plus grand. Ibsen compte seul à nos yeux, de tous les Scandinaves. Il n'y a pas de place pour nous en France, disait l'un d'eux. (1) Mais il n'y a pas eu de place pour Ibsen en Norvège, ni ailleurs. On lui donne parfois un rival : il ne peut l'être qu'à Berlin. (2)

Ibsen s'étonne de ceux qui le font d'une école. S'il est réaliste, il leur montre *Solness*, ce rêve de la pensée enfoncée en soi-même. S'il est mystique, il leur fait voir *Maison de Poupée* ou *l'Ennemi du peuple*, ces peintures cruelles de la vie. Il y a deux hommes en lui, qui sont les deux termes du long débat entre le moi et le monde : un créateur et un critique. Tout ce qu'il

---

(1) « Ibsen seul s'y est logé et seul il y demeure : c'est comme un chardon qu'ils se seraient mis dans les cheveux et qu'ils ne pourraient ôter. » Lettre de M. Jonas Lie à M. le comte Prozor. — préface de *Borkmann*, XXII.

(2) Il s'agit de M. Bjoernstjerne Bjoernson qui, entre tant d'ouvrages bruyants, éloquents et confus, a fait une œuvre : *Au delà des forces humaines*. Ce drame a un mérite rare : c'est que, par endroits, on le dirait d'Ibsen.

voit de solide autour de lui, de bâti par les siècles, il le renverse. Tout ce qu'il élève lui-même, il le détruit. Son art oscille entre les deux pôles de la nature et du rêve. Nul poète, par là, n'est plus de ce siècle : il crée en dépit de tout, — et seulement en vertu de lui-même.

Ibsen, qui sait le bonheur de créer, peut à la rigueur montrer le mépris de penser. La vie implique infiniment plus d'idées que tous les esprits ensemble. La vie a des pensées que la pensée n'a pas. Les idées du grand poète tendent de plus en plus à prendre la qualité d'êtres vivants. Le symbole est une idée qui a reçu le souffle divin; elle est rachetée de sa condition inférieure; elle a fait le grand pas : elle a pris l'être. C'est dans Ibsen que je dis; car, dans les poètes sans force, il est constant que c'est tout le contraire. Ils humilient la vie jusqu'à la mort; ils ravalent un être vivant à une idée générale : comme si un mot valait jamais un homme.

Entre tous les poètes, Ibsen est le seul rêveur, depuis Shakspere. Tous les poètes tragiques sont réalistes, sous peine de n'être pas. La scène française est unique par la continuité : c'est que tous les bons auteurs y ont été les peintres fidèles des mœurs et de la vie. Le théâtre de la France est l'école sans fin de la morale, de la politique, le miroir des lois et des coutumes, une imitation qui n'a pas sa pareille des sentiments communs à tout un peuple, des plus bas aux plus héroïques. Un admirable génie s'y applique à la connaissance de l'homme moyen. La France est la moyenne humaine entre toutes les races, tous les âges, toutes les nations. Une éloquence partout répandue, comme l'esprit même dont elle est la forme publique;

une exquise finesse, une vue des caractères qu'on ne trompe pas, sagace et sans détours; une doctrine large sans roideur, sociable comme la vie en commun est forcée de l'être; un divorce éternel entre les objets du cœur et les objets de l'esprit, qui est proprement la méthode universelle de toute science; un goût décidé du bonheur et de la juste raison, un penchant à les confondre, le parti pris d'y croire et d'y convier tous les hommes; une expérience des mœurs et des passions qui rend indulgent à toutes; une verve d'ironie ou d'honneur, selon qu'on se moque des hommes ou qu'on y a une foi inébranlable : voilà ce qu'on trouve sur la scène française, comme partout en France. L'intelligence et la raison y règnent absolument, et la fleur de l'esprit les tempère. Quand elles font défaut à un auteur, il ne lui reste guère rien. Si les autres peuples n'ont point de théâtre, c'est faute du génie réaliste; mais pourquoi, sinon que le génie de la vie y a trop peu de charme? Où sont l'éloquence et l'esprit, ces deux mamelles du dialogue? Chacun dort chez soi, ou boit, ou dispute, ou prie. Pour tout dire d'un mot, l'art ne commence là-bas qu'avec la poésie. On ne verra point un théâtre illustre dans la suite des siècles; mais, au milieu du désert, dans l'oasis de deux ou trois saisons, un grand poète et un seul. Ainsi les cent petits peintres de la Hollande, qu'on ne peut estimer trop, artisans impeccables; et le seul Rembrandt qui, d'un génie unique, tient tête aux cent artistes de l'Italie. Ou bien, ce prodige de Shakspere. Combien Ibsen semble plus grand de faire penser à Rembrandt! Il a de son dessin et de sa plume.

Manque d'être réalistes, Ibsen ni Rembrandt ne

seraient point de si grands poètes, ni surtout si tragiques. Mais, s'ils n'étaient pas les poètes qu'ils sont, bien moins encore seraient-ils de grands artistes. Par ces climats, à la vérité, le grand artiste est d'abord un Visionnaire. Seule, la vision sert le rêve, accorde, pour la beauté, les dissonances de la poésie et de la vie. Seul, le rêve les fiance ; dans la vision seule, ils s'épousent et se réconcilient.

La Vision est un palais, aux étages de clartés et de brumes, mais qui a des fondements indestructibles dans les entrailles de la terre. Si l'on veut, le nom de vérité convient aux caves et aux vastes salles de plain-pied avec la ville humaine ; et l'on donnera le nom de symbole aux autres étages, aux fenêtres ouvertes sur les nuées, et aux tours dont on ne voit pas le faîte. Mais le poète est le maître unique de la maison ; et, sans se soucier du lieu où on le place, il va et vient dans la demeure : il dort dans une chambre, il veille dans une autre ; quand il lui plaît, couché au fond de la cour, il ne regarde que les fantômes du brouillard sur les combles ; ou, perdu au haut de la tour, il se penche en dehors, pour voir au-dessous passer la foule.

Parfois, l'on est tenté de croire que plus grand est le poète, et plus il est réaliste ; mais ce n'est aussi qu'un mot. Il arrive que la plupart des poètes ne peuvent pas être vrais, et que la plupart des réalistes n'ont pas de poésie. C'est pourquoi le poète tragique est si rare. Il le sera de plus en plus : parce que la vie, de plus en plus est laide, commune, de moins en moins héroïque. On peut passer sur l'obstacle : plus fréquent, toutefois, et plus abrupt, il se fait plus difficile. Peut-être, même en France, même à Paris, faudra-t-il bientôt au poète

tragique le même don étrange de vision qu'à Christiania ou à Londres. Après tout, c'est une maladie. Mais quoi? Au delà d'un certain point, il faut être pris pour le malade qu'on est, ou convenir qu'on ne peut même plus être malade.

Qui nous fera la vie belle? Qui nous rendra la lumière? Ibsen est digne des Grecs, sans en presque rien tenir, en ce qu'il cherche la lumière au fond même de l'ombre, et un air de beauté dans ce miroir de toute laideur, — la vie réelle. Des idées passionnées, voilà sa ressource et en quelque sorte son Olympe. Il les jette les unes contre les autres; et presque toujours il condamne la plus noble et la plus pure. Il la frappe en l'aimant. Il la sacrifie à ce qu'il méprise et qu'il déteste. Par là, cette misérable vie de petits bourgeois dans les villages populaires se fait belle. Ibsen a la poésie de la défaite, et les beautés austères de la mort. Aussi bien c'est la mort, la vieille nourrice de la beauté tragique. Les Grecs ne cessent pas de tuer : comme les enfants, ils cultivent l'épouvante. Dans la mort, nous cultivons la douleur. Quel abîme de différence.

Je trouve Ibsen bien plus beau et plus poète dans ses tragédies bourgeoises que dans ses drames antiques ou ses poèmes. C'est qu'il rêve avec plus de force. Il fallait un rêve ardent pour donner la vie aux idées de ces petites gens, presque tous mornes, bouffons, plats et bas sur pattes. Les idées ne vivent que passionnées ; et ces petites gens n'ont pas de passions. Bon gré mal gré, le génie d'Ibsen leur en inculque : telle est l'opération du rêve. Le grand poète est celui qui peut dire : « Mon rêve est plus vrai que votre vérité. C'est une vérité qui dure. » Quel créateur n'a pas l'appétit de la durée,

et de prolonger son œuvre dans le temps ? Le rêve médite profondément la vie ; la réalité en sort plus réelle. Il était fatal qu'Ibsen devînt son propre sujet de drame ; il en a fait son chef d'œuvre, l'ayant pris d'une âme si forte et d'un geste si libre. Quand il n'était encore que peintre réaliste, (1) il n'avait pas rendu la vie à la réalité ; et quand il n'était que poète, (2) la force durable de ce qui vit lui échappait encore. Puis le jour est venu où, de la vision, il a fait naître les types, ces êtres plus vivants que les vivants. Le don suprême est celui-là. Le poète ajoute alors visiblement à la nature. A la fin, il a tiré du rêve sa propre image ; comment aurait-il pu consentir à l'y laisser ? C'était le moins qu'il se créât lui-même.

La scène est un lieu misérable et sublime, où l'esprit de l'homme invite à la beauté de vivre sa pensée propre et la chaude guenille des comédiens. Ibsen n'oublie pas à qui il a affaire. En général, il ne cherche point la beauté dans l'action ; les événements de son drame sont d'une espèce assez vulgaire ; il présente une image grossière des faits ; une allégorie matérielle figure le sens caché : un canard blessé, un poulailler sous les toits, un architecte qui tombe de son échafaudage, il n'en faut pas plus pour vêtir de chair les idées les plus complexes et une passion héroïque. Ce mystère grossier lui suffit, parce qu'il doit suffire au public et aux acteurs de la comédie. En eux, et peut-être en lui-même, Ibsen dédaigne insolemment sa matière. Il réserve sa puissance

---

(1) Cf. *la Comédie de l'Amour*, 1869 ; *l'Union des Jeunes*, 1869 ; *les Soutiens de la Société*, 1877.

(2) Cf. *Brand*, 1866 ; *Empereur et Galiléen*, 1869-1873.

et sa poésie aux sentiments que les idées engendrent. Sa manière propre est de rendre les faits vulgaires capables de son idée, qui est toujours rare et forte. Le théâtre d'Ibsen n'a qu'un intérêt assez médiocre, si l'on s'en tient à la péripétie : la vie puissante est au dedans. Rien n'est plus décevant pour la foule, elle va droit aux faits et ne se soucie pas du reste ; elle ne sait plus à quoi s'en prendre, car le caprice même de l'auteur est sans éclat, et pourtant elle soupçonne une beauté secrète ; elle pressent ce qu'on lui cache, une force admirable et même une fantaisie profonde dans la vérité ; et elle s'en irrite : Ibsen, cependant, l'a traitée comme il fallait, se bornant à lui rendre la matière qu'il en avait prise.

Vie. Exil.

La vie d'Ibsen est simple, sans événements, et ne prête pas à l'anecdote. Une vie pareille à beaucoup d'autres, la solitude exceptée. Mêlée d'abord à la vie de tout le monde, bientôt elle n'a plus rien de public. Une jeunesse pleine d'espoir, qui s'en va à la conquête du peuple. Une défaite qui ne ménage rien, ni l'orgueil, ni la conscience, ni les moyens nécessaires à la vie. Un âge mûr plein de travaux, qui naissent dans la retraite, et une vieillesse, riche en gloire et en biens solides. De bonne heure, une habitude prise pour toujours de ne plus rien donner de soi au public, que les œuvres de l'esprit.

La famille d'Ibsen est d'origine danoise. Établis en Norvège, les Ibsen se sont mariés dans le pays ; plusieurs femmes de la maison étaient pourtant des Allemandes. Il a eu de bons parents et la fortune mauvaise, à l'en-

trée de la vie. Sa famille était riche; elle a connu les revers et le malheur d'être pauvre. Il a perdu son père assez tôt : c'était un armateur hardi, un homme gai, vivant, et fait pour la victoire; il ne survécut pas à sa ruine. Ibsen a été élevé par sa mère, femme de grand sens et de vertu rigide. Il avait des frères et des sœurs; il se tenait à l'écart, et ne prenait aucune part à leurs jeux. Il passe pour avoir toujours haï les exercices du corps. Enfant, il était brusque, nerveux, brillant quelquefois, et le plus souvent taciturne. Jeune homme, il a dû gagner son pain, et le moyen de faire ses études. Il a tenu le pilon dans une pharmacie. Plus tard, à Christiania et à Bergen, il a écrit dans un journal révolutionnaire, et dirigé deux théâtres. Il a donc vécu dans les deux cercles de l'enfer dédiés au mensonge : toutefois, comme le mensonge est la première nature des comédiens, ils y sont bien plus sincères; et il s'en faut que le poison de mentir ait la même innocence dans les journalistes.

L'épreuve de la misère, bien ou mal, forme le caractère d'un homme. Il s'en fait plus sensible à la joie, qu'il appelle, et à la douleur ou la colère, qui ne le quittent plus. Il arrive que, pour avoir souffert trop tôt, un homme porte au fond de l'âme un sens de la souffrance, qui finit par créer les occasions de souffrir. Du reste, presque toutes les âmes puissantes sont douloureuses. Le plaisir de vivre n'est qu'un incident : il n'a pas de profondeur.

Ibsen a éprouvé le dégoût de n'être pas à son rang; son orgueil a grandi dans l'humiliation. Il a bien fait plus que de prendre ses grades; il a dû conquérir le droit d'y prétendre. C'est sans doute pourquoi il tient

beaucoup à son titre de docteur. (1) Il a cru dompter son pays et son temps, dans l'allégresse de la première victoire, quand le sentiment de sa force et l'ivresse de l'intelligence donnent au jeune homme cette confiance en soi et dans tout l'univers, qui est une folie d'amour. On s'aime tant d'être comme on est, qu'on croit avoir la même raison d'aimer les autres. Et peut-être les chérit-on, en effet; dans le bonheur qu'on a de les conquérir, on leur étend sa propre excellence; on s'assure de les convaincre; on ne doute pas d'eux, parce qu'il semble certain qu'ils se laissent gagner; et, comme on se sent plus haut qu'eux, on les aime davantage, on les bénit d'être assez bas pour se laisser élever. Pour eux, ils n'ont pas l'air d'en rien savoir; et l'on s'aperçoit enfin de leur indifférence. C'est le moment où elle tourne en hostilité. Tel est l'aveuglement de celui qui compte sur son intelligence, et qui lui prête une action décisive sur la vie des autres. Sans cesse, l'esprit d'un homme fonde une immense espérance sur le cœur des autres hommes; mais sans leur donner du sien. Les hommes, comme les chiens et les enfants, ont l'instinct de ceux qui les aiment. Il est bien vrai qu'une grande pensée ne juge pas nécessaire de mieux faire pour le genre humain que pour elle-même. L'intelligence seule repousse avec dédain l'idée du sacrifice : or, la plupart des vivants n'attend rien de l'homme supérieur, qu'une immolation ou des services.

Ibsen avait offert trois ou quatre pièces de théâtre à

(1) Il est gradué de Christiania, en date du 3 septembre 1850 : il avait vingt-deux ans et demi. Son diplôme porte la mention : *non contemnendus*. Il a de bonnes notes en latin, en français, en religion, en histoire, en géométrie. Il a *mal* pour le grec et l'arithmétique.

son public : les unes n'eurent pas de succès ; les autres firent scandale. Il avait beau se défendre : il vit qu'il lui fallait demeurer obscur, ou perdre ses forces dans un combat misérable contre les sots et une nuée d'absurdes ennemis. Comment se résigner à une telle lutte, quand on ne voudrait même pas de la victoire à un tel prix ? — Que faire, d'ailleurs, contre tout un peuple injuste, quand on ne veut pas être le bateleur de ses pensées, ni servir la parade de son propre génie ? Valent-ils donc la peine qu'on cesse d'être libre ? Ils haïssent jusqu'à la beauté, jusqu'à la liberté que l'on rêve pour eux. Bien pis, ils ne sont pas en état de les comprendre. A quoi bon tant d'efforts inutiles ? Ne meurt-on pas de faim aussi aisément partout ? — Le plus intelligent des poètes devait en être le plus amer et le plus dur. A près de quarante ans, il s'est vu aussi pauvre, aussi seul et sans joie dans toute sa richesse pensante que, trente années plus tôt, l'avait été son père, le soir de la ruine. Il a fait comme Dante et le prophète : il est sorti de la ville ; il a pris la route de l'exil, secouant la poussière de ses sandales sur son peuple, et, d'abord, sur ses amis.

Il a connu la faim, le mépris des plus forts et du public. Comme il a beaucoup aimé la victoire, et le rêve de la puissance, il a beaucoup souffert de la défaite, et il en a ressenti l'outrage. Il y a pris une haute idée de son génie, ayant mesuré à quoi le génie condamne. Quand il s'exile, il ne laisse dans son pays que l'amertume d'une vie détruite. (1)

---

(1) Ibsen n'a pas quitté la Norvège avant 1864. Il est à Rome en 1866 ; à Ischia en 1867. Il vit quatre ans en Italie, et la plupart du temps à Rome même. On l'y retrouve plusieurs fois de 1870 à 1880 ;

Depuis près de trente ans, il n'avait pas cessé d'errer, vivant en Italie et en Allemagne, tantôt à Ischia, tantôt à Munich, et le plus souvent à Rome. Il quitta Rome, comme les Italiens y entrèrent. « On vient de nous enlever Rome, à nous autres hommes, écrivait-il, pour la livrer aux faiseurs de politique. Où aller maintenant? Rome était le seul lieu où vivre en Europe, le seul où l'on eût la vraie liberté, qui échappât à la tyrannie des libertés publiques. » (1) Quand la troupe des Meiningen eut commencé de le rendre célèbre, il fut loué dans son pays; il y fit d'abord quelques courtes visites; puis, l'Europe ne lui parut plus valoir beaucoup mieux que la Norvège. Il y rentra donc, en 1891, pour ne plus la quitter. Il allait avoir soixante-cinq ans. Il faut bien mourir quelque part. Et s'y prendre un peu à l'avance. Ainsi l'on prend ses quartiers d'angoisse.

Secrets de la puissance

Ibsen paraît avoir passé cinquante ans de sa vie à nourrir la force de son grand âge. Il n'y a peut-être pas un autre poète qui n'ait vu tout son génie que dans la vieillesse. Coup sur coup, Ibsen sexagénaire a donné ses chefs-d'œuvre : d'abord, un drame chaque année; puis, tous les deux ans. Pendant vingt années ce fut sa règle. Sans doute, il avait autrefois conçu et à demi créé ce qu'il mettait alors au monde. Quoi qu'il en soit, on aime à se faire d'Ibsen l'idée d'un vieil homme puis-

---

il s'est arrêté aussi à Naples et à Sorrente. De cinquante à soixante ans, il a surtout vécu à Dresde et à Munich. Il doit ses premières victoires aux théâtres allemands.

(1) Lettre à M. G. Brandès.

sant. Du reste, quel homme vraiment grand n'est pas plus beau dans son âge mûr, et la vieillesse? — On dirait même qu'il y est plus robuste, et que l'âme n'a toute sa force qu'après cinquante ans.

J'imagine le véritable Ibsen, l'homme secret, celui qui cache son cœur, sous les traits les plus violents et les plus rares, comme le Vieux de la Montagne aux Idées. Lui aussi, il a sa troupe de disciples, qu'il enivre de doctrine, et qu'il envoie méfaire ailleurs et, Dieu soit loué, s'y faire pendre.

Si l'on regarde au fond de ce solitaire, sous une triple cuirasse de froideur indulgente, d'ordre poussé jusqu'aux minuties, et de politesse, il y a, d'abord, l'amour ardent de la vie, et l'instinct de la domination. Ces deux passions s'assemblent, comme le tenon et la mortaise. Un appétit insatiable de la vérité tantôt s'y oppose et tantôt y sert de levier. En ce sens, et pour qui veut la puissance, la vie n'est pas toujours ce qu'on a de plus cher. La liberté n'est qu'une belle raison, et la volonté dominatrice la donne à tous ceux qu'elle veut dominer. Agir en liberté, c'est ce qui vaut le mieux; mais autant dire : agir selon son bon plaisir; fais ce qui te plaît le mieux, à la condition que ce soit l'œuvre à quoi tu es le mieux fait toi-même. Et, par conséquent, si le désir de la fuite est si joyeux en toi, petite fille, écrase en traîneau ton vieux père sur la route : il n'en saura rien, ni toi non plus; la nuit est belle; la neige est solide; la glace est bonne; tu glisses à toute vitesse et tu passes. Les hommes non communs agissent hors du commun ordre, et n'ont pas besoin de raisons. Trahir une grande force, c'est le plus grand crime. Il faut donc vouloir, il faut oser être soi-même. Quiconque doute de soi n'est pas digne

de se faire croire. Le doute est la faiblesse même. Croire à sa propre vérité, pour que les autres y croient ; et de même à son droit, à son autorité, à sa force. Qui a une œuvre à faire ne doit s'arrêter à rien. La force et la volonté du plus fort imposent à la foule ce qu'elle ne peut jamais comprendre. Font partie de la foule tous ceux qui ne servent pas, corps et âme, à l'œuvre proposée. Nul lien avec les autres : rien n'est plus amer que de n'être pas compris ; mais l'essentiel n'est pas qu'on me comprenne : c'est qu'on m'aide. Si mon ami ne croit pas en moi, je n'ai que faire de mon ami ; je n'ai plus besoin de lui; il m'importune ; et qu'il n'invoque pas sa vérité contre ma vérité : je n'en connais qu'une, — la mienne ; que la sienne s'y ajuste : savoir tromper, c'est en quoi l'amitié consiste. Sur le point de céder aux femmes, il faut savoir se soustraire à leur fatale mollesse, et fuir Capoue. Leur éternelle exigence, leur requête d'amour est le piège où trébuchent les meilleurs hommes. Pour elles, rien au monde ne prévaut sur les droits du cœur ; et non pas même du cœur, comme l'entend un homme, — mais de leur cœur. Tout ne compte à leurs yeux qu'au regard de la famille ; tandis que l'homme, fait pour dominer, ne se soucie point de toutes ces affaires domestiques, et dit de son propre fils : il est un étranger pour moi, je suis un étranger pour lui. Qu'on soit d'abord à l'abri de ces molles influences, de cette pluie patiente qui vient à bout du granit. Les femmes nous gâtent l'existence ; elles nous font perdre de notre prise sur le monde ; elles brisent nos destinées ; elles nous dérobent la victoire : telle est la sentence d'un grand vaincu, qui aurait pu vaincre.

Un tel homme est presque toujours seul. Là-haut,

dans sa chambre, il va et vient comme un loup malade. Et, quand il sort, s'il lui arrive de se mêler à la foule, il ne rencontre que les symboles du deuil, de la défaite et de la mort. Même si elle connaît le succès, on étouffe dans cette vie. On ne peut plaindre celui qui ne veut pas être plaint; peut-être on l'envie. Mais lui, qui ose tout d'abord, n'a pas l'âme si dure qu'il ne souffre; car la passion du pouvoir trompe toujours : qui, aimant la puissance, sera rassasié de puissance? On a, près de soi, pour compagne de lit, la seule force toute-puissante, la garde-malade voilée qui veille même les mieux portants: la mort. Voilà pourquoi cet homme n'aime pas la campagne. La ville emporte tout dans une rumeur de mouvement. A la campagne, on ne s'abuse plus guère: à cause de ce terrible silence. On y entend marcher le temps. On y écoute tomber ses pensées; et c'est entre les mains de la mort que coule tout ce sable. Cinquante ans, cinquante minutes au sablier.

Ibsen n'est pas aimé, on l'admire. Il ne sera jamais cher qu'aux puissants qui sont tristes; et à ceux qui voient le monde dans la lumière étrange du crépuscule, sans être sûrs de ne pas faire un songe à la fois trop frêle et trop solide, terrible et bouffon, odieux et pitoyable.

Avant d'en venir là, Ibsen a eu tant de confiance et d'orgueil qu'ils suffisaient à beaucoup de bonheur encore. L'homme de foi n'est jamais tout à fait mort en lui. Il s'est reconnu pessimiste en ce qu'il ne croit pas à la durée éternelle d'un idéal, quel qu'il soit; mais optimiste en ce qu'il croit possible de faire succéder un idéal à un autre, en s'élevant même de ce qui est moins parfait à ce qui l'est le plus. Jusqu'en ses derniers

temps, Ibsen n'a jamais été sans un idéal ou deux, ou même trois. (1) C'est plus tard qu'il a vu qu'on ne les trouve pas si aisément; et qu'ayant perdu cette lumière, il n'y a plus qu'à s'en aller dans la nuit noire.

Il n'y a point de pensée si amère, ni de vie si désenchantée qui ne fassent encore à l'homme des promesses admirables, s'il garde intacte la foi à sa propre vertu, et l'espoir d'y faire parvenir le monde par les voies de la pureté morale. La conscience d'être pur est à l'âme ce qu'une source d'eau, ouverte au flanc d'un glacier, est au voyageur épuisé de soif et de fatigue, par un midi d'été, au cours d'une ascension dans les Alpes. La pureté morale fait l'âme vigoureuse et libre; elle appelle son désir « un bain purifiant ». L'homme alors ne doute pas de lui-même. Bien loin d'être incurable en secret, il porte le remède aux autres; s'il se plaint, c'est de ne pouvoir faire tout le bien qu'il voulait; au total, telle est son espérance qu'il lui faut seulement être libre d'agir pour être sûr d'abonder en actions parfaites. Il se sent une vigueur irrésistible; il se trouve le plus près de son Dieu et de soi-même. La pureté morale suffit à tout. Il n'est bonheur qu'elle ne supplée. Ibsen en exil, tournant le dos à sa patrie, ne compte plus sur la victoire, et consent à s'en passer. De cœur altier comme il est, et d'âme impérieuse, il sait bien qu'il faut dire adieu à la fortune: peu importe. Que son cœur se pétrifie, au besoin; désormais, il est homme à se tirer

(1) Ibsen aime même beaucoup ce mot si vague et si froid. C'est un trait de sa génération. Les hommes qui ont eu de vingt à trente-cinq ans en 1848 ont fait un terrible abus de « l'idéal ». Mais on n'a pas souvent mieux à se mettre sous la dent. Et les hommes de cette époque avaient l'âme généreuse.

d'affaire ; il a fini sa vie de plaine, il s'est établi sur les hauteurs, « en liberté et devant Dieu ». (1) Il se croit sorti des passions et de leur guerre cruelle. Comme on doit s'y attendre avec les âmes pures, qui ne sont point saintes, l'orgueil est une forte puissance. La pureté morale fait ainsi une chaude matrice à l'amour-propre. Elle juge de bien haut tous ceux qui lui semblent moins dignes. Les purs, qui croient ne devoir qu'à soi toute leur pureté, n'ont aucune charité. Ils peuvent être durs, ils sont sans remords. Ils jouissent curieusement de mépriser les autres. « En bas, les autres, et à tâtons », dit Ibsen. Et même, s'il est trop haut pour eux, si tous les liens sont rompus entre lui et les autres, peut-être en souffre-t-il moins qu'en secret il ne s'en vante.

L'âme d'Ibsen a presque toujours été d'une pureté glaciale. Il est unique par là entre tous les poètes; car il n'ignore pas les passions : tant s'en faut, qu'il va bien au fond.

---

(1) Cf. *Sur les Hauteurs*, poème d'Ibsen, traduit par G. Bigault de Casanova.

III

IBSEN OU LE MOI

Les idées sont tragiques. Les idées sont émouvantes. Les idées sont pleines de passion. Les idées sont plus vivantes que la foule des hommes. Mais à une condition : que ce soient les idées d'un artiste, et qu'elles s'agitent dans un moi vivant. Faute de quoi, elles ne sont que science, et squelette comme la science. La vie des idées doit tout à celle de l'individu. Un art ne saurait pas vivre d'idées, seulement : il faut qu'un artiste y prodigue de sa vie propre, et donne vraiment le jour aux idées pour qu'elles soient vivantes.

La vie est le don propre de l'artiste. Il peut y avoir des poètes tant qu'on voudra, de belles idées, de nobles formes : la vie seule est la marque de l'art. Où il y a un homme vivant, il y a une œuvre d'art. Le don de la vie est infiniment au-dessus de tous les autres. Rien dans l'homme ne va plus haut : c'est qu'il n'y est pour rien, et proprement sa faculté divine.

La tristesse d'Ibsen est celle de l'idée vivante. Sa sombre humeur vient de ce qu'il met sa vie dans ce qu'il pense. C'est le plus pensant des poètes ; mais il

a bien plus que de l'intelligence; il respire la déception infinie de l'esprit qui comprend, et du cœur qui éprouve ce que l'esprit a compris. Il pourrait se réjouir, s'il n'était qu'un savant : il a bien démonté la machine; mais, en vertu de la vie que les idées lui ont prise, il demeure dans une tour de chagrin.

La plupart des auteurs logent au même étage que la plupart des hommes. Ils imitent ce qu'ils voient et ce qu'ils touchent; le fond leur échappe, qui est la vie. Je vois ici la pierre de touche à juger de l'imitation : qu'on prenne les termes mêmes de ce qu'on imite, on en est le maître si l'on y met la vie. Le commun des anarchistes se donne soi-même, et chacun de son côté, pour la règle du monde; le commun des auteurs peut aussi prétendre à mettre les idées sur le théâtre. Ils oublient qu'Ibsen en fait des êtres vivants. Il faut avoir l'étoffe : c'est le moi. Beaucoup l'invoquent, qui n'ont que du chiffon. Ibsen ne pousse pas sur la scène des comédiens grimés en idées. Il va des idées aux hommes qui les portent, ou que quelque fatalité y a soumis. Il crée du dedans au dehors, au lieu d'aller du dehors au dedans. Il s'intéresse moins à ce qu'on dit qu'à ceux qui le disent. Telle est la différence de la thèse et de la tragédie. Le plus intelligent des docteurs ne fera jamais un poète tragique.

Le nombre des personnes est infiniment petit. En art, l'individu, c'est le génie. Il serait assez juste d'accorder au grand artiste qu'il a seul droit à l'individu. Tous les autres doivent accepter l'ordre; et même tout leur mérite est de rester dans l'ordre, il me semble; car ils ne sont pas seuls, et leur vertu est de relation à l'ensemble.

C'est parce qu'on se croit quelqu'un qu'on se rebelle contre toutes choses. Je vois la révolte en tous, et je ne vois de moi presque en personne. Elle vient des idées abstraites, la folie de croire qu'on change le fond de la vie humaine, en bouleversant les formes. Cette niaiserie, d'où sortent beaucoup de révolutions, est odieuse à l'artiste : il ne s'y plaît qu'un peu de temps. Le lionceau n'a pas toutes les dents du lion.

Ibsen est né de la critique et d'une longue réflexion; il a eu le culte des idées; mais il ne s'y est pas tenu, — le seul poète qui soit parti des idées pour arriver à créer des hommes. Il a fait ce que Gœthe ne sut pas faire : c'est qu'il avait encore plus d'imagination que d'intelligence. Ibsen a donc été révolutionnaire; car la critique, c'est toujours à quelque degré la révolution, soit pour anticiper sur les temps, soit pour tâcher à les renvoyer en arrière. Mais il a bientôt connu qu'à une certaine hauteur on ne peut pas être de son parti, sans être aussi de l'autre : n'est-il pas étrange que cette élévation à la sagesse se détermine plus par le tempérament que par l'esprit ? La puissance morale d'Ibsen est celle même de son intelligence; et c'est où reparaît l'instinct : il n'absout pas souvent.

Le moi qui juge est impitoyable; il détruit tout ce qu'il touche. Rien ne trouve grâce devant lui, que le songe de la vie.

Vie des idées

Une vue tragique de l'univers, voilà donc la forme où les idées s'animent. L'empire de la douleur est livré aux passions. Seules, les passions fécondent l'intelligence du poète ; et c'est aux passions seulement que les idées

empruntent la vie. L'idée est à l'image de l'homme qui pense. Il ne s'agit point de science, certes; mais de ce qui lui est si infiniment supérieur, notre raison d'être, ici-bas et sur l'heure.

La religion est un art de vivre; la science en est une parodie. La science ne peut passer le seuil; l'art est au centre de la demeure, comme le cœur. La science ne connaît pas le temps, ni les espaces en nombre infini. L'art est un connaisseur très fin de l'âme, de ses temps, et de ses espaces en nombre infini. Le palais de l'artiste repose sur un acte de foi. L'artiste connaît l'éternelle illusion; et il fait semblant de compter sans elle. Il s'enivre de cette feinte surhumaine; il construit pour l'éternité des demeures qu'il sait lui-même faites de fumée, et fondées sur le rêve. L'art est tout humain; et la science est inhumaine.

Voilà en quoi une idée, à moins d'être vivante, n'est pas un objet d'art. Sinon la vie, rien ne nous importe, malheureux que nous sommes. Le premier homme, en quête de Dieu, est un artiste. La recherche de la vie a fait la religion, et non pas la crainte de la mort. Il n'est pas un seul homme qui n'ait besoin de Dieu pour vivre. Et qu'importe s'il est possible de s'en passer aux seuls esprits? — Mais que m'importe l'esprit? Je vis de vie, et je suis affamé d'être. La séduction de l'esprit est l'attrait irrésistible qui me pousse à ma perte. Que j'y aille donc, puisque je ne puis faire autrement; mais qu'à tout le moins je n'ignore pas où je me précipite; que je ne me vante pas de courir à une vie plus ample ou plus vraie, quand je descends au contraire la pente du désespoir, et d'une mort très profonde.

A moins de la religion, il n'y a que l'art seul qui per-

mette de vivre. Je parle pour ceux qui ont un cœur vivant; non pas pour ces estomacs faciles, qui se nourrissent de papier et s'engraissent de formules. Quel artiste désormais ne se verra point enfermé dans la souffrance, comme dans une cellule, au centre de l'univers?

Je souffre, donc je suis : tel est le principe de l'artiste. La vie et la douleur sont les deux termes de l'être. Toutes mes idées sont vivantes et passionnées; en elles, c'est la douleur qui met le signe. Si elles ne sont désespérées, et chaudes comme la vie même, que me font les idées? — L'homme qui vit avec force n'a que faire des idées mortes, ce gibier de savant.

Façons d'être

Le Nord vaut peut-être mieux pour la morale. Mais le Midi vaut mieux pour la vie.

C'est dans le Nord que l'art est un œuf d'aigle couvé par des canes. La Réforme a décidément assis la morale dans le trône du souverain. Il est curieux que, pour mieux repousser l'autorité du pontife romain, les peuples du Nord se soient soumis à une foule de papes de village. La tyrannie des principes paraît peut-être moins pesante, parce qu'elle est anonyme; mais enfin Léon X n'avait pas si tort quand il ne voyait dans la querelle de Luther avec les légats de Rome qu'une dispute de moines : le Nord tout entier, depuis, s'est fait théologien.

La théologie des laïcs enferme les mœurs dans une étroite prison de préjugés et de pratiques. La stricte morale qui condamne toujours, et toujours par principe,

telle est la redoutable puissance qui, pendant trois siècles, a réglé la vie dans les petites villes du Nord. Car la théologie des laïcs, c'est la morale.

On peut voir dans Ibsen l'ennui, l'esclavage, la misère de cœur qui s'ensuivent. Il n'y a pas trente ans, la plupart des villes scandinaves vivaient courbées sous le joug. Le pasteur, l'avis du pasteur, les bonnes œuvres du pasteur, la société des dames ouailles du pasteur, voilà une église impitoyable, qui ne connaît que des fidèles soumis ou des hérétiques : église dans une grange, où, au moindre signe d'indépendance, l'enfer est toujours prêt à flamber l'indépendant. Nul égard aux passions ; et même la violence d'un cœur sincère y est plus abominable que les crimes où il s'égare : le scandale est le péché sans rémission. Il faut rougir d'être soi-même, ou le cacher. Il faut avoir honte de sentir comme l'on sent ; mais bien plus de le montrer. Dans ces pays, que l'on prétend si libres, la moindre liberté du cœur est scandaleuse ; et le bonheur que l'on ose goûter à la source, qu'on n'a pas eu honte de découvrir soi-même loin de la fontaine commune, ce bonheur est cynique. Les meilleurs sont austères et froids, se faisant de pierre. Là, l'hypocrisie est une forme très pure de la vertu sociale. De même que l'on doit porter le costume de tout le monde, chacun a ses gants d'hypocrite vis-à-vis de tous les autres, et jusque dans son lit. Ainsi l'exige l'autorité d'une église laïque, fondée sur l'horreur du scandale.

Dans la moindre ville de France ou d'Italie, soumise au pire podestat ou au plus fanatique des moines, il y a toujours eu plus de liberté véritable que dans ces pays du Nord, où est né, dit-on, le premier homme libre. Comme si la liberté consistait, d'abord, à voter l'impôt

à deux cents lieues loin de son âtre, ou à dire ses prières dans le patois de son canton ! La meilleure prière est celle que l'esprit n'entend pas, mais que son Dieu entend. Qu'on ne cherche point la preuve de la liberté dans les chartes, mais qu'on la trouve où elle est, — dans les mœurs. On devrait s'aviser que l'art mesure le niveau des peuples libres; à peine si, depuis cent ans, le Nord n'est plus à l'étiage.

La force des grands artistes, dans le Nord, se marque à leur révolte. Dans le Midi, plus souvent à leur harmonie finale. Se tirer d'entre la foule des intrigants, des bavards et des faux artistes, voilà pour ceux-ci en quoi consiste la lutte. Mais, pour ceux-là, il leur faut sortir d'un marécage moral, où la liberté d'âme trouble toutes les habitudes d'un peuple qui se croit libre, parce qu'il est asservi à ses propres principes.

On ne comprend guère Ibsen, ni sa manie d'en appeler sans cesse aux Vikings, si on ne se le représente pas nageant à grandes brasses, seul, dans son fjord aux eaux croupies, où tout le monde, autour de lui, dort debout, enfoncé jusqu'aux narines. Ibsen n'atteint la rive que pour abattre le premier tronc venu, s'y tailler un canot, et mettre à la voile. Là-dessus, il pousse vers la mer libre. Il crie à son peuple, furieux qu'on le tire du noir sommeil : « Debout ! Qu'il vous souvienne des Vikings ! Assez dormi dans la vase ! Réveillez-vous : il n'est que temps ; vous n'avez que trop vécu en carrassins, sous le varech et le sable. » Pendant plus de trente ans, on lui répond par des injures, et on le traite de pirate. Puis, vient un jour, peut-être plus morne que les autres, où tout le monde, barbotant dans le marais, sous les yeux d'Ibsen, se vante d'être pirate comme lui.

Car telle est l'issue fatale : quand le joug est secoué, presque toujours on doute qu'il en aille mieux pour ceux qui l'ont porté. Il n'est pas bon qu'il leur pèse ; et parfois il est pis qu'ils en soient délivrés. Que reste-t-il ? La vérité toute nue. Cependant, la vérité nue n'est qu'une allégorie, et sans doute elle est belle sous les mains d'un grand peintre ; pour l'ordinaire, il n'y a que des hommes nus : des singes.

Le Viking, avec un sens profond de la vie, ne rêve point de fonder son royaume sur la terre natale. Tous ces pirates ont les yeux fixés sur le Midi. Le pays de la joie et de la lumière, c'est le pays de tous leurs songes : là, il doit être possible d'affronter la vérité nue. Ibsen, le Viking de l'art, ne rêve aussi que du Midi ; mais peut-être ne met-il la joie et la liberté dans la terre des dieux que pour reculer la perspective. Les pommes d'or sont celles qui ne viennent pas dans mon verger. Si le Midi était plus proche, l'illusion ne serait pas si facile. Ibsen aussi a vécu à Rome et en Italie ; il n'a pourtant pas continué d'y vivre. Les gens du Nord ne bavardent peut-être tant de l'idéal que grâce à l'espérance, nourrie parfois plus de vingt ou trente ans, d'enfin passer l'hiver au soleil.

La lumière du Midi, elle aussi, n'est qu'un rêve. Là-bas, la vie est plus facile. Le malheur veut que les cœurs profonds s'ennuient de la facilité. Ils la désirent, « parce que le désir passe en tout le contentement ; » mais, la rive touchée, la contrée n'est plus si belle. Je suis dans la brume du Nord : qu'on me donne le Midi, et la joie du soleil. Mais, si je les avais, je les fuirais. Dans la pleine lumière, c'est la pleine horreur du destin et de l'homme. On ne va là-bas que

pour en revenir, il me semble. On le voit assez bien dans cet air de vieux maître à mépriser, où Ibsen a pris sa retraite de pirate : c'est l'habit d'un docteur allemand, et même le dos d'un piétiste; mais ce n'en est pas la bonhomie grasse, ni la suprême satisfaction d'être docteur allemand. Dans l'Ibsen, une des faces, en secret, s'amuse de l'autre, avec un sérieux terrible. S'il n'était pas si timide dans la rue, on lui sentirait une affreuse amertume : le miel de la politesse, il en est oint, et les mouches s'y laissent prendre. Un vieux Viking, oui, et bien hardi, — mais qui a coulé son canot.

Figure

Une grosse tête sur un petit corps; et, face d'un large crâne, une figure ronde qui fait centre à une auréole, une forêt touffue de barbe et de cheveux; elle semble y disparaître; c'est le trait qui domine dans tous les portraits et dans les caricatures. Jeune, il était plein de verve, prompt, homme à caprices et aux nerfs violents; tantôt enthousiaste et tantôt taciturne, rêveur, à l'écart. Il semblait étranger aux gens de son pays : souple, vif, brusque, de teint plus que brun, couleur de bronze, les cheveux noirs, il n'avait point la haute taille, la chair rose, et le poil blond des Scandinaves : (1) tout ce que Bjoernson représente, au naturel, sans parler de l'air doctoral, de la tête carrée, et du maintien qui hésite entre le professeur de théologie et le médecin.

A quarante ans encore, Ibsen n'avait point cet air de

(1) « Mince, un homme au teint de schiste, avec une large barbe, noire comme du charbon », c'est le portrait qu'en a fait Bjoernstjerne Bjoernson.

docteur, maître en toutes les sciences de l'amertume, qu'il a pris, depuis. Son plus beau portrait fait plutôt voir le visage d'un peintre : à un très haut degré, il a le caractère commun à toutes les figures de la génération de Quarante-Huit, — du moins, dans les plus illustres, qui n'ont point voulu fermer les yeux au spectacle du monde : c'est une expression forte et triste, sans lassitude; celle d'idéalistes revenus de tout, qui se sont retirés de l'action, où ils ont rêvé jusque-là, pour juger dans la veille le monde où ils n'agissent plus. Ils l'avouent : oui, ils ont rêvé dans l'action : ils vont, désormais, porter les vues dures et nettes de l'action dans leur propre rêve. Qui s'étonnerait que le trait dominant sur ces figures fût une forte tristesse ? — Comme l'acier ressemble à une matière tendre qui a la couleur du métal trempé, Ibsen à quarante ans rappelle le peintre Millet. Le front n'est point disproportionné au reste : il devait se découronner par le haut, et mettre en avant le haut crâne, en forme d'ouvrage avancé. Une masse épaisse de cheveux se mêle à la barbe abondante et carrée; au milieu du front rond et noble, il a l'épi; tout le visage dit la pleine marée des idées, mais d'idées qui n'ont pas noyé l'instinct ni les passions. L'imagination et la volonté parlent ici plus haut que l'intelligence; cependant, elles n'ont pas, à beaucoup près, la violence farouche, l'air de démence qui frappe dans Tolstoï au même âge. Trente ans plus tard c'est l'opposé : Ibsen a laissé en lui gagner le trouble; il est bien loin de respirer le même apaisement que Tolstoï.

De la jeunesse à l'âge mûr, en effet, la figure d'Ibsen a subi une inversion singulière. Les deux lignes

dominantes de ce visage ont troqué, l'une contre l'autre, l'expression qui leur était propre : les yeux parlent aujourd'hui pour la bouche muette; et la bouche serrée retient, désormais, le trait que lançaient autrefois, et qu'acéraient les yeux. Comme la vie même d'Ibsen, cette face s'est fermée peu à peu; comme il est passé des rêves à la vue plus proche du monde, et de l'espoir au mépris qui suit le désabus, son visage a passé de l'air ouvert au secret de la retraite, et de la hardiesse virile qui va au-devant des hommes à la propre défiance qui se défend. Ibsen cesse de combattre corps à corps, il est au coin de la scène, où la porte de sortie est pratiquée; de là, il frappe, il blesse, il ne combat plus. Et le voici dans sa vieillesse, qui a la physionomie redoutable de l'ombre, la façon habituelle aux oiseaux de nuit : il a de gros sourcils qui font auvent sur les yeux, pour en cacher la bénignité même; il a le retrait de la face et les broussailles effilées de la chouette.

Le vaste front, au haut de ce visage, se dresse en donjon, opposé à la vie; mais le mur reçoit les images. Sans avoir la masse abrupte d'une roche, ce bastion de la tête manifeste la force; ses assises volontaires sont rivées aux tempes par la barre puissante des sourcils. Ce front reçoit et garde : il n'absorbe pas les images; il les tire à soi et les force à suivre ses propres courbes. Certes, il leur imprime sa forme; ce n'est pas comme Tolstoï, qui n'offre qu'un miroir.

Ces yeux d'Ibsen, au milieu de sa vie, ont été très beaux : bien logés, ils regardent avec courage; ils vont au-devant de l'attaque; ils sont fermes, ils ne vacillent point; ils avaient une certitude qu'ils ont perdue, depuis.

Ils ont ce pli aux paupières, qui donne à l'ensemble le caractère d'une douceur inavouée; le sourcil est froncé, non parce qu'il menace, mais à cause de l'attention que les myopes portent sans le vouloir à tout ce qu'ils considèrent, dès qu'ils lèvent la tête. Le haut de cet œil fut d'un héros, prêt à la bataille. Tout le bas du visage, vers la bouche, sans être pacifique, sans tendresse, a eu beaucoup de bonne fermeté. La face n'a jamais été creusée, ni maigre, ni maladive. Elle est d'une honnêteté admirable. Un grand air de braver tranquillement l'opinion d'autrui; la foi en sa valeur propre et en son droit; un artiste dont les puissances sont encore plus voisines de l'instinct que des livres, et qui n'ont pas encore usé leur passion sous la lime des mots.

Depuis, le vieillard a grandi en pensée : il y a laissé de l'homme; l'amour passionné de la vérité s'est armé d'épines; jadis, l'âme la plus sincère, une bravoure si loyale de la pensée qu'elle va, dans le visage jeune, jusqu'à la suffisance. Cette figure a dépouillé sa fougue naïve, comme un ancien duvet; elle a perdu de sa force hardie, et de la confiance en soi; la même loyauté se recule, presque farouche, indomptable à la fois et timide; non pas flétrie, mais défiante et dégoûtée, elle se retranche derrière un rideau de brouillard. Au fond, une inébranlable résolution, sans ruse et sans faste, non pas sans ironie. Une volonté de fer pour résister, une âme d'acier fin dans un fourreau de glace; une action puissante, quand il agit; mais peu d'action. Beaucoup de douceur lointaine dans ces yeux qui rêvent et qui sont distraits, même quand ils écoutent; mais une douceur courte et sans emploi; peu de complaisance intérieure : il acquiesce à tout ce qu'on veut d'un mot, pour s'en

défaire, — d'un mot. Mais il dit « non » de toute sa force, au fond du cœur, et, immuable dans le refus, même quand il se dérobe, il refuse à jamais le consentement.

Il a toujours été très sensible au suffrage des femmes. Comme plusieurs hommes du même ordre, il en aime la société ; ou plutôt il se plaît dans leur compagnie, à la condition, sans doute, que ce soit à son heure. Il est coquet ; il a le soin de sa personne : on le voit lui-même dans un jeu de scène admirable, quand Borkmann aux aguets, de côté pour n'être pas surpris, sachant qu'on va entrer dans sa chambre, prend une petite glace à main, s'y mire, remet de l'ordre dans ses cheveux, rajuste sa cravate. Ibsen ne se distingue plus de ses héros : c'est toujours l'homme de soixante ans, à la forte charpente, nerveux et nourrissant sous la cendre le feu d'anciennes passions. Peut-être a-t-il aussi souffert près des femmes, comme d'autres grands artistes, de n'avoir pas ces avantages du corps, qui passent de si loin, près d'elles, tous les dons du génie. C'est pourquoi il tient à leur plaire ; c'est autant de pris sur elles si l'on s'entoure de celles qui nous ont plu. Le goût que l'on a pour les femmes est souvent le pis aller du goût qu'on voudrait qu'elles eussent pour nous. C'est une question si les esprits misanthropes ne sont pas les plus sensibles à la séduction des femmes ; et, dans le misanthrope, il y a le misogyne aussi ; mais le cœur se moque de la théorie. Un homme d'un certain ordre ne pardonne guère aux autres hommes ; et même l'indulgence pour tous est plus froide que la colère. Le même homme n'a point d'effort à faire pour sourire aux femmes. J'en sais, des plus perspicaces, au regard le plus aigu et le plus sévère,

que toute femme plaisante aisément désarme : la sévérité ne tient pas devant un joli visage, et l'œil le moins dupe veut être dupé par le charme rieur de la tendre jeunesse.

Comme Gœthe, Ibsen aurait aimé d'être peintre. Il travaille toujours seul; il ne confie jamais à personne ce qu'il fait; nul ne connaît rien de ses drames que publiés; il ne dicte pas et n'a point de scribe. Il copie ses œuvres de sa main, qui est grande, ronde, serrée, entièrement renversée à gauche, marchant à reculons enfin. Il aime les tableaux; et toujours maître de soi, sans boire trop, il boit très dur et sec.

Ce petit homme, au dos solide, les épaules larges et vénérables, marche à pas comptés. Le chapeau fortement planté sur la tête, la taille encore souple, l'allure élégante et ferme, les gants à la main, le pied maigre et haut dans un soulier fin, Ibsen s'avance dans la rue d'un air circonspect, cossu et mesuré. Qui le voit de dos le prend pour un vieillard de l'ancien temps, qui n'a peut-être pas renoncé à plaire. Aristocrate en tout, tout en lui est d'un vieil aristocrate. Il est distant; il est poli jusqu'à la minutie; et, à cause de l'extrême politesse, il n'est pas familier. Il déteste le laisser aller, le bruit, la poussière et les coups de coude. Il ne se persuade point qu'il y ait une grâce d'état pour rendre agréable la boue de la foule, et qu'on en soit moins crotté. Qu'il soit dans la rue ou dans un salon, il se sépare du monde par son seul aspect. Son air y suffit, même quand il ne se découvre pas, et qu'il ne montre point cette tête de diable à cheveux blancs, soudain sortie de la boîte, — ici, le corps vêtu de noir, l'habit correct d'un digne gentilhomme. La douceur de sa jolie

voix, le timbre presque féminin de son accent, l'agrément menu de ses gestes, tous les soins qu'il donne aux gens et qu'il prodigue aux femmes, ne dissimulent pas le retrait intérieur, ni le quant à soi farouche d'un cœur qui a pu se livrer, mais ne se livre plus. Le charme des yeux gris étonne, comme un secret qui ne se laisse pas surprendre. Le regard de ce vieil homme sombre est plein d'attention fugitive et de longue mélancolie; il a ses étincelles et un feu presque timide qui se dérobe; une estime désabusée, une claire tristesse qui méprise; il n'est tourné sans doute que sur soi: il est voilé le plus souvent : un soleil du Nord sous les brumes.

Il n'est besoin que de voir Ibsen en public, ou de lire un billet écrit de sa main, pour reconnaître la marque du pays, et l'empreinte de toute la race. On secoue le joug d'une religion et d'une morale ; on rejette pour le compte de tout le monde les habitudes séculaires d'une coutume et d'un ordre social. Mais, pour son propre compte et presque à son insu, on garde les modes d'un monde aboli, et l'on tient à ses façons. On fait la guerre à la loi de Luther, on en brise la contrainte ; mais on reste luthérien dans sa cravate ; la redingote raconte le bourgeois et sa manie d'être considérable ; l'on a en vain rompu avec les idées communes : toute cette révolution s'arrête au chapeau, et elle s'abrite même à jamais sous la coiffe que les pères ont portée, et qu'à son tour le fils porte.

Ibsen, le plus rebelle des esprits, est le plus correct des poètes, qui ne sont point, d'abord, hommes du monde. La correction est une forme de la droiture, après tout ; dans le Nord, elle supplée à l'élégance.

Tolstoï et Ibsen, différents presque en tout, l'Orient et

le Ponant de la révolte sociale, ne diffèrent en rien plus que par cette recherche de la forme correcte. Tolstoï la raille, la tourne âprement en ridicule, la méprise ; il est près d'y voir l'habit du grand mensonge. Ibsen, au contraire, y trouve une sauvegarde, une défense contre autrui : c'est qu'à la vérité, Tolstoï appelle à soi tous les hommes, tandis qu'Ibsen les écarte ; il ne veut avoir affaire qu'à leur seul entendement. Il n'agit que de loin, et caché ; Tolstoï, comme tous les esprits religieux, est un héros qui combat dans la pleine mêlée, une action vivante au milieu de la foule, bras et torse à nu, pour laisser tout leur jeu aux muscles.

Quel contraste, celui des dernières images, où l'on peut voir l'un et l'autre de ces deux hommes au soir de la vie ! Ces deux princes de l'art, en Europe, sont presque jumeaux, et le seront sans doute dans la tombe. Ibsen n'est l'aîné de Tolstoï que de quatre mois. (1)

Je les ai tous les deux sous les yeux, à près de soixante-quinze ans. Ibsen n'a-t-il pas bien l'allure d'un vieux médecin, savant illustre et dangereux, trop habile en chirurgie, récompensé par la fortune ? Certes, c'est là le docteur Ibsen, comme, dit-on, il veut toujours qu'on le nomme.

Tolstoï, si défait par sa dernière maladie, la main passée dans la ceinture de cuir qui serre sa blouse, une calotte ronde sur la tête, lève le front, à sa mode ordinaire. Il est debout dans la prairie, robuste et ferme encore des épaules, mais le poids du corps tombant sur

---

(1) Ibsen est né à Skien, au Sud de la Norvège, le 20 mars 1828. Tolstoï est né à Iasnaïa Poliana, au cœur de la Russie, le 10 septembre 1828 (28 août, vieux style).

les genoux fléchis. De larges, de grandes rides, un réseau de soucis et d'efforts passionnés, couvre d'une tempe à l'autre son front sec et anguleux comme d'une grille où l'invisible ennemi le retire de nous et déjà veut nous le dérober. Il est terriblement amaigri ; les os des pommettes percent les joues ; et, sous les sourcils broussailleux, plus que jamais les yeux se cachent, ces yeux toujours vifs, pâles, violents et doux, ces chasseurs d'images à l'éternel affût du bien et de la vie. Mais surtout, autant qu'un trait humain peut différer d'un autre, c'est la bouche de Tolstoï qui, de toutes les bouches, ressemble le moins à la bouche d'Ibsen. Il dresse le menton, avec la grande barbe blanche qui pousse en long comme une fougère sur un talus ; et les lèvres sont entr'ouvertes, d'une incomparable éloquence, d'une tendresse inconnue dans la souffrance, d'un appel miraculeux comme celui de la vérité en personne, à toute erreur et à toute misère. Et voici la bouche d'Ibsen, fermée avec résolution sur les secrets qu'elle ne veut pas dire : il n'y a point de tristesse sur ses lèvres, parce qu'une volonté puissante y respire : gare à l'arrêt qu'elles prononceront, celui du médecin qui ouvre les corps, qui tue pour guérir, qui prend la vie aux cheveux et la scalpe. A Tolstoï la figure du prophète, du patriarche, jusque sur le lit de douleur ; c'est un prophète d'une espèce moins secourable que je reconnais dans Ibsen : il sait, mais il n'aime pas ; et la science, en effet, est la prophétie des lieux où le soleil de la vie se couche.

IV

QUE LE MOI NE PEUT TENIR LA GAGEURE IDÉALISTE

Le climat et la douceur de vivre font les sceptiques. Je n'en vois de vrais qu'au Midi. Le dur ennui pèse sur l'âme du Nord, quand elle doute ou qu'elle nie. Il n'est point de parfait sceptique : la sensation ne doute pas; sentir, sur le moment, c'est croire. On ne doute qu'ensuite : l'heureux railleur du Midi ne souffre point de la contradiction; car, tandis qu'il sent, il jouit. Le Nord, soufflant contre l'enclume, le lourd marteau au poing, se forge des rêves. Il donne moins aux sensations qu'à l'esprit. Il ne sort d'une prison que pour entrer dans une autre. Il lui faut ajouter foi aux raisons qu'il invente. L'esprit n'est tout libre que s'il entreprend contre la vie. Une telle entreprise ne peut pas se poursuivre longtemps; on s'y met et on la quitte, pour y revenir et la laisser encore. Dans sa pleine liberté, l'esprit est pareil à cet insecte stupide qui passe la moitié de son existence à filer un cocon, et l'autre moitié à le détruire.

Dirai-je que le sérieux donne une force mortelle aux

poisons de l'esprit? Il les porte à ce titre où ils sont foudroyants. Il vaudrait mieux que les esprits libres, et avides de l'être sans limites, prissent parti contre la morale : ils sont bien plus pervers par le bien qu'ils veulent faire que par le mal qu'ils font. Les esprits libres, qui préfèrent à tout le plaisir de s'exercer, machines à penser qui s'absorbent dans leur mouvement, quand ils tiennent obstinément à la morale, font fi de la vie. Il serait bien plus sage qu'ils fassent fi de la morale.

Les professeurs de morale n'ont pas l'autorité. Et plus ils se fondent sur la raison, plus ils décrient la raison. Ce sont des prêtres sans dieu et sans église : qui les croira? Leur tempérament fait leur seul principe; le tempérament contraire le nie, avec le même droit. C'est la morale qui envenime l'anarchie, parce qu'elle la fait passer dans la pratique. A Athènes, à Florence, même à Paris, personne ne croit les sceptiques; ils ne s'en croient pas eux-mêmes; on les voit jouir de la vie au soleil. Mais, dans le Nord, la gravité, la propre pureté distille son poison dans l'épais contentement de la vertu. La morale paraît toujours croyable, et prête son air à tout. Si l'esprit est le prince de l'anarchie, c'est qu'il se couronne de morale.

Plus rebelle à toute loi que personne, plus avide d'être libre et plus féru de morale, tel est Ibsen dans son fond. Mais il était trop artiste pour ne pas souffrir d'un tel désordre, il n'a pas dû pouvoir y respirer à l'aise; et il a mis dans l'art tout son instinct de l'ordre. Unique par là dans son pays, et d'un génie contraire à celui de sa race. Son théâtre se modèle sur le théâtre de la France et des Grecs. Il distribue ses brumes

comme les Grecs leur lumière, suivant un noble plan qui recherche la symétrie. Ses chimères ont un air de raison : la même logique les gouverne, qui règne, coûte que coûte, à Athènes et à Paris : celle du destin, dont les lois sont inflexibles. Mais, au lieu que, sur la scène classique, la fatalité pousse inexorablement à leur fin des hommes et des passions particulières, dans Ibsen, c'est plutôt sur le monde des idées qu'elle agit. Ici, la vie secrète et humiliée du monde intérieur; là-bas, la vie chaude et lumineuse, qui rayonne la splendeur en tous ses actes et la joie jusque dans la tragédie. Ce n'est peut-être pas qu'il y ait de beaux meurtres; mais c'est qu'à Athènes, les morts et les blessés, les assassins et les victimes, tous sont beaux à l'image de la mer au soleil, et des fleurs sur le rocher. Le Midi a les passions belles : il peut être réaliste. Le ciel donne à tout sa clarté, qui est un grand rêve. Qui va imaginer le Nord sans idées? Il sera odieux, d'une froide platitude. On reproche parfois à Ibsen de se traîner sur un chemin de plaine, morne et couvert de nuages bas : lui-même tient beaucoup à être réaliste; et, en effet, qui ne l'est pas n'est point artiste ; mais ne l'est pas beaucoup plus, qui l'est seulement. Ibsen a créé des formes vivantes; elles n'ont de beauté que grâce aux idées dont elles sont pleines ; dans leur ardeur, elles sauvent la misère de ce théâtre, car il a grand besoin d'être sauvé.

La France, la Grèce, Shakspere ont les rois, les héros et les dieux ; les passions y sont des princesses dans la pleine lumière ; cette illumination pare les moindres hommes d'un prestige royal. Ibsen n'a que ses petits bourgeois, leur lourde contrainte, et les in-

trigues de petite ville. Il n'est pourtant de vrai drame que l'héroïque. Mais Ibsen a ses idées, ses fortes idées, et il en charge ses petites gens jusqu'à les en accabler, par là vraiment poète. C'est aussi l'immense différence qui sépare son théâtre du théâtre moderne à Paris et dans toute l'Europe, qui ne vit que de Paris. Ailleurs, sous l'habit du petit bourgeois, on ne trouve rien que de médiocre ; et les actions des cœurs corrompus ne sont pas moins médiocres que les autres. Le drame d'Ibsen est héroïque par le dedans. Cette grandeur est originale. Ibsen a même un reflet de Shakspere, tant il fait faire aux idées en apparence les plus humbles, des rêves étranges, (1) cruels, contre la vie, et parfois d'une pureté sublime. Souvent, Ibsen accomplit ce que Gœthe a mal tenté dans son théâtre : Gœthe sent, en ancien, bien mieux qu'Ibsen ; mais Ibsen en connaît l'ordre et le ressort mieux que lui, et il est plus dramatique.

Art d'Ibsen

La beauté de la forme est un effet de l'ordre ; la recherche de l'ordre, un effort à sortir de l'anarchie : c'est en quoi l'artiste, quelque anarchie qu'il professe, est le contraire d'un anarchiste, dès qu'il est maître en son art. L'ordre entier de la Cité ne vaut rien ; tout doit être détruit, soit. Mais, pour avoir foi en soi-même et à l'ordre futur, il faut donner un vivant exemple : l'art est un bel ordre, n'en fût-il plus au monde.

Si la forme d'Ibsen est souvent parfaite, c'est que

(1) Le cauchemar du soleil, dans *les Revenants*. La forêt dans un grenier, du *Canard sauvage*. La tour de la maison, dans *Solness*. La mort sur la neige, de *Jean-Gabriel Borkmann*.

personne, hors de France, n'a plus aimé l'ordre. Elle est brève, aiguisée et dense; elle a des arêtes coupantes, à l'antique. L'action du drame peut être lente, çà et là, elle n'en est pas moins précipitée sur la crise; et la crise, lourde d'idées, est un nœud d'énergie. Pour les grands faits de l'âme et les combats violents de l'esprit contre l'esprit, Ibsen a l'imagination la plus vaste. Son théâtre est le registre des révoltes morales. Le dialogue n'est pas tant vif que dru, aigu, tranchant; il est riche en mots pleins de sens, aux échos qui durent; d'ailleurs il les répète; il ne craint pas d'être monotone et morose. Il a peu de héros, et tous parents; mais on les distingue entre mille, et qui les a vus une fois les reconnaît partout. Ses types : deux ou trois hommes, deux ou trois femmes, à divers âges de la vie, simples et sans faste, mais de très haute mine, et bourrelés de conscience. Les comparses, beaucoup plus nombreux, semblent d'abord plus vivants que les héros, parce qu'ils portent une bien moindre charge de pensers et de preuves. Ce grand peintre de l'ombre a modelé les plus belles silhouettes. Le caractère des lieux, l'atmosphère du Nord, l'air de la petite ville, Ibsen les détermine avec une rigueur exquise, à la plus fine nuance près : car il en attend beaucoup, et que les personnes en soient, premièrement, déterminées elles-mêmes.

Ibsen laisse agir les idées : dans sa froideur de métal, l'idée excelle à carder la laine confuse des sentiments. Ce qu'il perd en action, il le gagne en analyse. La mécanique de l'âme a trouvé son maître. Ses héros sont des squelettes qui parlent d'une humanité puissante et morne : ils portent les noms de très grandes passions, qu'ils ne servent pas. Ibsen ne veut pas admettre qu'il

préfère les idées aux êtres vivants. Et il dit vrai ; c'est la vie qui fait son objet, comme il est naturel à tout artiste ; mais il est vrai aussi qu'il donne plus la vie aux idées qu'il ne prête des idées à la vie. Avant d'agir, ses héros discutent. Ils font pis : ils discernent tous leurs actes. Ils ont plus de conscience que de passions, et plus de principes même que d'actes. Or, l'automate parfait, au regard de la nature qui s'ignore, c'est l'intelligence qui se connaît. Cependant, il est rare qu'Ibsen veuille conclure, à moins qu'il n'en laisse le soin aux durs réquisitoires de la mort, l'inflexible procureur. Le trouble, qui est l'âme essentielle aux chefs-d'œuvre, enveloppe les plus beaux drames d'Ibsen ; tout se passe dans une demi-ombre. Le clair-obscur est propre à la vie de l'art mieux que toute lumière. Le spectacle du monde est une vision dans la brume, par un long crépuscule d'été ou par un jour de neige. La nuit est toujours présente : qu'est-ce que la clarté joyeuse ? — Un accident dans les ténèbres. Que le soleil est donc près de nous, au cours des heures grises ! un seul rayon suffit à un grand rêve.

Profondeurs morales

Ce barbare unique est épris de vérité comme le sable d'eau. En vain, il se détourne de la cité commune ; il ne croit plus à sa mission de bâtir ni de détruire ; il ne se mêle plus de prodiguer les oracles à une société pourrie : — il cherche la vérité pour lui-même. Sa robuste candeur est une force de l'art ; elle tient aussi à l'admirable simplicité que la France lui a apprise : comme il ose à peine donner dans quelques artifices, il finit par ne plus rien imaginer qui ne soit direct à sa

méditation intérieure. Pour admirer les dernières œuvres d'Ibsen, il ne faut que les lire en pensant à Ibsen. J'y vois un combat de toutes les heures contre la nuit. Combien cette lutte nous touche! Ibsen veut s'assurer quelque station prochaine dans l'horrible écoulement de toutes choses. N'est-ce pas atteindre ainsi la beauté? — Être beau, c'est être ce qui dure.

Comme le vol du pétrel qui descend dans le labour des vagues, sa pensée abrupte court au fond de ce qu'elle regarde; elle saisit la vérité, ou s'y précipite, et néglige tout le reste. Ibsen a faim du vrai. Il a beau désespérer : il fait comme s'il pouvait croire encore; il ne tombe dans l'abîme nul qu'après toute sorte de bonds et de sursauts. Il y est lancé de la plus haute cime. Au cours de ces routes suprêmes, tantôt un mirage de vérité l'éblouit; tantôt l'ombre proche l'accable; la vérité le ravit et l'abandonne avec dérision; de toutes façons, il ne veut contempler qu'elle : à ses yeux, elle n'est que la face pure et claire de la vie.

Les écumeurs de la mer ont laissé de leur vigueur au peuple de Norvège. Les Vikings et leur violence ont fait ce sang. Ils l'ont versé sur toute l'Europe; hardis et cruels, ils ont grandi dans la rapine et la contestation. On doit penser au sort étrange de cette race : ils n'ont commencé d'être chrétiens que dans l'église la plus froide; seuls, et presque sans avoir été catholiques, ils ont tout d'un coup passé d'Odin à la Bible. Séparés par le sol les uns des autres, pendant des siècles, chacun d'eux s'est formé de l'unique et lent dépôt de son âme sur soi. La neige, les monts, les vents et la nuit des pôles les ont réduits à la prison d'eux-mêmes. Il ne fallait rien moins pour abattre ces violents.

Quelle loi pouvait avoir raison de ces natures élémentaires, sinon la contrainte du devoir? — Pour eux, elle a toujours été sublime, comme pour cet autre d'une race parente, qui en a fait la religion des religions. Cette loi, où la splendeur du ciel étoilé se compare, si l'on en croit son prophète, a changé des êtres sans frein en des êtres muets. Ibsen en est issu, pour donner le spectacle tragique d'un homme qui soulève le poids de la race et des siècles à l'aide du levier même que la race et les siècles lui ont transmis : c'est une force longtemps asservie au devoir qui se sent rappelée violemment à la nature. Et, comme le ciel étoilé ne compte pas moins, pour qui peut le comprendre, que la terre où nous avons pied, il est inévitable que cet homme puissant lançât lui-même, l'une contre l'autre, les deux forces qui le partagent. Ibsen est venu à l'heure qu'il fallait; il est le poète du grand combat, sur une scène sans espérance. Sa sincérité est si naïve que ses plus terribles contradictions sont sans ironie. Mais combien cette folie de l'âme humaine, la conscience, ne semble-t-elle pas parler en lui plus haut que la nature? Même quand ce cher égoïsme, qui est en lui et où chaque moi puissant sait se reconnaître, repousse toute règle et méprise toute loi, il ne veut pas se rendre libre de cette loi qui vient des étoiles, et qui est glacée comme elles. Jamais on ne fut plus moral contre la morale. L'égoïsme d'Ibsen resplendit d'une pureté égale à la neige des cimes. La liberté suprême d'Ibsen est ce vent glacé qui souffle du pôle, et qui ranime la chaude pourriture des mœurs. Aigle sombre, qui hante les glaciers, il en porte l'air irrespiré, peut-être irrespirable, aux ruines qu'il vient visiter. Il fait planer au-dessus du mensonge

une idée du bien qui résiste à toute chute. Purifier les volontés, dit-il; donner la noblesse aux hommes. Un seul sentiment fait le charme inexprimable de la vie : la pureté de conscience. Le temps est passé où l'on pouvait oser n'importe quoi. Il faudrait être capable de vivre sans aucun idéal.

Si l'on demande pourquoi, il n'est que de répondre par le caractère de l'homme, où l'esprit lui-même a ses raisons ignorées de l'esprit. La haine du devoir, voilà la fin sans doute; mais ce n'est qu'une vue de la raison, dans sa fureur d'être désabusée, d'être vaincue et déprise. Dans le fait, Ibsen ne parvient jamais à oublier la morne chimère : elle est morte, et peut-être de son fait : mais il la voit, il la nourrit toujours.

Il est plus aisé à une grande âme de détruire la morale que de ne pas la suivre.

Tyrannie des atomes

Il faut l'avouer : plus qu'une autre, une pensée très pure est destructrice. Nul ne fait plus la guerre à la morale que l'homme le plus moral, quand il ne guerroie pas pour elle, ni une guerre plus dangereuse, parce qu'il sait le fort et le faible de sa victime, et, qu'en armant la sienne contre elle, il lui retire une force irréparable. Un tel homme peut faire le bien sans y croire. Mais, pour être fait par l'immense foule des hommes, le bien doit être cru. C'est une folie naïve à l'homme le plus libre de se flatter que sa liberté n'a point de danger pour la multitude. Je pense, contrairement à l'opinion des philosophes, que la vérité morale est l'objet le moins évident du monde, et le moins également réparti. La

conscience la plus pure, fondée sur le sens propre, peut n'avoir aucune force pour convaincre les autres, et les fournir d'exemples. Or, la plupart des hommes ne vit que d'exemples, et ne se gouverne que d'exemples. La foule imite, comme elle grouille ; il serait dommage qu'elle inventât. L'invention de la plus pure conscience peut tourner à une habitude de crimes, dans la foule qui imite. Les hommes sont comme les montres, qui se règlent sur le soleil ; mais le soleil n'est point du tout libre de changer ses voies, et de passer ou ne passer pas au méridien, selon qu'il le juge bon ou mauvais, et plus ou moins juste. Et déjà les bonnes montres sont rares, et il est difficile de les empêcher de varier. En matière de morale, l'autorité n'est pas de droit, elle est de fait. Qui regrette l'autorité est responsable du dénûment où il reste. La pureté de conscience n'est pas plus le partage de tous les hommes que les autres dons du cœur et de l'esprit. Tant vaut l'homme, tant vaut le sens propre ; et il est naturel que, le plus souvent, il ne vaille rien. Il faut laisser aux charlatans le soin de flagorner la nature humaine, et de la fournir en pilules propres à guérir tous les maux. Mais l'on sait bien que le mal est incurable, comme la mort. Il n'y a qu'une égalité entre tous les hommes ou presque tous : ils ont une inclination à peu près égale à obéir et à se laisser convaincre par ils ne savent quoi qui vaut mieux qu'eux, et qu'ils ont hérité de leurs pères. S'ils se mêlent de savoir quoi, non seulement ils n'obéissent plus ; ils perdent la faculté d'obéir, unique égalité qui leur soit réellement promise. Ibsen fait très bien, après tout, de croire selon lui ; mais la Norvège fera très mal de croire selon Ibsen. Et Ibsen lui-même l'a compris.

Dans l'âme de Pascal, il y avait une passion brûlante pour le bien. La haine du mal, le goût de la vérité, le mépris du mensonge et de l'imposture, l'horreur de toute impureté ne peut guère aller plus loin. Il serait beau, pourtant, que, de Pascal ôté Dieu et nommément l'Évangile, on fît le compte de ce qui reste. J'entends au compte de la morale. Et, quittant Pascal, dans l'homme, dans la Cité, dans l'univers?

Rien.

Quoi! Rien? — Rien, que les griffes, la gueule, les crocs et l'appétit terrible de la bête. C'est la guerre au couteau entre tous les êtres. Le nom de lutte pour la vie n'y ajoute rien que l'idée d'un dessein suprême, où tend l'effort de la nature: Mange-moi, ou je te mange, — pour te convaincre de mon droit à te manger: voilà le fait.

La liberté d'une grande conscience tourne à l'esclavage des moindres. Une grande conscience ne va contre la morale que par amour de la morale; ou, si l'on veut, de sa morale propre; mais, de cette conscience-là et de ses œuvres, la foule des moindres consciences ne retient que les coups qu'elle porte, et ne s'occupe jamais de la cause qui les fit porter. Les arguments d'un cœur puissant et libre sont toute la thèse des autres: et le grand cœur leur manque, qui seul n'est pas sophiste. Si le nouvel Ictinos de la morale demande qu'on rase les ruines du Parthénon, pour élever à la déesse un temple digne d'elle, la multitude des citoyens, que l'occasion fait architectes, n'y verra qu'un conseil véhément de renverser tout l'édifice: quand on aura passé la charrue sur l'Acropole, qui rebâtira le Parthénon?

Rien de ce qui se fonde n'a la force de ce qu'on

détruit. Surtout, quand on se sert de la parole, et qu'on sape dans l'esprit. Les idées ont une violence qui laisse loin derrière l'effet de la dynamite. Elles ont créé le fait, et le fait n'a qu'à les suivre, dans un monde aux vertèbres si molles. Le propre des idées est de détruire ; elles donnent un exemple fatal, qui doit être suivi. Rien ne se fonde donc sur le Moi seulement, à moins d'un miracle. Il ne s'agit pas de convaincre : qui persuade les sentiments ? La partie active de l'éloquence agit bien plus comme un pitre, sur les gens, qu'à la manière de la logique sur l'entendement des géomètres. Un grand homme qui détruit a peut-être raison de détruire ; mais il n'a raison que pour lui. Souvent, il souffre mortellement de le faire.

Le Moi est le grand anarchiste. Mais, quand il est vraiment grand, le Moi est un anarchiste pénitent. La tyrannie des atomes a je ne sais quoi de plus affreux que celle du plus affreux despote. Car, enfin, Nabis lui-même dort quelquefois, et le Sultan peut se démentir.

L'ordre nécessaire et sans nom est un cercle parfait de désespoir ; là, l'intelligence est une machine montée pour l'éternité, qui dévore la chair humaine. Car plus la chair importe, et moins elle a d'importance. La mécanique universelle ne distingue point entre les atomes charnels et les autres. Un monde livré au hasard aurait moins d'horreur ; où le hasard règne, après tout, on peut gagner sa mise, et c'est la loi du hasard qu'on ne perde pas à tout coup.

Effrayante solidité d'un monde, où tout est fatal et mécanique : il n'y a plus place à la moindre espérance. L'intelligence comprend la nécessité de l'univers.

atome machinal dans l'immense machine. Elle jouit amèrement de le comprendre ; elle l'accepte, dit-on? Elle ne peut pas faire autrement. Ici, penser, c'est en vérité peser son néant.

Qui rejette toutes les lois, s'il n'est pas un enfant qui s'arrête en chemin, en attend une des mains divines ; et s'il n'est pas de Dieu pour lui faire ce présent, l'anarchiste qui pense est forcé de s'en faire un de la mécanique. La fatalité est absolue. Les lois de la Cité ne sont pas moins fatales que celles du monde. L'enfant ne détruit rien que l'homme ne doive reconstruire. Ce qu'on a jeté bas, pour être libre, l'univers l'impose à qui se croit libre. Rien ne s'est fait par hasard, ni par la volonté d'un seul, ni par la fantaisie d'un autre. Les conditions de la vie humaine étant ce qu'elles sont, ôtés tous les effets, ils se reproduiraient tous, à la suite fatale des mêmes causes. Il n'est pas de théorie si rigide qui ne soit bien plus souple que les lois de la mécanique, car la mécanique n'a rien d'humain.

Ainsi, et quoi qu'on fasse, l'anarchie a un ordre pour limite, si l'anarchie n'est pas seulement le jeu d'un enfant pris de rage contre son jouet, et contre lui-même. Qu'elle est donc loin, la liberté, cette cime heureuse où l'on se vantait d'atteindre! Elle est absurde : ce qui sans doute, pour la pensée, est le dernier terme de l'éloignement.

l'Anarchie du sens propre

Il faut regarder le Moi comme la sphère de tous les maux : c'est le centre, à l'agonie, d'un univers qui attend la mort. Et la mort, de tous les points de la

courbe, revient à ce centre, qui rayonne partout la souffrance de son agonie.

Le Moi est sans espoir. Le Moi est sans issue. Le Moi est la guerre mortelle, où chaque coup porte la mort. Et celui-là le sait bien, qui est puissant et qui a été conquérant dans cette guerre. Que restait-il à Ibsen? Les moindres individus seuls se suffisent, la vanité n'entretenant qu'une faible vie. Une vie puissante, qui est réduite à soi, se détruit. Ibsen n'a pas assez de cœur pour aimer, coûte que coûte, la terre, les pierres, l'herbe, tous ces êtres simples qui, n'ayant pas d'individu, ont celui de la nature et la grâce touchante de la vie, ce cher parfum de charité qui appelle la charité. Puis, il y a une raison de latitude. La morale de l'Évangile abstrait est une prison. Sous ce climat polaire, la liberté et la révolte ne font qu'un, et, quand la rébellion a tout balayé, c'est le désert.

Au fond, dans les hommes du Nord qui pensent, et surtout chez Ibsen, il y a un parti très fort contre la vie. Longtemps, c'est précisément leur vieux fond de morale qui les nourrit d'illusion, et les sauve de cette prédilection mortelle. Ils sont optimistes d'esprit, et pessimistes d'instinct. Ils croient que la vérité est une, bonne, excellente, accessible même ; et quand ils n'en sont plus aussi sûrs, il ne leur est jamais très difficile d'y croire ; ils font semblant sans trop de peine, comme, dans leur petite ville, on porte sans effort l'habit aux épaisses coutures de la vertu. C'est ce qui les soutient pendant toute la jeunesse et durant l'âge mûr. Puis, enfin, ils découvrent la vanité de cette vue. Et Ibsen en arrive à dire avec dédain : « Je ne sais pas ce que c'est qu'une œuvre idéaliste. »

Qu'on n'accuse pas Ibsen de contradictions. Il a eu le sens profond de la vie; chaque jour, il l'a exercé davantage; c'est pourquoi il a dû se contredire.

Tout ce que le désir du bien et les passions de l'intelligence prétendent offrir à la vie en guise de présents, au nom de la morale, de la science et de l'esprit, — la vie le repousse, le bafoue, en fait fi et s'en rit. Il n'y a point de géométrie pour l'amour; et l'intestin ne connaît pas de politique. Je puis donc bâtir des systèmes; je peux inviter l'homme et toute la nature à y entrer pour leur bonheur et leur perfection. Je puis être cet architecte, tant que je ne doute point de la vie, — qu'enfin j'en suis aimé plus que je ne l'aime. Mais, quand le grand amour de la vie me fait trembler de crainte pour elle, je serai le premier à dédaigner le temple que j'ai construit; et comme j'en saurai mieux la faiblesse, je ne l'ébranle pas seulement : je le détruis.

Déjà, dans les vrais poètes, il y a une sorte de vengeance au fond de tout ce qu'ils inventent : ils se vengent du monde dans le rêve; mais c'est toujours le rêve de la vie. Le grand artiste n'a pas seulement le droit de se contredire : il est forcé d'en passer par là. La vie fait le lien entre toutes les opinions. Celui qui crée est comme la nature : supérieur à toute contradiction. Ce n'est pas notre affaire d'être logiques; mais d'être tout ce que nous sommes. Eussions-nous cent fois tort, l'œuvre vivante a toujours raison.

La terrible imposture de l'esprit, qui veut faire croire qu'il est la joie et le bonheur ! C'est dans Spinosa que je la vois surtout : elle n'a que chez lui cette profonde sérénité, où l'on est presque tenté de se coucher, les

yeux levés sur les étoiles. Et qu'importe qu'il y ait cru lui-même de toute son âme ? Il a été la première dupe du système, à la façon des anciens, qui semblent toujours dupés par leurs idées, et y croire, comme les enfants croient aux jouets. Du reste, quel bonheur est-ce là ? Je ne puis lire la vie du grand homme dans son taudis, entre ses verres de lunette, sa lime, sa table de travail et sa compagne l'araignée, sans un dégoût d'admiration. C'est l'image d'une morne éternité qui fait horreur, et plus encore, à la pensée d'être éternelle. Pour que Spinosa soit heureux, il faut qu'il soit une victime parfaite. A sa place, je la serais.

L'esprit, ce jongleur sans scrupules, a de ces coups merveilleux où, jonglant avec le soleil, il fourberait la lumière elle-même. Mais vienne la nuit : c'est le moment de douter et d'avoir peur. A force de vanter la pensée au cœur, la mort du cœur se supporte. Il le semble, du moins. Mais il en est qui jamais ne se laisseront convaincre.

J'espère à vivre, et non à vos trois vérités et demie. Qu'elles soient trois, ou qu'elles soient deux, la différence n'est capitale que pour ce grand métier que vous faites de savoir, avec la vanité propre à tous les gens de métier; là, un quart de vérité en plus ou en moins fait la gloire d'un homme ; mais là seulement, à l'opposé de ce qu'il croit. L'intelligence éblouit les enfants, parce qu'ils ne vivent qu'à la surface. C'est pourquoi, tant de charme aient les enfants pour nous, pas un homme, quoi qu'il dise, ne voudrait être enfant une autre fois. Les anciens étaient des enfants. Les savants, qui donnent tout à l'Intelligence, sont de vieux enfants qui n'ont pas grandi. Les enfants ne se lassent pas de

jouer; et les savants ne se lassent pas de comprendre, comme ils disent. Ils vantent le jeu de l'Intelligence, comme la source de tous les biens. Cela était bon à dire sous le couvert de cette fameuse ignorance qui, soi-disant, faisait le deuil sur le monde, et devait faire à jamais le malheur du genre humain. Mais on ne s'y prend plus, si l'on sait un peu ce que c'est. J'espère à bien davantage, où les savants ne m'avancent point : j'espère à la vie; et plus j'y brûle, hélas! et plus j'espère en vain. Car ce n'est pas le feu, ni l'amour, ni moi qui suis de manque : c'est l'aliment. Et ils viennent à mon secours avec leurs trois vérités et demie, qui changent tous les cent ans, qui toutes me condamnent, en trois cent mille livres rongés des vers! Voilà ce qu'ils portent à ce foyer, qui ne dévorerait pas trois cent mille livres, mais trois cent mille fois trois cent mille. O les bons docteurs! O les grands savants! Qu'ils sont puissants; qu'ils sont secourables! Le bon papier dont ils me nourrissent! J'ai vu un sorcier qui en faisait encore plus, avec les paysans de mon village. Du moins il les trompait. Il les tenait par le pouce, et, disait-il, par là il faisait passer en eux l'esprit de vie. Quelle forte tête c'était, ce paysan! Il a guéri plus d'un malade; à tout le moins, il ne l'a pas empêché de guérir.

SUR LES GLACIERS

DE L'INTELLIGENCE

V

PUISSANCE ET MISÈRE DU MOI

« Je ne sais qu'une révolution, qui n'ait pas été faite par un gâcheur; » dit Ibsen à son ami, l'orateur de la révolte : « c'est naturellement du déluge que je parle. Cependant, même cette fois-là, le diable fut mis dedans : car Noé, comme vous savez, a pris la dictature. Recommençons donc, et plus radicalement. Vous autres, occupez-vous de submerger le monde : moi, je mettrai la torpille sous l'arche, avec délices. » L'État est la malédiction de l'individu : qu'on abolisse l'État. Toute notre morale sent la pourriture, comme les draps d'enterrement : qu'on abolisse la morale et l'église. Le moi a sa morale prête ; le moi a son église. La joie de vivre ne peut-elle pas suffire à l'homme, désormais ? Le moi est bon; il est clair ; il est solide. Il ne laisse rien d'intact, parce qu'il vaut beaucoup mieux que ce qu'il détruit. Le moi est l'honnête anarchiste qui ne sépare pas le plaisir de la justice, ni la volupté de la vertu. C'est pour faire le bonheur de la planète, qu'il met le feu à la ville. Il prêche ingénument le retour à la nature, tant il a peu de malice. Mais qu'est-ce bien que la

nature, sinon le bon plaisir tempéré par la pure vertu? Et, du reste, s'il n'en était pas tout à fait ainsi, le moi, qui est toute excellence, se fera juge aussi de la nature. Et d'abord il faut délivrer les femmes. De la nature? Sans doute; car, au fond, la nature se dissimule sous les lois, qui n'en sont que l'habit politique. Le moi est l'universelle pierre de touche; il a la vérité; il a la santé; il n'erre pas; à lui de purifier l'espèce; à lui de la condamner, ou de s'y préférer. Le moi reste la seule puissance et le seul juge. Il n'a qu'à vouloir.

l'Idole de la volonté

L'ivresse du moi: dans sa force il se croit bon; et il se décide à agir pour donner une preuve de sa force.

Être soi tout entier ne diffère en rien d'être soi-même. On s'en fait un devoir. Tout ou rien, c'est la politique de notre morale. Le moi n'a donc pas honte d'être optimiste? Loin de là, quand il n'en sent pas encore l'horrible nausée, le moi est fanatique du bien qu'il se flatte de faire. Nul n'a plus de foi: il la porte dans les moindres faits de la vie; car une foi semblable n'est que le furieux appétit qui se jette sur tout.

Il s'assure qu'il suffit à un monde. Puisque tout est mauvais, et que tout pourrait être bon, il est juste de monter à l'assaut, et de miner le mal dans la citadelle. Il s'agit toujours de tout détruire. Voilà le comble de l'espérance, et qui marque plus de force dans le génie que de clairvoyance. Où la volonté domine, les idées n'ont pas besoin d'être claires; l'homme voit le monde à travers son désir; il ne l'a point encore saisi de près, y regardant les yeux dans les yeux; et celui qui devait

être le plus intelligent des poètes, pendant longtemps, n'a pas eu tant d'intelligence que d'énergie. La volonté, cette forme du moi en action, doit renouveler le monde. Va droit au but, se dit le héros ; délivre la volonté, ou succombe. Voilà le comble de l'espérance jusque dans le désespoir ; et, ivre de soi, il s'écrie : « C'est là vivre ! Briser, renverser, frapper ! Déraciner les pins ! Voilà la vie ! Voilà qui endurcit et qui élève ! » L'anarchiste exulte, parce qu'il espère. Dans tout anarchiste qui a la foi, il y a un optimiste qui délire ; et qui peut-être, un jour, s'il guérit de sa folie, la prendra en dégoût. L'enfance de ce tyran, voué à l'exil, jette d'épaisses gourmes. Qu'il est encore loin de sa beauté et de sa grandeur !

Le mouvement importe plus à la volonté que le plan où elle se meut ; et plus que le terme où elle va, la vitesse de la course. Quand les héros d'Ibsen proclament qu'ils sont libres, ils n'ont plus rien d'humain. « Dieu n'est pas si dur que mon fils, » dit la mère de l'indomptable Brand ; et ce pasteur, machine à vouloir, qui ne veut vivre que pour le Christ, avoue, dans son triomphe, qu'il sait à peine s'il est chrétien. Le plus affreux mystère du moi, c'est qu'il arrive un moment où la volonté tourne à vide. On met tout à feu et à sang ; la nuit vient et l'on s'assied dans l'ombre, se disant : Je ne crois plus, je ne sais plus ; vais-je donc ne vouloir plus ? Car que m'importe de tout être, où il n'y a rien.

Le moi pressent le danger mortel du doute : ne faites jamais la folie de douter de vous-même. Il faut croire en soi. Rien ne nous est bon que ce qui nous y aide ; il n'est mal, que ce qui nous en éloigne.

La volonté est l'organe de la puissance. Être soi, c'est dominer. On ne veut que pour pouvoir. Puissant en éner-

gie, je ne vis que pour être puissant en actes. Il faudra que je vous le fasse sentir, ô mes frères très libres. Le pouvoir, voilà la vie, l'appétit de l'homme, la propre affinité de son sang.

Même vaincu, l'homme puissant ne baisse pas la tête. Il ne regarde pas sa vie comme perdue : tant qu'il lui reste un souffle, c'est une haleine de volonté qu'il respire. La mort même ne ruine pas toujours cette espérance. Le grand moi est pareil au phthisique dans la force de l'âge ; quand tout est détruit et que la mort s'annonce, il connaît une dernière fièvre, un rêve suprême, où il s'endort dans son propre poison.

Antique et Moderne

Ils sont plaisants de prendre la vie antique pour le modèle d'une vie libre.

Le fait et le moi s'opposent ; ils se bravent ; et l'un toujours asservit l'autre. L'art antique est forme, et soumis au fait. Le moderne est sentiment, et le moi y domine. L'antique est horizontal, surface, si je puis dire ; le moderne, volume, profondeur et vertical.

L'ordre et la beauté antiques viennent de ce que le cœur manque, c'est un art sans âme ; moyennant quoi, il est tranquille. Les enfants aussi ont leur paix grecque : ils jouent dans la chambre où la mère se meurt, et jusque sur le lit, si on les laisse jouer. J'admire cette sérénité, et, malgré moi, je la méprise.

Le grand avantage d'Athènes sur Paris, pour la vie heureuse, c'est que je suis à Paris et qu'Athènes n'est plus. Nous mettons l'âge d'or dans le passé, par prudence : il ne faudrait pas le défier d'être. L'enfance de

notre âme est la fée, et d'or enfin tout ce qu'elle touche. Mais tout ce qui nous touche est de terre, sitôt que nous sommes touchés. Le plus sûr est de rêver.

La beauté manque à Ibsen : de là qu'il fait le rêve de l'antique. Il cherche l'ordre. Il le veut à tout prix. Mais il n'arrive pas à y sacrifier la vie intérieure, notre chère folie, et la sienne.

L'antique est sain comme le vide, assez souvent. Ce qui est tout à fait sain est nul, sans doute. Les vivants sont des malades, et pas un n'en réchappera. Tout homme est malade. Les anciens ne pensaient pas l'être; ils se croyaient bien portants, tant qu'ils ne souffraient pas de paralysie. Mais eux-mêmes, à la fin, ils se sont vus paralytiques.

L'antique est si peu le Moi, que le Bouddha le nie au nom de la volupté même.

La conscience malade, voilà le théâtre de la fatalité moderne. Comme le cœur, on ne sent sa conscience que si l'on en souffre. La tragédie grecque n'est que le fait. Les hommes tombent comme les générations des feuilles. Aussi la tragédie grecque nous semble presque toujours admirable, et ne nous intéresse presque plus. Il n'y a que la terreur, et la pitié n'y est qu'une peur réflexe. Ce ne sont guère des hommes : mais des dieux aveugles et des automates aveuglés.

La tragédie moderne, c'est le moi en contact avec le monde. Le moi est plein d'énergie : acte contre acte. Le fait, et un déluge de faits tous terribles, ne sont pas si tragiques qu'une seule décision à prendre pour la conscience malade.

Nous sommes tous chrétiens malgré nous : si nous sommes pensants. Et c'est en vertu de notre âme, qui

est à elle seule, et pour soi, l'état, le monde, et toute la cité. Il est vrai que le propre chrétien est en présence de son Dieu. Sans son Dieu, il est suspendu dans le vide. Mais combien, de là, les vues sont puissantes sur le fond, et hardies dans l'abîme.

Le christianisme a créé le monde intérieur. Il n'a pas du tout supprimé l'autre : il l'a réduit à la seconde place. Un Athénien chassé d'Athènes n'était plus guère un homme; car, pour être homme, il fallait d'abord être citoyen. Désormais, je suis homme dans Sirius même. On ne peut m'en ôter le caractère. Ils le savent bien, tous ces grands exilés, qui ont commencé de l'être dans leur propre ville, et dès le sein même de leur mère.

Que le moi est le parfait pessimiste

Ibsen a tous les dehors de la méchanceté. Il ne plaint pas ses victimes. Il prend la plupart de ses héros dans la paix d'une condition moyenne, et il les pousse à la mort, d'une main pesante, d'une allure rapide. Le nid de la honte et du mensonge est fait comme celui des oiseaux, patiemment, d'une foule de débris, et très souvent d'immondices : là, il fait tiède, et les hommes ont chaud. Ibsen les tire de ce bon poêle, et les traîne dans l'hiver de la vérité nue, sous les étoiles glaciales. S'ils tombent frappés par le vent de la nuit, il reste encore un orage de neige sur leur cadavre; et s'ils hésitent au bord du précipice, où il les a conduits, d'un coup violent entre les deux épaules, il en hâte la chute. Il ne pleure pas sur eux; parfois, au contraire, il les bafoue. Sa tristesse est sans douceur; elle aime le sarcasme. Il est dur; il a l'air cruel; il semble jouir de la catastrophe,

tant il se soucie peu de l'amortir. Ses traits tiennent de l'acier; il coupe et il tranche dans la vie et dans les passions comme dans une matière morte. Et les gouttes de sang, cette rosée fraternelle des larmes, il les tarit aussitôt à la manière du chirurgien, sûr de sa méthode, qui lie les artères et suture la plaie.

Dans son insomnie, l'homme qui aime le plus ses chiens, les hait aboyants. On ne les hait pas pour ce qu'ils sont : il serait trop absurde. Ni les chiens aboyant la nuit, ni la foule des hommes dans la cohue, ne méritent la haine. On ne leur en veut pas de n'être point ce qu'on est soi-même; mais s'ils ne sont pas odieux, ils peuvent être insupportables. Ils ont l'air d'appeler la haine, comme le solitaire se donne l'apparence de la leur vouer.

Ibsen n'a point de méchanceté; mais il n'a pas de bonté davantage. C'est qu'entre lui et les autres, le cœur manque; le pont rompu empêche tout passage entre les deux rives du torrent. L'esprit ne sert de communication aux hommes que pour se mesurer, ou se fuir; au mieux, pour se connaître et passer le temps. Il n'aide point à vivre, l'amour seul y suffit.

La méchanceté d'Ibsen est un préjugé contre lui : on le juge méchant, parce qu'on voudrait qu'il fût bon. Il n'est ni l'un ni l'autre dans son œuvre. Il est froid comme l'intelligence. La froideur est le propre de la pensée; à la longue elle dédaigne même de prendre parti. Elle paraît toujours méchante aux souffreteux de la vie, — car ils réclament des soins. La force fait peur aux faibles.

On ne peut avoir que froideur ou dédain pour les hommes, quand rien de suprême ne commande l'amour.

L'amour de Dieu et l'amour humain se portent l'un l'autre. La pitié n'est pas une inclination ordinaire; l'être y met tout ce qu'il a de meilleur, — à ses dépens. Combien d'hommes enfin n'ont eu ni pitié ni tendresse pour les autres, qu'à la condition de sentir sur eux-mêmes la tendresse et la pitié de Dieu?

L'orgueil de l'esprit ne souffre pas de paix bâtarde. Entre ce qui lui semble juste et le contraire, point d'alliance. Pas de charité. L'erreur n'est point un objet de pitié. Comme tant d'autres, Ibsen du moins n'essaie pas de me faire croire qu'il me dépouille pour mon bien, et que j'en sois plus riche.

La volonté pure, c'est la morale, jusqu'à un certain point; mais c'est encore plus la loi de fer qui destine les uns à ne rien valoir et à en être châtiés, les autres à avoir un haut prix, à le connaître, et à frapper ceux qui ne l'ont point. Quel que soit, d'ailleurs, l'étalon de mesure. C'est peu que ma force fasse mon droit, elle en fait l'excellence.

La volonté pure n'a rien d'humain; elle est cruelle comme le glaive, et sourde comme la mécanique. Qu'en semble à tous ces professeurs de fade humanité, ivres de vin doux et de raisons abstraites?

Que tous les hommes soient purs : ils n'auront plus besoin de vouloir, ni de se faire quelque bien. En attendant, aux plus purs de vouloir pour tous les autres, — à eux de faire régner leur volonté. Leur droit est évident, s'ils le peuvent. Et, s'ils le font, à coups de hache. Cela s'est vu.

La morale sans charité est une espèce de méchanceté irréprochable. De là, que l'homme le plus pur peut paraître le plus méchant.

On délire plus aisément en morale qu'en persécution et en grandeur. La vertu facile est aussi une idée fixe. La morale parfaite est l'ennemie mortelle de la morale.

On fait une confusion, quand on se sert de l'esprit pour ruiner la conscience; et non moindre si l'on s'en sert pour la fortifier. L'intelligence s'attaque aux lois de la morale, comme si c'était un produit de l'esprit. En rien : c'est une nécessité de la nature.

La morale est la face visible de la religion. Ruinez la religion; mais ne vous flattez pas de sauver la morale. Même dans la religion, il n'y a que le tenace, le pressant, l'ardent besoin de vivre. On ne croit pas par raison, mais par nécessité; et d'instinct : — non pour satisfaire à la logique, mais pour vivre. Aristote mourant pouvait seul savoir combien la nature se moque d'Aristote. La foule des hommes court au plus pressé, et commence par où la plupart des philosophes finit.

L'étrange démarche de l'esprit, il est mort quand il triomphe. La morale ne tient pas devant lui; mais dans la morale, il ne renverse pas des lois factices; il va, encore un coup, contre la vie. Quant à moi, j'y consens; mais il ne faut pas feindre qu'on délivre les hommes, quand on les tue. Partout où la vie persiste, la religion remplace la religion, et la morale la morale. Il y a bien lieu de rire et de prendre en pitié cet esprit qui se croit libre : pas plus que le cours des saisons.

Une naïveté sauvage permet seule à ce moi de croire longtemps à l'excellence de son œuvre. Qu'il en juge sur sa victoire : après le combat, il peut voir ce qu'en font les soldats de l'armée, ces partisans d'occasion, tous mercenaires, et les femmes surtout. La plus noble cité est à feu et à sang. Où est le gain si pur que l'on

devait faire ? L'armée a perdu tout ce qu'elle avait de bon; elle n'a rien acquis de cette excellence, qui devait lui venir de surcroît et nécessairement. Qu'on est honteux, vainqueur, de se voir vaincre dans les autres ! Ibsen, une fois, s'est mis en scène avec cette parodie. Il montre la honte d'être vrai et d'avoir cru aux hommes. Le peuple, d'ailleurs, se charge de la leçon. Malheur à celui qui découvre la maladie de tous, et prétend guérir les malades : ils ne veulent pas qu'on les soigne, parce qu'ils ne veulent pas être malades. Le bon médecin ne flatte pas le peuple; et le peuple veut être flatté. Il faut respecter en lui le mensonge, parce qu'il tient à son mensonge, comme la chair à la peau. Et, après tout, il a raison. Car, à quoi pense le docteur Stockmann ? A écorcher vif ce peuple ? — Il n'a donc pas tort de répugner à ce qu'on l'écorche. Aussi bien, le médecin qui aime trop la vérité, n'aime pas assez son malade. Prétend-il, lui seul, à créer une cité pure ? A faire un monde où tous les hommes soient vrais ? intelligents ? sans péché ? où toutes les eaux seront de cristal ? où enfin il n'y ait pas un malade ? — Ce rêve est bien vain : dans le monde qu'il suppose, il n'y a pas place à la mort. Dès lors, à quoi bon le médecin ?

Ibsen n'a point gardé à l'intelligence le haut rang qu'il l'invitait à prendre. Comme beaucoup de très vieux sages, il semble conclure à la loi du bon plaisir. Que chacun le prenne où il veut; c'est déjà beaucoup qu'il le puisse. Il n'est que d'asseoir sa vie dans la volupté, depuis la plus basse jusqu'à la cime du grand amour. Le parti d'aimer est le plus sûr. Il le dit, cet Ibsen autrefois si glacé, si rigide; et nul épicurien ne fut jamais plus triste, que ce sceptique au désespoir,

couronné de neige et d'asphodèles funéraires. L'aveu lui en vient aux lèvres, — une espèce de regret de n'avoir pas lui-même suivi cette règle : (1) combien il est admirable qu'au moment même où il l'exprime, dans un soupir, il fasse entendre qu'à n'en pas douter, il ne l'eût jamais pu vouloir ? — Incurable vieux homme, du vieux temps, et noble jusqu'aux moelles : son âme religieuse habite le temple désert.

Solness invoque le Tout-Puissant, dans sa détresse. Je puis bien ne croire à rien, mais non pas faire que je me passe de croire. La force religieuse d'un esprit marque son envergure. La religion est l'étendue de l'âme, et comme elle, s'espace dans ce sombre univers. Plus la religion s'éloigne de nous, plus il nous appartient d'en sentir le manque et d'en souffrir. La vie éternelle est la grande maladie dont nous ne pouvons guérir. Pour la foule des hommes, la religion est tout ce que les âmes bornées et les esprits vulgaires ont d'espace et de vue. Je plains ceux pour qui il n'y a pas de mystère : ils n'ont de mystère pour personne ; et aussi peu de vie, à proportion. Que pèse, ici, un peu plus d'intelligence, ou un peu moins ? Une sotte vanité, et l'ignorance du fond ont donné seules quelque prix à ce qui en a si peu pour vivre.

Le moi est le profond pessimiste : car il est le seul.

Le plus malheureux est le plus seul, si grand soit-il, ou se vante-t-il d'être. Et celui-là veut vivre ; il s'y attache d'une étreinte désespérée, d'une ardeur si violente, qu'après tout elle est basse : il est tout ventre, et tout affamé pour cette nourriture unique et sans pareille.

---

(1) Cf. *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts.*

Plus l'homme est heureux, plus il lui est facile de mourir. Heureux et confiant, cet homme est un enfant qui joue : il ne croit pas à sa mort ; il ne la pense même pas. Il ne croit qu'à l'instant ; et tout instant est vie. Étrange ironie que plus on ait de bonheur, et moins l'on se sente.

L'homme tout en soi, jusque dans l'excès de la joie, médite continuellement la mort. Ainsi il ne peut la souffrir. L'ombre seule, le soupçon, le nom lui en est horrible. La lumière du jour en est obscurcie ; le soleil en est éteint à midi. La pensée cruelle frappe soudain au cœur, besaiguë affilée qui, après avoir tranché dans le vif de l'espérance, transperce le sentiment même de la possession.

L'homme de foi joue au soleil, dans la pleine nuit. Je ne sais point ce qu'elle est, ni où elle se fonde, cette religion : mais certes elle est une bonne lumière pour une foule d'hommes. Elle ôte toute créance à la mort. Je juge de la foi là-dessus. Elle vivifie la vie. Elle rassure l'agonie, comme une mère apaise la nausée d'un enfant qu'elle purge. Voilà ce que j'en suppose. J'ai lu ce texte dans les yeux de quelques hommes. Comment n'admirer pas la main qui l'a écrit ?

VI

LA NUIT A LA FIN DU JOUR

Pour qui vient du Nord, l'Italie est la révélation d'un monde où la joie est permise. Ce que le rêve a conçu dans le vide a donc son lieu quelque part sous le ciel? L'Italie enseigne la joie de vivre, parce qu'elle fait croire à la beauté d'être libre : c'est le pays où il semble possible d'aller tout nu, sous les orangers, sans prendre froid. L'accord du rêve avec les faits, tel est, d'abord, le prestige de l'Italie; l'artiste pense y retrouver une patrie perdue : il y découvre l'harmonie.

Je me représente Ibsen à Rome. Il y était, comme il avait quarante ans; encore un peu, et il serait dans le plein de ses forces. On m'a montré sa maison retirée et paisible. Il vivait dans le soleil; il lui semblait surprendre le secret de la nature, et qu'elle vit dans le plaisir. C'était avant l'entrée des Italiens dans la ville fatale, où toute ambition doit trouver son terme, et où nul palais ne se fonde qu'il n'y marque la place d'un sépulcre. A cette époque, Rome était encore le plus noble oratoire de la méditation; le tumulte n'y avait pas pénétré, ni cette foule qui prend pour une fumée de gloire la poussière qu'elle piétine, et qu'elle soulève du

pavé. On m'a vanté cette vie sans événements et sans bruit, si calme et si profondément lumineuse que Rome offrait alors aux hommes en exil. La liberté y régnait; car il n'est de vie libre, que celle où il ne se passe rien. L'Italie a gagné Rome ; et l'homme l'a perdue. A tous, elle ouvrait un grand asile, égal à l'espace désert de son horizon.

Pourtant, s'il est plus facile de croire au bonheur, ici qu'ailleurs, à la longue il n'est pas moins vain, ni moins ridicule. La lumière romaine éblouit; mais trop de clarté, aussi, aveugle.

le rêve de la lumière

L'identité de la force et du droit est évidente pour la raison. Il n'y a point de victimes dans le monde; il n'y a que des infirmes et des anémiques. Pour l'esprit, l'ignorance est une anémie. Comme on donne de la viande crue et du fer aux sangs pauvres, que les faibles se nourrissent de rancune et de révolte : ils s'en feront plus forts, s'ils peuvent l'être; et ils seront libres, quand ils auront la force.

La force est sainte : elle sert d'assise à la cité nouvelle. Au besoin, il faut être cynique dans le culte de la force. On l'a toujours servi, mais sans oser le dire. Ibsen invite les hommes à la franchise, dans la parole et dans l'action. Où la vérité importe, rien n'importe que la vérité. D'ailleurs, la vérité est toujours cynique pour le mensonge. L'audace est la vertu des rebelles. Que les femmes ne craignent donc point d'être cyniques, elles qui n'ont pas craint jusqu'ici d'être faibles. Elles auront assez de pudeur, si elles ont la force de se rendre libres.

Il y a eu un temps, de la sorte, où Ibsen voyait une hypocrisie haïssable partout où la force dissimule son droit, et partout où la faiblesse ne revendique pas le sien d'être rebelle. Ainsi la lumière donne la fièvre à la campagne de Rome et sur ce désert prodigue la magie du sang et de l'or! Dans la vapeur des marais, une moisson héroïque se lève. Ce n'est plus même le mirage d'une plaine féconde, qui promet de la vigne et du blé : c'est la propre illumination des rêves qui n'ont point d'ombre, où la volonté n'appelle plus son objet, mais se jette à sa rencontre, s'en croyant appelée.

Voilà comment cette Campagne, non moins qu'aux héros, est si chère aux vaincus. Tous y goûtent la défaite, au sein de l'irrémédiable défaite, l'écoulement des siècles. Elle les console dans la condamnation sans bornes de toute grandeur. Les malades de la volonté s'endorment ici; et les possédés de puissance s'y enivrent d'insomnie. Comme à Ostie la pierre même se délite, la volonté qui se brise, à Rome, se liquéfie en lassitude; mais au Forum, les colonnes, vieilles de deux mille ans, poussent la terre d'un front têtu, et sortent de la poussière. Le poison de Rome, endort les cœurs faibles pour jamais, et ranime la folie des puissants.

Quelques hommes, pleins de force, contractent à Rome une fièvre que la quinine ne prévient pas, — la folie de l'empire. Si c'est un mauvais air comme l'autre, je le crois; mais l'âme en est avide; elle ne veut pas guérir de ses frissons; elle s'y plaît étrangement, jusques à y périr. C'est ici qu'Ibsen, cessant de prêcher et de chercher systèmes, s'est saisi dans sa force à pleines mains, et s'est jeté, tête à tête, contre tout ce qu'il

nommait encore le mensonge : lui seul contre tout un peuple, une race, tout un siècle, — un homme contre tous les autres. Comme il nous faut toujours donner de beaux noms aux œuvres où nous ne mettons rien que de nous, Ibsen appela son parti la guerre de la vérité et de la vie contre l'éternelle imposture qui domine l'instinct des hommes. Toutes ses œuvres héroïques, il les a conçues en ce temps-là. Alors, il préférait combattre à vaincre. Cette force hautaine, et sans pitié, Rome l'a nourrie. Et cette volonté absolue de régner, fût-ce par la destruction, est une fille de la solitude romaine. Quoi de plus? Elle devait finir par se tourner contre elle-même : c'est le progrès ordinaire de la volonté intelligente. Dès sa première heure à Rome, dans Ibsen, sûr du triomphe pour demain, je sens un vainqueur dégoûté de la victoire, et dédaigneux de la cause qu'il fait vaincre.

Enfants et femmes

Les vieillards caducs et les enfants sont absents de son œuvre. Il ne représente guère que les hommes dans l'âge mûr, les femmes et les jeunes gens. Là seulement, en effet, la volonté et les passions ont toute leur force.

Les vieillards somnolent, et sont odieux s'ils agissent avec violence. Les vieillards sublimes ne courent pas les rues, dans la ville moderne; et les autres, trop souvent, se font écraser. Les hommes mûrs et les jeunes gens sont forts, parce qu'ils sont égoïstes et ne croient pas l'être. Ils mettent leur amour de soi-même jusque dans la foi, les idées et le sacrifice. Le bel âge est à

plus de cinquante ans, et moins de soixante : (1) tout y est tragique ; la mort est derrière la toile pour faire le dénouement. Il faut avoir cet âge pour jeter d'une main imperturbable son épée dans la balance de la vie. La jeunesse fait plus encore : elle entre de tout son poids dans le plateau, et rompt l'équilibre : ce n'est qu'à cette saison de la force, que les hommes sont capables de mourir pour une idée vague, et les femmes de tuer pour une sensation.

Trop souvent, le théâtre confie aux vieillards un emploi héroïque : c'est l'erreur qui empêche tant de gens de croire à la tragédie : peu d'hommes se persuadent qu'il y en ait qui veulent mourir pour une idée, ou souffrir pour elle, ou faire souffrir. Que ne leur fait-on voir des héros dans la force de l'âge ? — Les vieillards ont l'apanage légitime de la sagesse. Mais la sagesse n'est pas scénique : elle est pleine de calme, en son essence, sereine et presque indifférente. Elle contemple, qui est le contraire d'agir. Les beaux vieillards ne sont à leur place que sur le théâtre des dieux. La scène humaine est aux fous. Les héros sont des fous qu'on admire. Encore ne les admire-t-on pas toujours ; et même le siècle veut qu'on les méprise.

Qu'Ibsen soit loué de n'avoir pas fait tourner toute la vie des idées et des hommes autour des petits, petits enfants. Sans qu'on les y voie, le théâtre moderne n'est plein que de ces minces créatures ; et ce n'est encore rien auprès de l'embarras qu'ils donnent en tous lieux, hormis à la campagne. Ils ne sont pas peu

(1) Maître Solness, Borkmann, Rubeck, le docteur Stockmann, madame Alving ont cet âge.

responsables de la mollesse universelle. Ce sont les germes destructeurs de l'énergie ; près d'eux, elle s'use et se prodigue en menuailles ; le grand amour tombe en poussière de soucis.

On s'imagine que la pratique d'une tendresse égoïste corrobore la valeur personnelle de l'homme. Quelle erreur : l'égoïsme des mères et des pères, en général, énerve toutes les vertus au profit d'une seule. Ce qu'ils ont de vigueur pour penser et pour agir descend au bégaiement de la chambre aux jouets ; ils ne peuvent pas faire croître d'un coup le cœur ni l'esprit des enfants ; mais ils abaissent les leurs au niveau de ces dieux dans les langes : et même les passions se rapetissent à l'image de ces petits. Il arrive, en outre, que les hommes se font une arme de leurs enfants contre les femmes, qui s'arment éternellement de leurs enfants contre les hommes : parodie de toutes les grandes luttes ; parodie même de crimes.

On peut aimer les enfants, comme ils le méritent ; on peut s'y plaire, ce sont les fleurs de la forêt. Mais le monde ne saurait pas tenir dans ces petites mains ; faut-il que les plus belles pensées s'abêtissent pour les distraire ? Même à regret, il sied de les tenir à distance. Ils sont touchants ; mais il l'est bien plus d'être homme et de vivre. Nous, hommes, nous avons à lire la grande tragédie de la vie et de l'art, à livre ouvert ; ce n'est pas notre rôle de la faire épeler à ces petites bouches. Qu'ils rient et qu'ils jouent à l'écart : Ibsen les y laisse, car Ibsen est viril.

Jamais on ne fit la part plus belle aux femmes que dans « Maison de Poupée ». C'est l'homme le plus sot

qui lasse l'amour de la plus charmante entre toutes les femmes. Mais quelle folie est la sienne de prendre pour une injure inexpiable, qu'on la traite en poupée ? — Et même si elle l'était ?

Où y a-t-il, dans le monde, beaucoup mieux que des poupées qui parlent, et qui s'imaginent de parler seules, de penser et de marcher ? — Si rien de plus qu'eux-mêmes n'anime les automates, en quoi un automate l'est-il plus qu'un autre automate ?

Celle-ci se fait un grand deuil d'être la poupée de son mari, et s'accuse de jouer à la poupée avec ses enfants ; mais de quoi se soucie-t-elle ? Et si à ce jeu les enfants s'amusent, d'une joie divine et sans partage ? Une femme va-t-elle se plaindre d'être la poupée de l'homme, en rougir et s'en révolter ? Mais que croit-elle qu'il soit ? L'homme est la poupée du destin. Et sans aller jusque-là, le fantoche de la cité, le pantin aux mille idoles froides, qu'il appelle ses idées quand il les vante, et ses lois quand il les hait. O vanité infinie des automates : cassant un ressort, ou changeant un rouage, ils croient changer de nature.

On ne peut rien exiger d'un autre être que l'amour. Aimer, tout est là. Qui est aimé est redevable infiniment à l'amour. Et plus encore, s'il se peut, qui aime. On vous aimait, poupées, et vous aimiez jusque-là. Voici que vous vous rendez haïssables.

C'est dans les femmes, surtout, que la bonté et le dévouement se confondent. Elles n'ont que des amours particulières, consacrées à peu d'objets. Elles n'aiment plus rien, s'il leur faut tout aimer. Qui a connu cette sorte de femmes, les préfère injustes à impartiales : elles se réservent alors tout ce qu'elles ont de cœur et

de partialité. Qui nous aimera sans beaucoup de partialité ? — Leur esprit égoïse sans retour. Elles se savent si grand gré de ce qu'elles ont appris, et de penser : elles y sacrifieraient bien le monde entier, sinon elles-mêmes trop nécessaires à ce monde : tant cette qualité de comprendre leur est étrangère, qu'elles n'y portent aucune candeur, ni froideur, ni désintérêt. Elles s'admirent dans leur esprit, comme les meilleures femmes n'ont jamais songé, un seul instant, à se vanter de leur cœur.

le contraste

Il y a deux ou trois ans, comme l'année était sur sa fin et n'en avait plus que pour deux jours, j'ai vu, l'une après l'autre, l'ennemie de l'homme et la très pure femme.

Je ne sais comment, j'étais entré dans une salle où une femme célèbre prêchait la loi nouvelle. Jeune et parée, des perles au col et aux oreilles, cette femme était couverte de tout ce que l'adulation de l'homme a mis de richesse et de luxe aux pieds de sa compagne. Un encens invisible de parfums entourait chacun de ses gestes. Derrière elle, sur le dos du fauteuil, une fourrure d'argent était jetée ; ses mains disaient vingt siècles de vie oisive ; sa jupe bruissait ; les voix de la dentelle, de la soie, du linge parfumé murmuraient autour d'elle, caressant ses membres, faisant à ce corps tant aimé l'écrin où tout le travail de l'homme est asservi et se consacre.

Cette femme avait toute la cruauté des idoles, et la vanité glaciale des marbres dans un musée. Elle s'offrait à l'adoration, s'adorant elle-même. Son sourire

froid était posé, comme un masque, sur l'exécrable dureté de l'âme. D'autres femmes l'applaudissaient, toutes âpres, sèches et d'une fatuité cruelle. Si animées de colère et d'envie qu'elles fussent, ce n'était pas même contre l'homme, cet animal d'une espèce trop basse, — leur frère, j'imagine, leur fils ou leur père. Il semblait que ce fût plutôt contre un dieu caché; car rien n'excitait plus haut la raillerie de ces femmes, leur sagesse et leur bel esprit, que les vieux mots de bonté, de dévouement et de sacrifice. Elles avaient la figure des mauvais prêtres, quand ils insultent au culte qu'ils ont trahi. Et précisément, la grimace maudite de la haine plissait leur visage, quand le saint mot de « service », le seul peut-être qui soit sans péché dans la bouche des femmes, — leur venait aux lèvres, où il prenait toujours le son très bas de « servitude ». Elles étaient si enragées d'apostasie que le plus innocent témoignage de l'ancienne religion en honneur parmi les femmes, ne trouvait pas grâce devant elles. La femme au parler d'orateur, s'indignait qu'on fît présent de poupées aux petites filles, pour leurs étrennes; elle y voyait une ruse ignoble de l'homme pour asservir, dès le berceau, la femme à son foyer. Cette idole, par son luxe et sa parure la poupée du genre humain, déclarait la guerre aux poupons de bois, qui exercent les enfants aux douceurs de la caresse, et de l'amour. Car enfin, le dieu caché que ces créatures détestent, ce dieu douloureux et sacré, c'est l'amour et l'amour seul en effet. (1)

J'avais fui. Je laissai cette assemblée méchante de

(1) Beaucoup de ces femmes étaient des étrangères. La plupart invoquaient l'exemple de l'Amérique et de la Scandinavie.

femmes qui haïssent, et d'hommes qui chérissent leurs singes, et femelles à leur manière, goûtent le plaisir d'être avilis. Je rentrai dans le tumulte de la Ville.

C'était l'heure qui précède la fin du jour. Paris fiévreux et humide roulait sous la brume d'hiver, et tournoyait en tous sens comme faisaient, parfois, telles feuilles mortes, oubliées dans les avenues. Un temps malade et blafard! Le ciel jaunâtre se traînait comme la Seine, gluante et limoneuse. Tout semblait s'être épaissi, l'air jaune et la boue grasse. Sur la place de la Concorde, le pavé miroitait d'un regard terne. Le fer des grilles lançait un éclair morne. Le brouillard s'accrochait aux arbres, et dans les perspectives lointaines, entre les arcs de triomphe, on eût dit que l'atmosphère aussi fût devenue boueuse. Dans un coin, attendant l'omnibus avec patience, quelques petites gens se serraient sur le trottoir, levant parfois le nez pour augurer de la pluie prochaine, ou frissonnant des épaules aux bouffées d'un vent aigre, qui soufflait du fleuve.

Seule, un peu à l'écart, plus patiente que tous, et soumise depuis bien plus longtemps à l'ennui de l'attente, je vis une femme, qui céda l'unique place libre dans la voiture, à une petite vieille fort grise, et qui remercia en toussant, d'une bouche édentée. L'humble bienfaitrice sourit, aidant de la main sous le coude la petite vieille à monter. Puis, la lourde machine s'ébranla avec un bruit de ferrailles, en lançant de la boue jaune, rayons prolongés des larges roues.

Celle qui attendait, reprit sa station, sur le sol détrempé, au milieu des flaques. Je l'ai regardée longtemps; et la paix, qui est une bénédiction, pour un moment rentrait dans mon âme. C'était une jeune

femme, une sœur de Saint Vincent de Paul. Elle n'avait pas plus de vingt-six ou vingt-sept ans. Elle était d'une grande et triste beauté. En vérité, si triste ? Non, pas pour elle, sans doute ; mais pour celui qui la contemplait, parce que la tristesse est en moi, et qu'elle est la suave louange des âmes les plus belles.

Nul souci d'elle-même ; mais au contraire une sorte d'éternel oubli de soi. Toute sa façon faisait l'aveu d'une extrême fatigue. Ses larges manchettes, roides d'empois, laissaient tomber des mains pâles et maigres. Sous le bras, elle tenait son parapluie gonflé d'eau, et un paquet ficelé dans un journal. De l'autre main, elle relevait sa jupe, et ses cottes de futaine noire : indifférente à tout ce qui fait le souci des passants, elle se troussait assez haut : on voyait ses pieds chaussés de pantoufles en cuir noir, sans boucles ni lacets, et les gros bas de laine noire tombaient à plis lourds le long de sa jambe. Son tablier mal serré, et les poches pleines, tirait sur sa taille. Dans sa lassitude, elle penchait de tout son poids, tantôt sur un côté du corps, tantôt sur l'autre. Certes, grande et si noble d'aspect, les épaules jeunes et larges, elle devait être d'une forme élégante ; mais il semblait qu'elle ne fût plus que l'ombre et le souvenir dédaigné d'elle-même. Elle se tenait sur cette place, comme une fille des champs, quand elle reprend haleine et, redressant son dos courbé, se donne un moment de repos, appuyée à la haie.

Elle était très blonde ; ses joues longues, son teint d'une exquise pâleur, animé d'un peu de fièvre ; et sur ses longues lèvres, sa bouche calme et virginale, un reste de sourire semblait prolonger son long menton un peu carré et ses paupières au dessin effilé.

Ses doux yeux d'ardoise étaient exténués; les paupières gonflées enchâssaient le regard d'une lumière pâle. Sur sa tête, le vent agitait la cornette comme un gros oiseau de linge froid. Elle avait cet air frileux et incertain, qui est celui de l'aube, et la couleur d'une femme qui a veillé toute la nuit, jusque dans la pleine clarté du matin : elle avait dû prendre quelque repos vers le milieu du jour, et à la hâte baigner d'eau froide ses joues chaudes. Car les yeux d'un mourant venaient sans doute de s'éteindre sur les siens, et c'en était le reflet irrévocable que je reconnaissais sur son visage.

Simple et sans apprêts, sans témoins, cette fille de la charité, croyant les dissimuler toutes, avait toutes les beautés de la femme. Ibsen ne l'a pas vue; mais il l'a cherchée, je le sais. Un homme vraiment homme ne peut pas méconnaître la beauté qu'il n'a point et qu'il préfère à toutes : celle qu'il espère de toutes les femmes, depuis qu'il a perdu les caresses de sa mère, et qu'il attend presque toujours en vain.

En possession de leur moi, les femmes n'ont pas acquis la bonté de l'homme, et elles ont perdu toute la bonté de la femme. Ainsi le monde humain, qui ne peut vivre que d'amour, se remplit d'aigreur et de haine confuse, et en paraît plus absurde encore.

La jeune Norah s'en va, faisant claquer la porte de la maison sur un mari ridicule et trois enfants délaissés. Ibsen montre ailleurs ce qu'elle devient : une demi-folle, errante et criminelle, qui tue et prend plaisir à tuer; (1) au cas le plus heureux, c'est encore une criminelle, qui a horreur de son crime, et qui ne se délivre

(1) N'est-ce pas Heddah Gabler, et Hilde ?

du remords qu'avec la vie; ou bien une folle qui revient à la raison, en rentrant dans la règle. (1) Dès lors, à quoi bon?

C'est toujours la folie et la méchanceté du moi, qui n'exige d'être libre, que pour délirer et faire le mal à son aise. Quand tous les hommes auront du génie, et que toutes les femmes seront saintes, il sera temps de les rendre libres : ils auront bientôt fait de se détruire. Du reste, ce n'est pas de liberté qu'il s'agit : depuis qu'il y a des hommes et des assassins, des femmes et des impudiques, ceux qui veulent être libres et ne point suivre de lois que leur bon plaisir, l'ont toujours pu faire : et, le faisant, ils n'ont pas été libres, les malheureux : ils ont servi, comme les autres. La question est de savoir non pas s'ils le peuvent, ni s'ils en ont le droit, mais s'il est bon qu'ils le revendiquent. Et bon pour eux.

L'intelligence, qui ne risque jamais rien et n'expose que des théorèmes, décide aisément que le moi est libre, qu'il doit l'être s'il ne l'est pas, et se rendre la liberté quoi qu'il arrive. Qu'importe l'anarchie à l'intelligence? Parler n'est pas jouer. Quand un livre n'a pas de sens, on le ferme et on passe à un autre.

La nature qui a d'autres charges, même si elle est souverainement aveugle, a des sanctions pesantes; elle ne raffine point. L'anarchie des sexes l'intéresse; son ironie terrible écrase les rebelles, et leur prétention confuse : la vie ne souffre pas beaucoup de confusions. Qui ne veut pas suivre la loi, qu'il meure. Qui cherche à l'éluder, qu'il s'égare. La folie et le crime, toujours la

(1) *La Dame de la mer*, et Rébecca dans *Rosmersholm*.

mort, voilà la peine qu'elle porte. Et comme elle est toute-puissante, ayant à faire aux singes de la force, cette nature impassible ne se contente pas de tuer : elle écrase les rebelles sous la mort ridicule. Ibsen l'a senti, en homme qu'il est : si la mort ne tirait pas le rideau sur ses drames, ils seraient en effet, d'un ridicule achevé.

Restent les médecins

Le médecin entre en scène, un composé de Tirésias et de la Parque, l'oracle et la fatalité des temps nouveaux. Il hante par métier les ruines de la vie. Quoi qu'il fasse, et comme elle, il condamne toujours à mort ; quand il est intelligent, c'est par lui qu'il commence. Il a pris dans la ville moderne l'importance bouffonne de la Pythie : personne n'y croit et chacun l'interroge. On a beau savoir le mystère de l'antre et du trépied, ce truchement de la mort gouverne par la peur. Sa gaîté est sinistre. C'est l'honnête Caron, qui ricane toujours, et à qui l'on doit se confier, pour le voyage.

Ibsen a modelé dans le bronze ces prêtres de la cendre. Ils sont d'une atroce sagesse. Comme ils savent le fin mot de la tragédie, ils le cachent ; forcés de le dire, ils le lâchent en riant à demi, dans un juron de colère, d'un ton brutal et cynique. Le bon médecin serait donc le mauvais homme? Ibsen le laisse entendre : car le meilleur homme est un médecin qui tue. Parmi tous les comédiens, ce sont les plus redoutables, quand ils prétendent suffire à la vie, et qu'ils traitent les cœurs par la même méthode que les corps. Le bon médecin, dit Ibsen, est celui qui trompe le malade. Mais lui-même s'est mis dans la peau du médecin, qui

ose dire la vérité aux hommes, et veut les nourrir de ce poison : non seulement il ne guérit personne; mais tout l'hôpital se lève en révolte contre lui et le lapide. Ce médecin-là n'a plus qu'à laisser la médecine et les malades. La vraie science n'a ni espoir ni flatteries; elle ne s'occupe pas des hommes.

Le médecin qui déclare la guerre à ses clients, et leur tourne le dos, l'excellente idée! Ils s'en porteront mieux, et lui aussi. Qui nous guérira de la médecine, qui se prend pour une religion? Les médecins ne nous empoisonnent pas moins de leurs vérités que de leurs drogues. Qu'ils s'exercent à mentir, pour leur salut et pour le nôtre. Leurs hypothèses mêmes sont funestes : si la nature raisonnait à la manière des médecins, le monde serait déjà mort. Ibsen a jeté un profond regard sur la farce de notre vie, qui est pleine de médecins, à l'ordinaire des farces.

Il sait que le bon médecin trompe et aide à toute tromperie. C'est à lui de tuer sans rien dire, ou de frapper en bouffonnant, — ou de ne point paraître. Mais quoi? se mêler de refaire le genre humain, et de couler la morale dans un nouveau moule? Il faut que le médecin soit notre bourreau, puisque nous sommes sa victime. Il faut qu'il soit le dur greffier de la terre, l'huissier de la mort et du supplice. N'est-ce pas assez? Qu'il enregistre notre exécrable défaite, puisque telle est la misère de notre condition qu'il nous faut aller là, où le mensonge se consomme. Que le fossoyeur ne se mêle pas de faire l'apôtre, le poète, ni le chantre; mais qu'il achève sans pitié la bête à demi morte, — et qu'il cache aux autres la vue du charnier.

VII

TOLSTOI ET IBSEN

Cependant, à l'autre bout de l'Europe, tantôt dans sa maison natale, tantôt en Crimée, aux portes de l'Asie, depuis trois ans, Tolstoï se meurt. Deux coups d'apoplexie n'ont pas abattu Ibsen; il s'est relevé; il n'a encore touché terre que des genoux. Tolstoï, lui non plus, ne se laisse pas atterrer; et, quoique frappé, il dresse haut la tête; toujours le menton levé, il offre son front courbe, comme un miroir, à la lumière.

Au prix d'Ibsen, Tolstoï pourrait passer pour n'être pas intelligent. Il va plus loin, et reste en deçà. Il est pratique à l'infini. Le fait d'être homme et vivant, non l'idée, voilà ce qui l'occupe. Si on lui accorde son principe, il est difficile de lui refuser le reste : c'est le bonheur de vivre pour soi en vivant pour les autres; et à moins de l'assurer aux autres, qu'on ne se l'assure pas. La pensée de Tolstoï est maternelle à tout ce qui respire; l'amour de la vie en est l'organe. Jamais il n'a pu comprendre le droit de l'intelligence à détruire; ni surtout que l'intelligence s'exerçât, de préférence dans la destruction· il y voit un non-sens, une corruption

absurde. Tolstoï ne sait pas encore que le cœur lui-même peut devenir l'artisan d'une suprême catastrophe.

L'intelligence n'épargne rien. Elle porte la guerre dans toute la contrée; puis, restée seule, elle se met à la question; et, dans la citadelle où elle s'enferme, elle passe le temps à se torturer. Ce front large, haut et rond, d'Ibsen est le bastion que je veux dire : la dure loi de la négation règne dans l'enceinte de cette pensée, derrière les remparts et les triples grilles. Et de toutes parts à l'entour, les fossés circulaires du néant.

En vérité, l'espérance de Tolstoï paraît sans bornes; l'espérance est un voyage; point d'espoir pour qui ne peut sortir de soi. Ibsen n'a que la vie, et déteste la mort; jusque dans la mort, Tolstoï aime la vie. Il y croit, parce qu'il n'est pas réduit à lui-même.

L'un au Sud, l'autre au Nord, l'un aux confins de la solide et maternelle Asie, l'autre au bord du fluide océan et de la brume, les deux grands luminaires se couchent. Ibsen frappe à la tête, pour tuer. Tolstoï heurte au cœur, pour éprouver la vie. A la tête, Ibsen est frappé; et Tolstoï au cœur. Leurs maladies mortelles les séparent encore. La mort pour Tolstoï n'est rien; je l'en crois quand il dit qu'il l'attend avec joie; il la réclame, il la flatte. Il s'y fait, dit-il; il sait gré à la maladie de l'y aider peu à peu et de l'y introduire; il savoure avec douceur l'avant-goût du grand calme. Il ne la maudit pas; il la bénit; il ose la bénir. Il aime les souffrances ; il en parle à la manière de Pascal, mais sans passion et sans fièvre. Il a le foie et le cœur atteints, à cause de l'éternel souci qu'il s'est donné des autres. Dans la dernière image qu'on a prise de lui,

courbé, sur les genoux, maigre et défait, ravagé, la taille réduite, les épaules obliques, le corps n'emplissant plus les vêtements presque vides de chair, le front sec, les tempes brillantes d'un divin chagrin, tout plissé de rides comme une terre où le labour de la mort a tracé des sillons, Tolstoï est tout yeux et tout oreilles; il écoute une voix; il a vu sous l'écorce de la vie, là où, dans la nuit, une mère immobile appelle. On pleurerait de le voir ainsi : parce que la mort d'un tel homme est plus triste, quand on sent qu'il l'accepte.

Ibsen, lui, n'est pas si soumis. Il lutte; il se débat en silence ; il maudit l'ennemie. Il sourit amèrement. Il ne tendra pas le col; il hait la présence cruelle qui disperse les trésors d'une grande âme, trois grains de blé et une poignée de paille. Il n'a point de complaisance pour la maladie; tous ses nerfs sont à vif; la révolte lui fouette le sang et la bile.

Ces deux hommes, de charpente robuste et d'estomac puissant, ont été riches en passions fortes : elles durent chez Ibsen, et se lamentent en secret; tandis qu'en Tolstoï elles sont toutes asservies. Je voudrais croire comme lui : car j'ai vu ce que vaut l'homme de foi pour vivre et mourir.

Tolstoï excite un grand amour dans son agonie. La pensée de plusieurs se tourne vers lui, et le cherche là-bas. Qu'il souffre en paix : pour seul qu'il soit, comme sont tous les hommes et les héros plus encore, il ne doute pas qu'on ne l'aime; le suprême mirage console l'horizon de sa dernière étape; et selon son vouloir, il est sûr d'être suivi. Au lieu qu'Ibsen ne l'espère même pas. L'esprit ne connaît pas l'espérance. Ibsen appelle l'amour, sans y croire : il n'aime pas.

Celui qui réclame pour tous, reçoit pour soi. Et celui qui réclame pour soi, est frustré de tous. C'est la loi. Quoi que je fasse, je ne puis conclure pour moi-même. Je m'épouvante à la fois d'être sincère : c'est toujours contre moi. Il n'est joie de vivre que pour les petits : c'est qu'ils se perdent. Avec tout son orgueil, Tolstoï ne se fût pas perdu, s'il ne s'était pas fait si humble. Je n'ai pas tant d'humilité, dit Ibsen; on ne s'humilie pas comme on veut. Dans la grandeur et l'isolement, ni l'âme ni le cœur ne peuvent être satisfaits; Paris, Rome et Moscou, à cet égard, sont sous la même latitude; le compte n'est pas d'un degré en plus ou en moins d'élévation au pôle, — mais de voisinage avec Dieu. Qu'on me donne la durée, — et, en effet, mon bonheur dure. Je ne suis que trop capable de la joie : c'est elle qui me manque, dans la marée continuelle du néant, ce flux et ce reflux misérable de vie et de mort : partout où le temps fait défaut, partout je perds pied dans le vide dévorant aux parois de ténèbres : c'est la douleur qui tient tout l'espace.

Je suis perdu, si je ne dure. Si l'on ne me donne tout, je ne suis rien, et je n'ai rien. Si je ne fais que passer, je me suis un rêve épouvantable à moi-même. Et si l'éternel amour ne m'est pas promis, je doute même du mien : les beautés de mon propre amour me sont horribles, et les délices m'en déchirent.

Moi et démocratie

L'erreur des démocrates est de croire que leur vérité en soit une pour tout le monde, et force l'adhésion. Quand leur vérité serait la seule, il ne s'ensuivrait pas

qu'elle eût force de loi sur tous les hommes. Ni moi, dirait Ibsen, ni eux, ni aucun de nous, nous ne vivons que de raisons, si bonnes soient-elles. Je m'étonne peu que les démocrates aient une si belle confiance dans la vérité, l'humanité et toute sorte d'idoles abstraites. Le nombre est infiniment petit de ceux qui sont sensibles à la vie seulement et partout la cherchent sous les mots. La plupart se contentent d'en épeler les termes, comme on lit un lexique. Mais d'où vient que les démocrates ne voient pas leur étrange ressemblance avec les théologiens ? — Ils ont des dogmes ; ils sont assurés de savoir le fin mot du monde; ils ont la vérité, et ne doutent point que ce ne soit la bonne. C'est les dogmes qui font la théologie : mais à la condition de n'être pas variables. Les démocrates varient comme les appétits. Je suis bien loin de dire qu'il n'y a point de vrais démocrates, sinon les religieux; mais il n'y en a point sans quelque religion secrète ; le plus souvent elle s'ignore. Un démocrate n'est pas prudent qui se fonde sur l'esprit. Tous, ils ont foi au grand nombre. Telle est leur idolâtrie. (1)

Chaque homme, à son compte, peut croire qu'il est fait pour tous les hommes. Vivant pour soi, qu'il vive pour le genre humain, je l'admets, dès qu'il s'en propose le devoir. Mais que son devoir en soit un pour moi, je ne sais où il le prend. Et je ris qu'il m'y force. Car est-ce là cette liberté fameuse, que je sois forcé de faire contre mon sentiment ce qu'un

---

(1) La majorité a toujours tort, en effet, dit Ibsen, — la maudite majorité compacte. Et à ceux qui bénissent le grand nombre, il répond ainsi par une malédiction.

autre décide bon que je fasse, parce qu'il lui plaît à faire ?

Les démocrates sont gens de foi ; et la preuve, — qu'ils ont en moi un hérétique. Je ne vois aucune raison que leur foi doive être la mienne ; et précisément parce qu'ils veulent que ce soit une raison. Le sentiment a fait leur croyance ; mon sentiment fait le contraire. Ce qu'ils invoquent contre moi, est ce que j'invoque contre eux. Je doute de leur droit sur ma vie par la même démarche qui les rend si hardis de n'en pas douter eux-mêmes. Ils sont théologiens par les dogmes ; mais il manque la pièce principale à leur théologie, celle qui porte toute l'armure, et proprement la forme. Ce ne serait pas trop d'un dieu pour m'ôter à moi-même. Comment donc m'y ôteraient-ils, puisque je n'y réussis pas ? — Pratique de ma prison comme je suis, et la détestant d'une telle haine, il faut que l'attache soit bien forte pour que je ne puisse la défaire. Je suis à la chaîne dans le cachot de ma pensée, et quoi que je fasse, je n'en sors pas. Si je suis démocrate, le hasard est heureux, et de ma part c'est bonté pure : car, pourquoi ne serais-je pas tout le contraire, avec le même droit ? Le moi sait justifier toutes ses démarches, parce qu'au fond il n'en justifie aucune : aveugle et brutal, il ne s'en soucie point ; clairvoyant et dans la pleine possession de son génie, il en sait le ridicule : le moi ne dépend que du moi. Ainsi donc, les démocrates qui sont tous théologiens, ne sont pas bien justes quand ils s'en prennent à la théologie, et recourent au sens propre : dans l'église la plus roide en discipline, il y a peut-être plus de place pour la foi des démocrates que dans le moi le plus libre.

Si même j'ai pitié des hommes, et si je les aime dans leurs misères, il ne s'ensuit pas que je fasse passer les leurs avant les miennes, ni que je me préfère le genre humain. Car il peut arriver que je n'aime ni lui, ni moi. C'est en effet ce qui arrive. Ibsen m'en est garant.

Dans l'océan des hommes, dans la tourmente de l'infini, je suis comme la barque à un seul rameur, pour tout faire, pour tenir la barre et veiller à la voile; j'ai mis à la cape dans la vie; et je fuis dans le temps. A la vérité, je ne sais pas pourquoi: l'issue est certaine, et je ferai toujours naufrage; mais tel est le moi: il ne pense qu'à son salut, ou, si l'on veut, à sa perte. Que m'importe tout le désert, tout ce vide éternel, toutes les vagues de la tempête, tous les sables de l'océan, quand bien même en chaque atome il y aurait un homme? — Je ne puis tenir de frères que de la main véritable d'un père. Les discours, ni les vastes mots ne sont pas assez paternels pour mon âme; les plus belles paroles n'ont pas assez de sang pour mon cœur, qui est de sang. Et même les plus belles, qui sont abstraites, me semblent les plus mortes. Pourquoi non? Suis-je si sûr de vivre? — C'est là aussi que je ne puis avoir foi, faute d'un père : pour l'accepter, il faudrait au moins connaître celui qui m'a fait ce don mortel de la vie.

Ibsen a cessé d'être démocrate, quand il a cessé de croire. A quoi? — A tous ces mots, qui sont des morts et qui n'ont ni chair ni sang. Ce qui fait l'espérance et la paix des esprits médiocres, fait le désespoir des autres. Les idées sont presque toujours les mêmes en tous les hommes : ce sont les hommes qui diffèrent.

l'auberge dans le désert

La Norvège montre Ibsen, comme étonnée de l'avoir produit. Il est le grand spectacle de Christiania ; on va l'y voir ; on y mène les étrangers, on le nomme dans la rue, et dans la salle publique où il lit les journaux, en buvant une boisson forte, on le désigne aux curieux.

Il ne hait pas qu'on l'admire ; pour le reste, il ne s'occupe pas des autres. Il ne lit point, sinon les nouvelles ; ni livres, ni poèmes ; il ne va jamais au théâtre, pas même à ses tragédies. De même, il passe dans la rue, sans s'arrêter aux menues comédies qui s'y jouent. Ses regards saisissent les gestes, les traits et les visages, comme une proie qu'ils dissimulent ; puis ils se referment sur le butin, comme on pousse une porte sur un trésor ; l'esprit, quand il est seul, pèse ensuite ses trouvailles dans la chambre secrète, et l'imagination façonne la matière. Ibsen est bien de l'espèce rapace, à l'égal des oiseaux de nuit : ils ravissent au vol, plus muets que l'éclair ; puis ils dévorent, solitaires ; et avares, ils se repaissent longuement.

Ces hommes-là vivent en ennemis au milieu des autres. Ils dérobent la vie pour la refaire. Ils n'ont pas pour elle la bonhomie de ceux qui la copient. Puissants et inflexibles d'esprit, ils sont timides dans l'action ; leur âme volontaire ne cède à rien ni à personne ; mais dans la rue, ils cèdent le pavé. Cependant Ibsen, marchant à petits pas, les yeux baissés et les bras immobiles, — si on le heurte, si on le salue et le force à sortir de soi ; ou si, dans son fauteuil, presque caché derrière un journal, on le tire de sa lecture, — il montre

d'abord un visage hérissé et sévère, les yeux froids sous les lunettes d'or, et ce vaste buisson de cheveux et de barbe, broussaille où il a neigé, et où la bouche la plus amère semble prête à décocher une flèche de fiel. Qu'il lève la tête ou qu'il se retourne, quand il se croit regardé, l'homme sans liens aux autres hommes prend d'abord sa défense, qui est cet air dur où l'ennui timide se retranche et refuse l'accueil. Puis il sourit, ayant reconnu un porte-flambeau ou un esclave. Mais déjà ce n'est plus lui.

Ibsen, tous les jours, s'en va donc lire les nouvelles dans le salon d'un hôtel. Que fait-il, cependant, dans la salle commune d'une maison, où les passants vont et viennent? Ce n'est pas assez qu'il suive des yeux les mouvements d'une ville, le concours de toutes ces fourmis dans les tranchées et les tunnels de la fourmilière. Est-ce bien comme on l'a dit, qu'il épargne la dépense des journaux? Non; quand cette raison ne serait pas mauvaise, elle ne peut pas seule être la bonne : Ibsen, à soixante-dix ans, n'a pas pour règle de gagner une ou deux couronnes sur les marchands de papiers. Je ne comprends pas un grand homme de cette manière basse.

Non. Je vois dans Ibsen, à l'hôtel, une image taciturne et séduisante du voyageur sédentaire, en son exil sans retour. Il porte la vie du solitaire à ces limites confuses, où elle cesse presque d'être humaine. Se sentir étranger à tout, voilà l'excès de la solitude. Ibsen, chaque jour, va vivre en banni, à l'auberge, dans le va-et-vient de tous ceux qui passent, étrangers les uns aux autres et à lui plus qu'à personne. Qu'ils soient de son pays ou non, il n'est pas du leur.

Quoi? Un si profond délaissement se démunit encore? Oui, le profond ennui d'être étranger à sa propre vie met le comble à la profonde amertume de l'être aux autres. Où la goûter mieux, et toute cette amère folie, que dans une salle publique, au milieu d'un hôtel qui regarde sur le port, et les navires en partance, par delà une rue où le double flot des hommes monte et descend? — A la bonne heure, c'est être là dans la vérité de notre condition. Ici, après une lecture sur le vol des mouches, relevant le front, à peine si l'on se reconnaît soi-même pour soi-même; et la brume où flotte la pensée ne s'étonne pas du brouillard, où les mâts, dans la rade, finissent de filer la quenouille d'un jour lugubre à jamais révolu.

Étranger parmi des étrangers, dans une vie étrangère à toute espérance, voilà ce que le solitaire rumine d'être et l'image qu'il se forme de la destinée humaine, quand il s'assied dans l'auberge de la plus noire solitude, qui est le désert des hommes.

VIII

LA MORT FROIDE

L'orgueil de l'intelligence est le plus stérile de tous; c'est aussi le plus tenace. Il est sans joie, et désolé en ce qu'il console d'être sans joie. Il reste à ceux qui n'ont plus rien, et à qui il a fait tout perdre. Toute autre domination donne le contact de la vie; celle-ci en écarte au contraire.

Les passions du cœur sont pareilles à la mer, dont la jeunesse est éternelle, et le charme, et la folie : même les tempêtes, quand elles tuent, emportent la pensée dans un tourbillon magnifique. Mais l'intelligence est un glacier solitaire; et il faut finir la nuit, couché sur le morne océan de la neige.

L'orgueil de l'esprit est un artisan d'ennui incomparable. C'est le tisserand des ténèbres. Partout la nuit, la profonde nuit. L'intelligence ne prend connaissance que de la nuit : seule à seul, il ne se peut pas que l'homme la supporte. La nuit est le métier et la soie; la Parque, la fileuse et l'étoffe qu'elle tisse. Toutes les idées sont tissues sur le canevas de la nuit.

L'esprit sécrète dans le vide, comme l'abeille fait la cire. Mais l'abeille ne sait pas ce qu'elle fait, car elle est esclave dans sa république. La joie de penser ne survit pas à la prime jeunesse; ou sinon, et si elle y suffit, c'est à une nature bien petite. Tout être fort secoue l'orgueil de l'esprit, comme un chien ses puces. Quand il est trop tard, on se tend à l'amour d'une convoitise sans bornes, et peut-être sans illusion. Car il est toujours trop tard.

La vue déserte du passé, ce réceptacle de mélancolie, — voilà l'horizon de l'orgueil. Et la pire douleur s'avance, pareille à l'heure que l'on n'évite pas : la certitude qu'on a été ce qu'on devait être, et qu'on ne pouvait faire autrement que l'on n'a fait.

On se sent plus léger après avoir pleuré. Aussi, jamais, dans Ibsen, on ne pleure. La volonté est l'âme d'un monde froid, une imagination sombre et sans pitié. Face à face, dans la neige, avec la nuit : que reste-t-il? — La force de pousser la lutte jusqu'au bout. Pour unique espérance, l'esprit se promet le repos dans le calme du rêve. Car il faut céder enfin. Le moi n'est pas le plus fort. Il y a beaucoup plus puissant que lui : et c'est la nuit.

Le dernier mot est à la force. La force est la seule morale du moi et du monde réel, qui est le monde des corps. L'amour même du vrai est un culte de la force. Je vois un amour de soi, et sans partage, dans l'inexpiable culte de la vérité : on abonde en soi-même; et que tout le reste s'y range, ou qu'il en souffre, s'il veut : quelque chose qu'on fasse, avec la vérité, on a toujours raison. C'est l'histoire de tous les fanatiques; et que la vérité de l'un soit l'erreur de l'autre, quelle meilleure

conclusion? « Qu'est-ce que la vérité? » dit Ponce-Pilate. Du moins le préteur romain ne s'en fait pas accroire; il pourrait répondre : « la vérité? c'est mes légions. » L'abus de la vérité est un abus de la force. Je le veux; mais qu'on ne me donne pas cette église pour le temple du juste. La vérité, toute sa vie, Ibsen y incline; il y fait tous les sacrifices; puis, il sait ce que cette foi lui coûte. Mais quoi? Il faut se soumettre. Une bonne tête doit céder à la force : toute révolte est absurde, indigne de l'intelligence. Voilà, dans la nuit noire, de quoi aiguiser comme un couteau le tranchant glacé des ténèbres.

Être soi-même

Ibsen tient bon jusqu'à la fin : il ne veut pas se donner tort. Comment le voudrait-il, puisqu'il ne le peut pas? — Nos idées ne sont si fortes et ne nous sont d'un si grand prix, que parce qu'à la longue elles nous façonnent.

Il importe peu que ce que nous pensons nous désespère. Il nous faut penser comme nous sommes. En vertu de quoi nous avons des pensées contraires, qui se combattent sans merci, image de notre contradiction. Ibsen se contredit, comme nous sommes tous forcés de faire, si l'intelligence ne le cède pas en nous à la passion. Couché dans le désert glacé où l'empire du moi ne connaît pas de limites, il tremble de tous ses membres; il n'a même pas besoin de lever les yeux, pour savoir que l'avalanche pèse au-dessus de sa tête, et que la catastrophe est pour demain. Il sait donc ce qui l'attend; mais il ne peut faire autrement que de se coucher sur la place et de dire : « Voilà par où j'ai pris

pour venir en ce lieu ; or le chemin que j'ai suivi est celui que vous devez prendre. » Être soi-même, — il ne nie point qu'il l'a voulu; loin de là, puisqu'il le veut encore. Le glacier, l'avalanche et la nuit lui font horreur; mais dans ce froid nocturne, il persiste à croire qu'il n'y a pas de plus belle couche pour un homme.

Dans les victoires de la raison, quel profond désenchantement de la raison! Qu'elle est morte, dans toute sa gloire! Que sa parfaite logique est peu persuasive! Qu'elle m'est de peu quand elle est tout! Il est bien vrai que je ne vis pas de théorèmes; et, à cet égard, la différence du plus juste, du plus étendu en ses conséquences, au plus pauvre et sans suite, n'est pas grande. J'ai connu tous les jours davantage combien l'amour et la foi vont ensemble : la vie porte là-dessus. La foi est vraiment née de l'instinct; et l'instinct fait tourner les mondes, qui ne savent même pas s'ils tournent, et n'ont aucun besoin de le savoir, pour tourner. Il va sans dire que l'instinct, comme la passion, paraît une faiblesse aux gens de raison, et presque une face du crime. Leur sagesse prévoit un siècle et un monde sans passion, comme on a compté sur un âge sans péché. Mais pourquoi s'en tenir là? et pourquoi pas un monde sans vie? La sagesse ne sera vraiment sage que si elle se passe de la vie.

C'eût été le compte de l'intelligence. Être soi-même, dit Ibsen; il sait à quoi il se condamne : toujours le nom de l'amour lui vient aux lèvres; le regret d'aimer l'obsède. Être soi-même, fait-il par force, mais aimer, rien ne vaut que d'aimer, qui est à dire : de n'être pas soi-même. Ibsen distingue en vain la loi des hommes

et la loi des trolls, celle des êtres libres qui commande : « Sois ce que tu es, » et celle des êtres bornés qui dit : « Suffis-toi à toi-même. » Je vois partout des trolls, et presque pas un homme. L'idée d'être un homme infatue tous les hommes : comble de ridicule en presque tous. Comme s'il était permis à leur indigence d'y prétendre ; et comme s'il n'en coûtait pas toute leur fortune, même aux héros.

Qu'on le donne, qu'on le prenne, qu'on le rende, il n'est point d'amour qu'à ne plus être soi. Le supplice du moi est-il donc fait pour tous ? — A quoi bon y précipiter la foule des hommes, que son pauvre instinct eût sauvée, mille fois plus sûr que toute sagesse ? — Être soi-même ? Comme si plus d'un homme l'était, ou pouvait l'être, tous les vingt ans, entre vingt millions ? Comme s'il y trouvait, non pas même la joie, mais seulement un peu de repos ? Comme si toute la beauté, toute la vertu, toute la force humaine enfin d'hommes en nombre infini, n'était pas à ne jamais être soi-même, supposé qu'il leur fût possible de choisir ? — Bien loin qu'ils doivent l'être, qu'ils ne vivent au contraire qu'à la condition de ne l'être pas. La pire trivialité n'est point du tout d'être comme les autres ; mais, n'ayant point reçu le don mortel de l'originalité, de prétendre à en avoir une. O la triste singerie ! En vérité, c'est aux singes que le royaume des cieux n'est pas promis.

l'Amertume

C'est l'excès de ma joie qui fait l'excès de ma misère.

L'amour sans bornes de la vie est l'espace infini où je succombe. Je tremble à cause que j'aime. Je m'éveille

dans l'épouvante, à cause de la splendeur du rêve où je m'endors. Et l'horreur du néant se mesure à la beauté enivrante de vivre.

Quand on mesure la passion la plus puissante et l'effort le plus noble de l'âme à l'effet qui les suit, le cœur se brise de tristesse : la flèche trempée dans le curare ne contracte pas les muscles, et ne les frappe pas d'une roideur plus convulsive. La déception est encore plus tétanique, si l'on compte la force que l'on a pour agir et pour aimer, à la trahison du monde. L'intelligence a si peu de part à ce profond ennui, qu'elle donne raison au monde. Que ferait-il de cet amour, de cette force, de cette riche action ? Il ne lui en faut pas tant. Il se défie : là dessous, il sent le moi qui se cache.

Quelle vaste dérision ! Une moquerie inhumaine fait mon immense perspective. Et je n'y puis répondre par la raillerie : même jouée, mon âme ne joue pas. Vouée au rêve, et en sachant la suprême vanité, elle préfère ses miracles à l'horrible insulte de ce désert. A la dérision de la vie, répond la grande amertume.

Déception perpétuelle, ennui total, vide au noyau des passions les plus pleines, et, chemin faisant, une joie merveilleuse qui n'a pas de sens, — rien ne pourra me forcer de faire l'écho au rire qui m'insulte. Mon amour de la vie me confond bien plus que ma tristesse. Car pourquoi me duper ainsi moi-même, et d'une telle ardeur que chaque instant renouvelle ?

A quoi mesurer la grandeur du moi, sinon au désespoir qu'il y trouve, et au défi passionné de rédemption qu'il y nourrit ? — De là naît l'amertume. Ibsen est bien amer.

L'amertume est l'ironie naturelle aux âmes fortes. La

salutaire amertume vient du moi et y retourne. Elle est comme une Victorieuse qui, debout et seule dans la victoire, laisse tomber ses droits : A quoi bon ? et que ferai-je du triomphe ? Triompher pour triompher ? Mais je ne suis pas un petit enfant qui joue, pour m'en satisfaire. Après s'être bien roulé sur le sable, l'enfant a sa mère, qui le met à table, le caresse et le couche près d'elle, veillant même sur sa nuit.

Salutaire amertume pourtant, en ce que le cœur y compare sans cesse l'extrême, l'unique douceur de l'amour. Il est bien passé, le temps où l'on pouvait être plus amer aux autres qu'à soi-même. Le moi, c'est l'astre qui compte ses instants et qui se sent descendre. Ha ! bien plus encore : c'est le soleil passionné de la vie, à son couchant dans la mer de la mort.

Le moi, c'est la mort.

le désir d'amour

Pour se rendre plus noble, et pour croire à sa noblesse, le moi se fait tout esprit. Il abdique volontiers les passions, et, loin de l'instinct, il s'intronise dans le royaume mort de la connaissance. Il le croit faisable, du moins. Dans la pratique, l'esprit ne conçoit guère un autre lui-même ; et il n'y croit pas.

Le moi n'aime pas qu'une personne humaine soit entée sur sa personne. Il se défie de ce scion vivant qu'on veut insérer à sa tige. Il se plairait plutôt à ébrancher les arbres voisins : car tout lui fait ombre. Qu'il le veuille ou non, le moi est le profond ennemi de l'amour.

Pour ses premières armes, et sans même y faire effort,

l'amour tue le moi. Dans la femme la plus pervertie, il lui reste cette force. C'est pourquoi la tentation est si aiguë de faire souffrir les femmes qui nous aiment, — et pourquoi tout bonheur est perdu, si l'on y cède. Ceux qui ont passé par là, ont su, depuis, la grande vengeance du cœur : pas une raison de tourmenter ceux qui nous aiment, qui ne soit folle. Que les femmes soient amères comme la mort : mieux vaut encore souffrir par elles, que de les faire souffrir.

Après tout, la douleur est la marque de l'amour. La pitié vient au cœur pour ce qu'on aime. Amour, à toute force, veut effacer la douleur. Il n'en est qu'un moyen : à soi, qu'amour la prenne. Dans une âme puissante, le désir de la consolation est pareil à la convoitise de la volupté la plus tranchante ; et la soif est égale de bercer une créature dans le bonheur qu'on lui donne, et dans la souffrance qu'on lui fait oublier. Telle est la récompense infinie de l'amour : un oubli de soi.

L'esprit l'ignore. Le grand désir d'amour, c'est la pitié : plaindre, et même être plaint. Le moi est un adulte, presque un vieillard : il méprise ces berceaux ; il ne comprend guère cette douceur ; il la repousse. Ibsen, plein de dons qu'il n'a pu faire, connaît la victoire de ce cruel amour qui n'a point de pitié, qui ne procure pas l'oubli, et n'offre enfin à l'homme que les délices d'un combat. Vivre toujours tendu, l'épée à la main ; toujours agir, et toujours marcher droit, même dans le vide, même quand on le sent aussi vide qu'il est ; toujours se débattre, pour toujours dominer, et sur un empire misérable : quelle dureté ! Quel absurde parti ! Et, sur le tard, si l'on regarde derrière soi la

route méprisée, puisqu'on a fini de la parcourir, quel regret !

Je vois dans Ibsen une douleur bien rare : il n'a pu s'oublier. La merveille n'est pas de garder la mémoire, c'est d'en souffrir. Son désespoir lui rappelle que riche du grand amour, il n'a pas su en être prodigue. Il faut plaindre les pauvres de cœur ; mais combien plus ceux qui sont les plus riches, et nés pour donner : à la fin, ils se déplorent eux-mêmes, et leur richesse qu'on envie. Car ce n'est encore rien d'avoir tant à donner : considérez la misère de n'avoir pas trouvé à qui l'on donne. On demeure en soi, malgré soi. On tue l'amour, sans le vouloir, à force de le chercher. Et sans plaisir : on n'a même pas eu la joie du meurtre, cette basse passion du moi, qui fait les âmes meurtrières.

IX

LE MOI EST LE HÉROS QUI DÉSESPÈRE

O la dure passion, celle d'être ! Chaque heure du jour la renouvelle. Tout est beau ; tout est sans prix ; et tout fuit. L'amour n'est-il pas beaucoup plus impitoyable que la haine ? — L'amour me fait sentir à tout instant la valeur et l'étendue de ma perte. Le bonheur des saints est celui-ci : ils possèdent davantage à mesure qu'ils perdent. Tout ce qui leur est pris d'instant en instant, leur fait un étrange avancement d'hoirie. J'entends la gaieté des saints. Pour tel que va le commun des hommes, les optimistes jouissent le moins de la vie, il me semble ; ils ignorent les délices tremblantes de la possession très précaire, qui la font goûter cent fois dans le cœur et dans la pensée comme par le fait de la chair même.

O de toutes les passions la plus dure, — celle d'être ! Plus tu aimes la vie, et plus tu désespères de vivre. Car, tu en sais bien la fin : ici un souffle ; et la lumière est éteinte. Et que cette divine illumination brille sous le ciel sans moi ? — Quel abîme de désespoir m'ouvrent mes seules ténèbres !

Les sages sont sans doute les médiocres, selon l'opinion des anciens. Et les médiocres sont les indifférents. Mais les plus tristes aiment le plus la vie. Ils sont l'âme du sablier qui s'écoule. La profonde amertume est déjà sur la langue des hommes, qui ont baigné de tout leur être dans la lumière du soleil, qui l'ont aspirée par tous les pores, comme un fleuve de miel. Ce n'est pas à cause que mon père a mangé du fruit vert, que j'ai la bouche agacée du goût aigre; mais parce qu'il a trop aimé le miel, et que mes lèvres en sont barbouillées : elles l'ont été dès les siennes. Chaque jour, cette onction délicieuse s'épuise; et plus je la dévore, plus j'en suis avide; et ma gorge se fait très amère.

Ibsen est le type de la grande amertume. C'est le goût propre de la vérité. Et son propre mouvement, c'est qu'elle dévaste.

Qui peut nier l'importance souveraine de Dieu pour la vie de l'homme? — Je laisse de côté la conduite; car, si la peur n'a point créé les dieux, la crainte suffit à créer les lois. En politique, les plus forts s'arrangent toujours pour être les plus justes; ou pour le paraître, ou pour forcer les plus faibles à le croire, s'ils ne le sont pas. Mais bien plus que la cité, c'est le bonheur de l'homme qui est en jeu. Il est étonnant que si peu de gens s'en doutent. Comme le sang coule dans les veines, l'attrait du bonheur se répand, dès l'origine, dans l'âme vivante. Toute la vie gravite vers le bonheur. C'est la première loi. Rien n'est calculable que selon elle. Je ne pense point qu'une orbite y satisfasse, sinon celle de la foi, et si l'on veut, de l'ignorance. Je ris d'une sagesse qui détruit le bonheur. Athènes n'a pas si mal fait de

donner la ciguë au trop sage Socrate. Je ne vois point de bonheur qui ne justifie toute ignorance. Si pauvre soit-il, et si épaisse qu'on la voudra. Ibsen en est plein d'atroces exemples : jusqu'à la fin, il montre qu'un même coup de vent emporte l'ignorance et les semblants du bonheur. Il ne jouit pas de son œuvre ; il en pèse les ruines. « Écoutez-moi bien, » dit Solness. « Tout ce que j'ai réussi à faire, à bâtir, à créer, à rendre beau, solide, et noble cependant, — tout cela, j'ai dû l'acheter, le payer, non pas avec de l'argent, mais avec du bonheur humain. Et non pas même avec mon propre bonheur, mais avec le bonheur d'autrui. »

Il faut croire, et ne pas le savoir. Ou, il faut ne croire à rien, mais ne pas s'en douter.

On nous parle sans cesse des anciens, qui, dit-on, n'avaient pas besoin de Dieu pour vivre. En effet, il leur en fallait cent, et plutôt que de n'en pas avoir un, ils s'en donnaient mille. Qu'importe l'opinion de deux ou trois philosophes ? Ils n'ont jamais compté pour rien. La philosophie n'est jamais qu'un dialogue des morts. Il faut des dieux aux vivants. Sauf quelques maîtres de danse qui inventent l'histoire pour s'en faire des arguments, tout le monde sait que la cité antique est née du culte. La religion est mêlée à tous les actes de la vie publique. Le peuple y est plus dévot qu'il ne l'a jamais été depuis. La cité antique est fondée sur l'autel des dieux. Toute la différence est que ces dieux ne commandent point la vertu ni le scrupule par leur exemple ; mais les lois y ont toujours suppléé, et fort durement. La manie de confondre la religion dans la morale n'est pas le fait d'un esprit bien libre. Que toutes deux se soutiennent, il est vrai ; mais inégalement. L'une

se passe fort bien de l'autre, — qui est la religion. La morale ne lui rendra pas la pareille : elle ne peut. C'est à la vie même que se lie la religion; elle procède de l'instinct le plus radical dans l'homme, le désir de vivre. La morale n'est, toute seule, qu'une règle générale de convenance : il s'agit d'accorder les actes et les appétits de chaque homme à ce qu'exige le puissant instinct commun à tous. C'est pourquoi la morale varie; et la religion ne s'en soucie guère : elle ne s'inquiète pas de ces variations; car le fond de l'homme demeure le même.

Il n'est pas un de ceux qui invoquent les anciens, qui pût souffrir, un seul jour, la vie antique. Gœthe était plus prudent : il voulait que l'on accordât l'ancien plaisir de vivre et la souffrance nouvelle. Et enfin, ces temps sont fabuleux. Quoi encore? Les grandes âmes, dans l'antiquité, étaient tristes aussi.

L'ironie n'est pas médiocre de voir les grands esprits rejeter la religion, sans pouvoir se défaire de la morale. Ibsen est admirable dans cette entreprise. On lui croirait des remords. Je sais bien ce que c'est : sur les ruines, c'est le cri de la vie.

La morale est le journal de la religion. On brûle tous ses livres, et on ne peut se passer de lire le journal. Ibsen se rend peu à peu entièrement libre de Dieu, du culte et de toute église. Il ne se délivre pas de soi. Il essaie en vain de dépouiller la morale. Pas un homme un peu profond ne ferait mieux que lui : nous nous regardons trop faire. Quand nous invoquons le plus la vie, et que nous portons plus avidement la main sur elle, c'est qu'elle nous échappe. De quoi s'affranchit-on?

— De la vie, et non de ce qui la gêne. On ne dépouille pas même l'instinct de vivre : on ne rejette que le goût qui y attache. Et l'on ne peut se délivrer de la conscience. C'est le contraire qu'il faudrait faire, si l'on était sage; mais c'est ce qui n'est pas possible. La sagesse ne manque pas tant que les moyens.

Pour être libres, et par une pente fatale, nous détruisons tout ce qui n'est pas le moi : c'est en vain. Bientôt, en dépit de tous les efforts, le moi rétablit ce qu'il a voulu détruire. Mais la joie a payé les frais de la guerre.

Quiconque arrive à la connaissance de cette détestable contradiction, se désespère : il s'est découvert une incurable maladie. Et ceux qui ne la découvrent pas, font pitié à penser : ce sont des infirmes qui proposent leurs béquilles et leur paralysie en panacée non seulement aux malades, mais aux gens bien portants.

L'esprit n'exige aucunement le bonheur de l'homme, ni la vie. Voilà ce qu'on ne peut trop redire. Cet impassible ennemi tend à tout le contraire. Comme s'il devait tant s'agir de l'esprit, quand il s'agit d'abord de vivre?

Ibsen se replie sur soi-même, comme la forêt que courbe un éternel orage, et le vent la fait moins ployer qu'il ne la violente. Ainsi nous tous, qui sommes sans espoir, nous vivons en Norvège. C'est un climat de l'âme; et il règne aussi en Angleterre, quelquefois, et parfois aussi en Bretagne. On peut quitter un pays, et se porter dans un autre; on laisse l'océan derrière soi. Peut-être même, l'amour aidant ou, s'il en est, une autre occasion divine de fortune, — l'âme connaît-elle diverses saisons. Mais le climat de la pensée, une fois établi, ne

varie guère; l'intelligence le fixe une fois pour toutes; et le siècle nous y retient avec une inflexible rigueur. On ne s'échappe pas ; ni on n'échappe au monde, ce qui est pis. Que ce monde-ci croie à la joie, et qu'il la goûte, ou qu'il ait l'air d'y croire, il fait comme s'il y croyait. De là vient la loi sans pitié que la foule des hommes fait peser sur l'homme sans espérance. Il n'est pas aimé, ni même haï, si l'on veut : il est mis à l'écart. Il a voulu l'être; ou plutôt il y a été forcé, en vertu de sa nature, à raison de ce qu'il est et de ce que sont les autres. Mais combien ils se sont tous compris, à demi mot, sans se concerter, pour rompre tous les ponts entre les deux rives! Voilà notre Norvège et le climat social de ceux qui, privés de Dieu, ne se peuvent passer de Dieu; à qui la vie ne rend presque rien de l'immense trésor qu'ils y placèrent, et qu'ils y ont perdu.

Il n'est pas si facile que les rhéteurs et les médiocres le prétendent, de se faire un Dieu du genre humain. Le corroyeur de Paphlagonie a beau se frapper sur la cuisse, le dieu dont il est membre, et l'une des plus fortes bouches, ce dieu n'est pas de ceux qu'on accepte les yeux fermés, ni à qui l'on se livre : car adorer, c'est se livrer. Mais au contraire, ceux qui ont été si puissants que de se soustraire à toute contrainte, et de tout immoler, même le bonheur, à la passion d'être libres, ceux-là, qui ont repoussé le meilleur maître et le plus beau de tous, ne sont pas près de se livrer à la première puissance venue. Eût-elle nom « Humanité », elle n'est pas si belle que son nom; et comme il faut toujours que des hommes vivants fassent un corps aux abstractions, pour qu'elles aient l'air de vivre, celle-ci leur emprunte une laideur par trop insolente, même dans une idole.

Que reste-t-il en cette extrémité? — Une douleur passionnée d'avoir vécu, que le désespoir de mourir rend manifeste; et le regret sans fin de l'unique bonheur : c'est le regret du grand amour; et, ne l'ayant pas reçu, le remords de ne s'être pas entièrement donné soi-même. Car à moins de l'éternelle vie, cette vie ne nous est rien que la somme de tout ce que nous pouvons perdre.

Dans les honneurs qu'on lui a rendus, Ibsen m'a paru le plus dédaigneux des vieillards. Au banquet que lui offrirent les femmes libres, il fit en deux mots l'éloge de la famille. Ayant dîné avec eux, il dit aux révolutionnaires qu'il allait finir la soirée chez le roi ; et aux courtisans il annonça, du ton discret ordinaire à son exquise politesse, qu'il irait souper chez les anarchistes. Ce grand homme ne croit plus guère aux idées. L'artiste seul demeure. Il est fidèle, par tempérament, à la fiction d'une vie libre et pure. Avant tout, sa fibre est morale : c'est elle qui fait le lien entre les contradictions. Il a la conscience forte, comme il a de gros os.

Je suis d'un œil avide son déclin furieux. Une immense amertume se fait jour dans son indulgence et son mépris. Il ne pense qu'à soi; il ne vit que pour soi; et sans doute avec horreur. Les outrages de la fin, les atteintes de la vieillesse et de la mort, il se roidit là contre, comme on se défend d'une irréparable injure. Il fait le brave. Dans ses maux, il lève la tête, et je crois l'entendre faire son *Oraison du mauvais usage des maladies.*

Je m'irrite, parce que je suis seul; et qu'il ne me reste rien.

Je n'avais que la vie. Je la méprisais comme un néant. Et pourtant, elle seule était solide; elle est encore tout

ce que je tiens, et qui déjà m'échappe. Ainsi, je suis enchaîné tout entier à ce qui n'est presque point. Précieuse et misérable vie; fortune qu'il faut perdre, et qu'on ne retrouve pas; nulle et réelle toutefois, en ce qu'elle est la seule où l'homme puisse atteindre, dès l'instant qu'il ne peut plus sortir de lui.

Elle ôtée, je perds tout : et je me le dis sans cesse. Et le cours du soleil, l'ombre qui me suit, sans cesse le répète. Le vieillard est celui qui fait les comptes de sa perte et qui ne peut s'en détacher, chaque heure effaçant un nombre à la colonne des chiffres : à l'avoir de mon bien, plus qu'une page ; plus qu'une demie ; plus que trois lignes; plus... Qui me consolera dans l'ignoble extrémité de ne plus être? Sont-ce les hommes? Mais ils continueront bien d'être sans moi. Il faudrait que je crusse infiniment à moi-même, pour un peu croire à vous. Mon éternité seule pourrait être le gage de la vôtre.

Vos bons offices ne m'aideront pas à mourir. La sainteté ne dépend pas de vous. Il est trop tard. Je vous en veux de ce que vous n'avez pas fait, d'abord, en voyant ce que depuis vous vous mêlez de faire. Vous m'aiderez bien à mourir? — C'est à vivre qu'il fallait m'aider : j'y aurais pu garder foi; vous l'avez ruinée de bonne heure, au contraire. Je n'ai rien dû qu'à moi seul. Et s'il n'avait tenu qu'à vous... Désormais je suis pour moi-même ce qu'autrefois vous fûtes; et ce que j'étais alors pour moi, vous l'êtes en vain : je n'y crois plus.

Je vous le dis amèrement : vous ne m'avez pas connu.

La force de l'homme qui ne s'emploie ni dans la politique, ni dans les journaux, ni dans les affaires, ni dans les armes est ce que l'on connaît le moins. Il n'est mé-

decin ou savant ingénieur qui ne se croie bien plus utile qu'un saint ou qu'un grand poète, — et, après tout, qui ne le soit. Je n'y contredis plus. Mais quand les gens d'affaires, le soir, se mettent au lit, ils se couchent assurés d'avoir donné un effort incomparable, ayant usé du jour à leur profit, et à celui des autres hommes par surcroît. C'est en quoi ils se trompent. Pour le prix et l'utilité, il va sans dire que le labeur de ces hommes affairés vaut son poids d'or; et chaque médecin, chaque journaliste est un digne Titus qui, sur le tard de la nuit, peut se rendre le témoignage de l'empereur romain. Mais pour la force et la valeur qui bat au cœur d'un homme, un saint dans sa cellule, et le grand poète devant son écritoire, ne souffrent pas qu'on les compare à personne; et pourtant, ni le premier ne se vante, ni le second n'est sûr de rien. Ils disent comme moi : « Je suis ma propre ombre... Ma conscience inquiète me torture. J'ai vu, soudain, que tout, vocation, travail d'artiste, et le reste, ce ne sont que des choses creuses, vides, insignifiantes, au fond. »

Il vous est trop facile aujourd'hui de m'entourer, après m'avoir condamné à la fuite. Qu'ai-je à faire de vos louanges ? Ce n'est même pas un semblant d'amour : car on n'aime en vérité que ceux qui souffrent; vous m'avez laissé souffrir solitairement.

Que suis-je pour vous? Rien de plus qu'un nom, une façon de statue. Vous me montrez aux étrangers, je le sais. Vous me couronnez comme un mort : c'est les tombes que l'on fleurit. Je vous saurai gré de l'admiration, quand la pierre du sépulcre sera chaude de vos lauriers. Mais qui aime les tombes? On se glorifie

d'elles, qui ne nous sont rien. En moi, vous ne vantez que vous. Je n'ai jamais pensé à vous vanter en moi.

C'est l'amour qu'il me fallait, et quand je pouvais le rendre, aussi vif, aussi chaud que je l'ai senti : jeune et fort, comme j'étais, et comme il me semble si indigne de ne plus être. Alors, j'eusse vécu; et tout eût été changé. Oh! combien je vous reproche la vie que j'ai tant de fois découverte, et que je n'ai pas possédée! Ce soir, je regarde derrière moi; je pense avoir fait le rêve de vivre, comme le pauvre, mourant d'inanition, songe dans son dernier sommeil qu'il s'assied au haut bout de la table, pour un festin royal.

Vous protestez en vain de vos sentiments pour moi. Il est trop tard, vous dis-je. Il est trop tard; et peut-être, pour tout.

Il est trop tard pour me plaire au succès. Nous ne parlons plus la même langue. La jeunesse est passée. Je ne sais plus me vendre. La monnaie du bonheur n'a plus cours dans ma maison. Qu'en ferais-je? La douceur de vivre, la joie des passions au soleil, l'ivresse de croire et de gravir la montagne, quand on ne pense même pas jamais descendre, voilà les biens que vous ne pouvez pas me donner. Pourtant vous avez su me les prendre. Tous vos trésors prodigués ne me les rendraient pas. La fortune et la gloire, comme vous dites, ne sont que la rançon d'un prisonnier, que vous avez fait mourir dans sa prison, avant de le délivrer. Je suis maintenant captif de la mort. Perdu dans ce terrible infini du vide, où l'homme ne tombe peut-être au précipice que poussé par la désolation, ou pour avoir glissé sur l'arête d'une route glacée, — je roule maintenant sur la dernière pente.

Laissez donc. Je vous dis merci; je prends vos offrandes; et votre applaudissement fait un bruit agréable à mes oreilles. Mais ne comptez pas sur une plus ample reconnaissance. Je ne vous aime pas. Vous ne m'avez pas assez donné, quand il était temps.

Je suis le type du meilleur homme, et du pire : celui qui ne peut plus vivre et qui vit cependant. L'horreur de chaque vertu m'est présente, et le bien dans chaque crime. Tout est condamné par l'homme, qui ne juge qu'en homme. Je suis celui qui sais vouloir et qui déteste sa volonté.

Je ne me plains pas : car de quoi serait-ce ? Je devais être ce que je suis. Et vous deviez être ce que vous êtes. Il fallait que je finisse dans l'amertume de vos honneurs, comme je devais vivre dans la solitude. Il fallait que vous en fussiez coupables envers moi ; mais je l'ai été contre vous, de n'être pas ce que vous êtes. Je sais aussi ce crime. Parfois, je m'en absous.

Le seul qui soit mon égal en Europe se meurt, comme je fais, malade aussi et au même âge : mais heureux, celui-là, jusque dans la dernière angoisse. Voilà en quoi il me domine : il a le bonheur : il n'est que de croire à la vie, pour croire à soi-même. Sa foi lui vient de vous, hommes. A moi, vous l'avez refusée. Je suis plus intelligent que lui : je le comprends et il ne me comprend pas. Mais c'est peu de l'intelligence.

Je vais me taire. Je vous ai habitués à beaucoup de silence. Je n'ai pas ouvert bureau public de conseils, d'oracles ni d'avis. Je me suis détourné de toute votre politique. Ma bouche est pleine d'ennui parce que je vous parle. L'atroce sentiment de ne point avoir en

vous de semblables, était sans doute en moi de tout temps ; mais combien vous l'avez fait grandir ! La foi vient de vous seuls, ô hommes ; et de vous seuls, la vie. Ainsi ma grande mort vous accuse. Car je suis grand. Mais si j'ai la grandeur, depuis longtemps, je sais, moi, que j'ai la mort égale. Et c'est de quoi je me désespère ; rien de plus ne m'est laissé.

Qu'importe le dernier été, et les froides illuminations de la gloire ? Qu'importe toute victoire ? Où il n'y a qu'un homme et que la vie, il n'y a rien ; la mort coupe au plus court. Seule elle est là, l'inévitable torture. Tous les biens du monde, en vain, chargeraient ma tête : j'en serais écrasé davantage. C'est en vain que l'on me ferait les plus riches promesses : possesseur de l'univers entier, il me manquerait l'espérance du seul bien désirable : je suis dépossédé de ce qui dure. Je triomphe et je désespère. Je me possède ; je vous possède ; et je n'ai rien.

1901

FIN

Il a été tiré de ce cahier vingt exemplaires sur whatman ainsi distribués :

premier exemplaire de souche, exemplaire du gérant;

deuxième exemplaire de souche, exemplaire de l'administrateur;

troisième exemplaire de souche, exemplaire de l'imprimeur;

dix exemplaires d'abonnement, numérotés de 1 à 10 exemplaires d'abonnement ;

et sept exemplaires d'auteur numérotés a, b, c, d, e, f, g *exemplaires d'auteur.*

Tous nos exemplaires sur whatman sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur; nos tirages d'exemplaires sur whatman sont rigoureusement limités au nombre d'abonnements à chaque instant souscrits; nous ne vendons point d'exemplaires sur whatman en dehors de l'abonnement; l'abonnement sur whatman à cette dixième série est de deux cents francs pour tous pays.

Les Cahiers de la Quinzaine *sont composés à la main, en caractères fin dix-huitième siècle (Didot) de la fonderie Mayeur (Allainguillaume et compagnie successeurs), 21, rue du Montparnasse, à Paris, sixième arrondissement.*

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

Notre *catalogue analytique sommaire* 2

DU MÊME AUTEUR *aux* Cahiers de la Quinzaine ... 5

AUTRES ŒUVRES DE SUARÈS 7

le portrait d'Ibsen 9

à Ferdinand Brunetière 11

morale de l'anarchie 15

I. — *le Génie du Nord* 17

Solitude 22

Rhétorique du Nord 25

II. — *Image d'Ibsen* 29

Vie. Exil 35

Secrets de la puissance 39

III. — *Ibsen ou le Moi* 45

Vie des idées 47

Façons d'être 49

Figure 53

IV. — *que le Moi ne peut tenir la gageure idéaliste* 62

Art d'Ibsen 65

Profondeurs morales 67

Tyrannie des atomes 70

l'Anarchie du sens propre 74

sur les glaciers de l'intelligence 79

V. — *Puissance et Misère du Moi*..... 81
l'Idole de la volonté..... 82
Antique et Moderne..... 84
Que le moi est le parfait pessimiste.... 86

VI. — *la nuit à la fin du jour* 93
le rêve de la lumière..... 94
Enfants et femmes..... 96
le contraste 100
Restent les médecins..... 106

VII. — *Tolstoï et Ibsen* 108
Moi et démocratie..... 111
l'auberge dans le désert..... 115

VIII. — *la mort froide* 118
Être soi-même..... 120
l'Amertume 122
le désir d'amour 124

IX. — *le moi est le héros qui désespère*..... 127

Il a été tiré de ce cahier..... 141

Table de ce cahier 143

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour treize cents exemplaires de ce cinquième cahier et pour vingt exemplaires sur whatman le mardi 8 décembre 1908.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie ERNEST PAYEN, 13, rue Pierre-Dupont. — 3243

AP
20
C15
sér.10
no 3-5

Cahiers de la quinzaine

CIRCULATE AS MONOGRAPH

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY